This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

AP
24
.C55

ÇHOIX LITTERAIRE.

Floriferis ut apes in saltibus omnia libant,
Omnia nos itidem depascimur aurea dicta,
Aurea, perpetuâ semper dignissima vitâ.
LUCR. Lib. 3.

TOME DIX-SEPTIEME.

A GENEVE
ET
A COPPENHAGUE,
Chez CL. & ANT. PHILIBERT, Fréres.

M. DCC. LIX.

AVEC PERMISSION.

4-0-40.
40704

CHOIX LITTERAIRE.

ARTICLE PREMIER.

L'AMI DES BÊTES.

PERSONNE n'ignore que l'ancienne Egypte rendoit un culte religieux aux plus vils animaux; jusques-là que le serpent & le crocodile y reçurent des honneurs divins. Nous déplorons aujourd'hui, & à juste titre, un égarement si étrange: mais je crains fort qu'en évitant une extrémité nous ne tombions dans une autre. Fiers de notre supériorité sur les animaux,

n'abusons-nous point du pouvoir que la nature nous donne sur eux? & notre domination n'aproche-t-elle point de la tyrannie?

Je voudrois répandre quelque lumiére sur cette question, persuadé qu'à cet égard on a resserré la morale dans des bornes trop étroites, & que l'homme est obligé envers les bêtes à quelque espéce de devoir. * Il est vrai que les animaux ne se plaignent pas ouvertement de l'injustice humaine: leurs Etats ne se sont pas assemblés pour intenter procès au genre-humain, ou pour leur déclarer la guerre: Mais leurs malheurs sont-ils moins réels parce qu'ils les suportent avec patience? ou plutôt, leur condition n'est-elle pas d'autant plus triste, que personne ne prend leur défense en main, & qu'ils sont hors d'état d'exiger, à force ouverte, la justice qu'on leur refuse?

Pénétré de douleur à la vue de tant d'infortunés

---

* Le terme de *devoir* paroitra peut-être un peu fort. Cependant si la raison nous montre une convenance, en certaines actions dont les bêtes sont les objets, cette expression ne doit pas choquer. Toute action que la raison dicte peut être regardée comme un devoir: mais est-il nécessaire d'avertir que tous les devoirs ne sont pas de la même importance?

tunés qui gémissent depuis si long-tems sous la tyrannie des hommes, je leur prête ma foible voix. Il est vrai que je n'ai pas cette éloquence, qui paroit sur-tout nécessaire quand on veut combattre d'anciens préjugés & recommander des devoirs que tout le monde viole à peu près sans scrupule. Mais la cause des animaux est si belle, leurs plaintes sont si légitimes, leurs demandes si bien fondées, que les ornemens de la Rhétorique seroient superflus ici. C'est aux hommes à recourir aux subtilités de la chicane & aux rafinemens de l'Art oratoire pour soutenir leurs droits litigieux.

Pour nous, (car je me confonds avec ceux dont j'entreprends la défense) nous ne parlerons que le langage de la nature. C'est le seul qui convienne à la vérité.

CHAPITRE PREMIER.

Principes généraux.

L'homme doit s'acquitter de certains devoirs envers les animaux.

Cette idée pourra révolter un grand nombre de Jurisconsultes, qui croiront nous terrasser par cette maxime : *Nullum est Jus Naturale com-*

mune inter homines & belluas : mais les autorités purement humaines ne persuadent pas les bêtes. D'ailleurs cet axiome paroit peu juste quand on le met au creuset de la raison. Quelle apparence en effet que l'homme, qui, en qualité de créature intelligente, doit diriger toutes ses démarches sur certaines règles, puisse légitimement ne consulter que son caprice, dans toutes celles de ses démarches où le sort des animaux est intéressé ?

Ecoutons d'abord la voix de la nature : elle nous dit que nous sommes obligés envers elles à quelques devoirs. J'entends par la voix de la nature, ces idées d'ordre & de convenance, qui nous font distinguer aisément les actions conformes à la justice de celles qui ne le sont pas. Ainsi tout homme comprend sans peine qu'il doit de la reconnoissance à un bienfaiteur. Mais cette voix de la nature ne nous dit-elle rien en faveur des bêtes ? Peut-on se persuader qu'il est indifférent de donner de la nourriture à un chien ou de l'égorger ? & que les idées de justice, d'équité, de cruauté, d'affection, de reconnoissance, d'ingratitude, ne sont que des chiméres ou des mots vuides de sens, dès qu'il est question des animaux ?

maux? Malgré l'ancienneté, & la force des préjugés qui nous endurcissent à leurs malheurs, nous ne voyons pas sans indignation qu'un cheval vieux, malade, efflanqué, soit assujetti aux plus rudes travaux, & finisse sous les coups d'une main barbare, le reste d'une vie toute employée au service de l'homme. Vous penseriez avec Des-Cartes que les bêtes ne sont que d'insensibles automates; votre esprit en seroit convaincu, ou croiroit l'être, mais vôtre cœur ne se rendroit pas. Vous auriez toujours de l'attachement pour quelques animaux, vous ne pourriez sans répugnance les voir souffrir, & quand vous vous seriez permis à leur égard quelque acte de cruauté, vous vous en feriez des reproches. La nature ne perd jamais tout-à-fait ses droits.

De plus, les lumiéres de la raison ne nous laissent point ignorer nos obligations envers les bêtes. Pour déterminer avec précision les devoirs que l'homme doit pratiquer, les Moralistes considérent ses différentes rélations avec les êtres qui l'environnent. C'est par cette méthode qu'ils établissent ce que l'homme doit à ses semblables. Mais les animaux ont été pleinement laissés à l'écart. Cependant nous soute-

nons avec eux grand nombre de rélations; Nous ſommes, comme eux, citoyens du monde, l'ouvrage du même Dieu, l'objet des ſoins paternels de la même Providence. Je dirois plus, nous vivons avec pluſieurs en ſocieté, & faiſons avec eux un échange de bons offices; Si nous les logeons & les nourriſſons, ils nous amuſent par leurs talens, ils nous aident de leur induſtrie & de leur force; ils nous défendent, ils veillent pour nous, & ſont tout à la fois la baſe de notre vie & les inſtrumens de nos plaiſirs. En un mot nous pouvons les conſidérer ſelon leurs diverſes utilités, comme amis, ouvriers, voiſins, domeſtiques. Quelle apparence que de tant de rélations, il ne réſulte aucun devoir?

CHAPITRE II.

De la juſtice envers les Animaux.

Quoique je traite un ſujet qui n'eſt pas commun, ma méthode paroitra commune. Je fais des diviſions & moraliſe par chapitres. La juſtice & la bienveillance ſont les deux principaux devoirs auxquels tous les autres peuvent ſe réduire. La premiére de ces vertus nous oblige à traiter les animaux comme nous vou-

voudrions qu'ils nous traitaſſent, s'ils étoient hommes & que nous fuſſions animaux. Ce grand principe de Morale, *Fais à autrui ce que tu voudrois qui te fût fait*, jette un grand jour ſur les devoirs de l'homme à l'égard de l'homme. Mais quelque différente que ſoit notre nature de celle des bêtes, il y a, ce ſemble, une ſorte d'équité, d'étendre juſqu'à elles l'uſage de cette maxime. En effet ſi nous convenons que ce ſont des Etres ſuſceptibles de plaiſir & de peine *, il eſt aiſé de comprendre, en nous mettant à leur place, que la douleur eſt un ſentiment qui ne convient point à leur nature, & qu'ainſi nous ne pouvons ſans injuſtice nous plaire à les faire ſouffrir. Voici donc

---

* » Il eſt clair, *dit un Citoyen de Geneve*, que les animaux dépourvus de lumiéres & de liberté, ne peuvent » reconnoitre la loi naturelle ; mais tenant en quelque » choſe à notre nature par la ſenſibilité dont ils ſont » doués, on jugera qu'ils doivent auſſi participer au droit » naturel, & que l'homme eſt aſſujetti envers eux à » quelque eſpèce de devoir. Il ſemble, en effet, que » ſi je ſuis obligé à ne faire aucun mal à mon ſem» blable, c'eſt moins parce qu'il eſt un être raiſonna» ble, que parce qu'il eſt un être ſenſible ; qualité qui » étant commune à la bête & à l'homme, doit au » moins donner à l'une le droit de n'être point maltraitée » inutilement par l'autre. *Préface du Diſcours ſur l'origine & le fondement de l'inégalité* &c. *pag.* 66. *Edition* d'*Amſterdam*.

donc un principe fondamental qui pourra résoudre une multitude de cas de conscience. » Si j'étois cheval, âne....... consentirois-je » à me voir traité de telle ou telle maniére? «

Comment donc justifier ici ceux qui sont cruels envers les bêtes, & qui se font un divertissement de les mettre à la torture? Les cris d'un animal qui souffre, les pleurs d'un cerf réduit aux abois, le gémissement de la tourterelle, nous causent naturellement de l'émotion; le préjugé nous fait regarder cette émotion comme une foiblesse ridicule, & nous ne sommes pas contens de notre cœur qu'il n'ait à peu-près étouffé toute commisération pour les animaux. Une telle dureté seroit peut-être moins condamnable, si nous étions persuadés que les bêtes ne sont que des machines dénuées de sentiment; mais aujourd'hui cette opinion a si peu de partisans, que je n'ai pas cru nécessaire de la combattre. * Ce qui m'éton-

---

* Parmi ce petit nombre de partisans du sentiment de *Descartes*, il faut compter Mr. *Racine*; une des raisons qui le fortifie dans la pensée que les bêtes sont dépourvues de sentiment, c'est l'inhumanité même avec laquelle nous les traitons. *Epître 2. sur l'ame des Bêtes.*

Ah! loin des animaux écartons la pensée;
Pour calmer nos remords & sauver notre honneur,
Croyons que nos sujets ignorent leurs malheurs.

m'étonne, c'eſt que n'étant pas *Cartéſien* dans la *ſpéculation*, vous le ſoyez dans la pratique. Tant que vous traiterez les bêtes comme de ſimples automates, vous aurez beau plaiſanter ſur les tourbillons, critiquer *Rohault*, tourner *Mallebranche* en ridicule, je vous croirai toujours attaché de cœur aux idées de *Deſcartes*, juſqu'à-ce que votre maniére d'agir avec les animaux ſoit enfin aſſortie aux idées que vous vous en faites.

CHAPITRE III.

Du Droit de l'homme ſur la vie des Animaux.

J'avertis d'abord que mon deſſein n'eſt point de jetter ici des ſcrupules dans les conſciences, ni de réduire le genre-humain à ne vivre que de végétaux. L'homme a des droits inconteſtables ſur la vie de pluſieurs bêtes, qui ſemblent deſtinées par la Providence à lui ſervir de nourriture; les ſoins même qu'il prend de multiplier certaines eſpèces, ſemblent fonder le droit qu'il s'arroge de les ſacrifier. Mais n'abuſe-t-il pas de ce privilège? Et ſe bornant preſque à cette nourriture, comme à la plus ſucculente, ne s'attire-t-il pas des maladies, dont l'uſage plus fréquent des grains, des

des fruits, des légumes l'exemteroit ? D'ailleurs ſon avidité & ſon luxe le portant à faire la guerre à tant d'animaux, l'expoſe, ſinon à anéantir les eſpéces, du moins à détruire trop d'individus. Mais comment qualifier le plaiſir qu'on goute à faire périr des bêtes ſans néceſſité ? Se perſuadera-t-on que le Créateur les ait tirées du néant afin de procurer aux hommes le barbare divertiſſement de leur faire ſouffrir des douleurs aigues, ou de trancher le fil de leurs jours ? Avouons qu'à cet égard nous ſommes trop indulgens pour nous-mêmes, & pour les autres. Un homme trempe-t-il ſes mains dans le ſang de ſes ſemblables ? on le pourſuit, on inſtruit juridiquement ſon procès, & la tragédie finit par une exécution ſanglante: Mais, eût-il commis un million de *belluicides*, ſa réputation n'en ſouffriroit pas ; que dis-je ? dans les éloges qu'on feroit de lui, le titre de *grand chaſſeur* ne feroit pas oublié : Eſt-il douteux que cette qualité n'ajoute quelque choſe au mérite ?

Pour moi je perſiſte à ſoutenir, 1°. qu'il ne faut point tuer d'animaux ſans qu'il réſulte de leur deſtruction quelque avantage réel ; 2°. qu'on doit, autant qu'il ſe peut, en les privant

vant de la vie leur épargner les douleurs. Je voudrois pouvoir donner des régles plus précises; mais on sait qu'en Morale il n'est pas toûjours aisé de poser des limitations exactes: D'ailleurs, ce n'est ici qu'un foible essay. Quelque jour on éclaircira mieux le droit des hommes sur la vie de la bête; en attendant chacun est prié de consulter & de suivre son bon cœur.

CHAPITRE IV.

Réponse à une objection.

Avant de finir ce qui concerne la *justice*, il faut répondre à une objection. Quelqu'un m'a dit, que l'homme n'ayant pris aucun engagement avec les animaux, on ne pouvoit prétendre qu'il fût tenu par la justice à s'acquitter envers elles de quelque espèce de devoir. Mais c'est ramener le vieux principe de Hobbes, qui dans son Leviathan prit à tâche de confondre les *Loix Naturelles* & les *Loix Civiles*, & soutint que les principes du juste n'empruntent leur force que des conventions originairement faites entre les hommes. J'avoue que les animaux ne peuvent produire en leur faveur, ni papier authentique, ni traité de paix; ils

ils se contentent de réclamer les droits de la Nature, qui sont toujours respectables, quoiqu'ils ne soient pas écrits sur du parchemin.

D'ailleurs on ne peut nier la réalité de certaines conventions tacites entre les hommes & les animaux. N'y a-t-il pas une espèce de traité entre mon cheval & moi, comme entre mon domestique & moi. Quand l'homme a pris le cheval à son service, il l'a privé de sa liberté naturelle, & l'a mis hors d'état de chercher les paturages qui lui conviennent : il s'est donc engagé à lui fournir les alimens dont il a besoin. S'il y manque, le cheval a une action contre lui, & seroit en droit de le citer en justice, de l'obliger par la force à lui donner le foin & peut-être l'avoine qu'il lui refuse.

CHAPITRE V.

De la bienveillance envers les animaux.

Nous devons aimer les hommes, soit en vertu de la conformité de leur nature avec la nôtre, soit à cause de leurs qualités aimables, & des services que nous en recevons, ou que nous pouvons en attendre. J'ose dire, que des raisons à peu-près semblables nous doivent inspirer de la bienveillance pour les animaux.

Ce

Ce n'eſt pas que la nature de l'homme ne ſoit ſupérieure à celle des bêtes ; nous en convenons ſans difficulté. Et qu'on n'attribue pas cet aveu au lâche deſſein de faire la cour à nos Juges ; car nous ſoutenons avec la même franchiſe, que l'homme a beaucoup de traits de reſſemblance qui le raprochent des animaux. Quant à l'organiſation intérieure, cette conformité eſt très-marquée, ſur-tout avec cet animal que le Juif abhorre, & que nous nous contentons de mépriſer ; conformité qui peut ſeule rendre excuſable aux yeux du Philoſophe la diſſection des animaux vivans : mais il faut que les lumiéres qu'emprunte l'Anatomiſte de tant de ſçavans maſſacres, ſoient auſſi grandes qu'elles le ſont pour le ſauver du reproche de barbarie !

A l'égard de la figure extérieure, ſans parler ici du ſinge, il eſt certain que tous les quadrupèdes, élevés ſur les jambes de derriére, nous préſentent la figure humaine. Cette conformité, je l'avoue, n'eſt pas entiére, & l'on n'apperçoit du premier coup d'œil qu'un raport très-éloigné entre *le pied du cheval* & *la main de l'homme* ; mais nous ne conſidérons ici que le gros de la charpente, & non cha-

cune

cune des parties prise en détail. Dépouillez l'oiseau de ses plumes, qui ne sont qu'une envelope extérieure, vous retrouverez encore l'image du corps humain, selon la définition qu'Aristote donnoit de l'homme, *homo animal implume bipes.* Véritablement il n'en n'est pas de même du poisson, & quoiqu'écaillé, sa figure différe assez de la nôtre; je conviens même, que l'œil de bouc, le pétoncle, l'huitre, ne nous ressemblent à peu près point du tout. Mais ces animaux, quelques différens qu'ils soient de l'homme, ont les parties essentielles à l'œconomie animale, une bouche, un cœur, un cerveau &c. & quand nous n'accorderions à l'huitre que le sens unique du toucher, la voi-là dans le rang des êtres sensibles, & dès-lors nous devons nous sentir pour elle, quelque chose de plus, que pour le fluteur automate de Vaucanson.

Pour ce qui concerne les facultés de l'esprit, nous avons sans doute de la supériorité sur les animaux privés de la faculté de la parole, & incapables, si l'on veut, de généraliser leurs idées, de faire des abstractions; cependant les éléphans, les singes, les renards, les chiens se distinguent par des traits de sa-

gacité

gacité qui feroient assez d'honneur à l'homme, & paroissent au-dessus de la portée de l'Orang-outang. † Et combien d'animaux qui n'ont pas, ce qui s'appelle du génie, chez qui cependant on ne peut s'empêcher de reconnoitre le sens commun & une sorte de logique naturelle? Les bœufs, quoiqu'un peu lents dans leur délibération, se conduisent moralement bien; ils savent rechercher ce qui leur est nécessaire & éviter ce qui peut leur nuire. Après tout les génies du premier ordre sont-ils les seuls à qui l'on doive de l'affection? & la différence prodigieuse que je remarque entre l'esprit de Mr. De Voltaire & celui du plus grossier villageois, me dispense-t-elle d'avoir pour celui-ci des sentimens de bienveillance?

Quoi qu'il en soit, les animaux ont bien des qualités aimables, les graces du corps, les talents, la bonté du caractère: Quelques-uns, comme les chevaux & les chiens, les réünissent. Les autres, comme les singes, supléent par leur génie à leur laideur naturelle.

† Nous supposons ici avec *Merolla* témoin occulaire, que ce sont des hommes sauvages. Plusieurs des Voyageurs les ont rangés dans la classe des animaux; on pouvoit s'y tromper.

relle. La finesse est le caractère du renard. Le Paon étale à nos yeux l'or & l'azur, mais voilà tout son mérite, tandis que d'autres animaux ne se recommandent que par leurs qualités sociales, & la bonté de leur naturel. L'ane, par exemple, n'a pas ce brillant, cet enjouëment, ces graces legéres, qui préviennent, charment & font aujourd'hui les réputations prématurées; en revanche, il a des qualités solides, il est sobre, modeste, doux, laborieux; cependant ces qualités, qui devroient prévenir en sa faveur, lui font peu de partisans: il est même si décrié, que chacun tient pour de pures plaisanteries les éloges qu'il en entend faire. Les animaux à talens agréables seront toujours plus recherchés & plus aimés que les animaux simplement utiles; & véritablement on ne peut guère se défendre de les aimer, sur-tout si l'éducation a cultivé leurs dispositions naturelles. Ils ont d'ailleurs ceci de louable, qu'ils s'en tiennent à la partie qui leur est propre; le genre du castor est l'architecture, la musique celui du rossignol; le castor & le rossignol cultivent chacun le talent qu'il a reçu de la nature, & ce n'est que dans la fable que le geai s'est paré des plumes du paon.

Com-

Comment ne pas aimer cet eſprit de ſociété qui caractériſe pluſieurs animaux? Je ſai que de nos jours quelques Philoſophes d'un très-grand nom tournent agréablement en ridicule ceux qui ſoutiennent qu'une ruche ſe gouverne par les maximes de la plus profonde politique; cependant, ſans prétendre que la République des abeilles réaliſe celle de Platon, j'y remarque une ſubordination, une police, une économie, une répartition de travaux, une tendance au bien commun, qui me donne l'idée des plus ſages loix. Il eſt vrai que ſi ces loix exiſtent, il faut convenir qu'elles ſont bien obſervées; aveu humiliant pour le genre-humain! Pour conſoler notre amour-propre, ſi l'on veut appeller *inſtinct* ce principe de ſociabilité qui forme un eſſaim d'abeilles, j'y conſentirai. Et véritablement l'amour de l'ordre eſt ſi invariable dans ce petit Etat, qu'on ne peut guère le regarder comme un effet de la raiſon, dont le propre eſt d'être chancelante, & d'avoir peu d'empire ſur la conduite. Quoi qu'il en ſoit, j'admire & j'aime un principe fertile en ſi beaux effets, plus jaloux du bonheur de l'imiter, que de la gloire d'en expliquer la nature.

Reconnoiſſons auſſi dans pluſieurs animaux, ce que je prie qu'on me permette d'appeller les *qualités du cœur.* En vain voudroit-on expliquer méchaniquement l'amitié du chien pour ſon maitre; c'eſt faire de grands efforts pour s'écarter de la vérité, & pour multiplier le nombre des hypothèſes inſoutenables. Tout annonce ſi viſiblement chez lui la fidélité, le zèle, la tendreſſe, le reſpectueux dévouëment, que ſi c'eſt une erreur de lui attribuer des ſentimens ſi relevés, l'erreur eſt bien pardonnable. Peu de domeſtique auſſi ſoumis, auſſi empreſſé, auſſi fidèle:

Je l'appelle, il accourt; je me léve, il me ſuit;
Je m'arrête, il attend; je le chaſſe, il s'enfuit;
Je m'éloigne, quel trouble, & quelle impatience!
Que de gémiſſemens, pour un moment d'abſence!

Racine. Epitre ſur l'ame des Bêtes.

Son amitié même eſt à l'épreuve des coups; s'il fuit, c'eſt pour un inſtant, bientôt il revient, preſſé par le déſir de faire la paix, lécher tendrement une main ſévére & peut-être injuſte: ſi je lui donne enſuite avec froideur quelque marque d'amitié, rien n'égale ſes tranſports. Qu'il eſt naturel de payer

payer d'un peu de retour une affection si constante !

Dira-t-on, que l'attachement d'un chien pour son maître, qui le loge & le nourrit, est peu méritoire, n'ayant pour principe que son intérêt particulier ? Mais nos amitiés sont-elles si pures que l'amour propre n'y entre pour rien du tout ? Et n'est-ce pas pousser un peu loin la rigidité que d'exiger d'un chien un attachement, qui soit une espéce d'amour platonique ? D'ailleurs on remarque chez lui les mêmes mouvemens de bienveillance & de tendresse que chez les gens les plus désintéressés ; & si l'adversité le détachoit, son amitié ressembleroit fort aux amitiés humaines.

Que de services ne nous rendent point les animaux ? Ils nous sont si nécessaires, qu'il nous seroit presque impossible de nous passer d'eux. Sans les troupeaux qui paissent dans les prairies, les oiseaux qui chantent dans les forêts, que seroit la campagne ? un affreux désert, moins propre à nous réjouïr qu'à nous plonger dans la mélancholie. L'utilité d'un grand nombre d'animaux ne finit point avec leur vie : leur chair est pour nous un mets délicieux ;

& nos plus riches étoffes étant leurs dépouilles, bien des personnes doivent aux moutons & aux vers à soïe plutôt qu'à leur mérite personnel, la considération dont ils jouissent. C'est à l'imitation des animaux que nous sommes redevables de plusieurs arts. Le poisson nous a apris qu'il étoit possible de nager. L'araignée a fourni la premiére idée du travail du tisserand, & l'art du chant prit naissance quand les hommes essayérent de copier grossiérement le ramage des oiseaux. Il faut pourtant convenir, que nous avons dévelopé ces premiers principes, originairement empruntés des bêtes, & qu'à cet égard nous avons sur elles le même avantage que les modernes s'attribuent à juste titre sur les Anciens?

CHAPITRE VI.

Des Animaux féroces.

Mais les bêtes féroces est-il possible de les aimer? J'avoue qu'on ne sauroit contracter avec eux des liaisons bien intimes: cependant n'éteignons pas dans nos cœurs toute bienveillance pour elles. La férocité est une qualité rélative. Le chasseur qui, la foudre à la main, poursuit & terrasse les hôtes des bois, est

est pour le moins aussi féroce aux yeux du loup, que le loup peut l'être aux yeux de l'homme. Si les Tigres, les Lions, les Ours nous attaquent, c'est que nous les avons souvent attaqués nous-mêmes, ou c'est la faim qui les porte à cette extrémité; & dans l'un & l'autre cas, ils sont tellement à plaindre, que si j'y pensois un peu longtems, je serois touché de leur déplorable sort.

Après tout, quand on avoueroit, que nous sommes en état de guerre avec les bêtes, pensons que la guerre a des droits comme la paix, & que c'est ici le lieu d'appliquer cette belle maxime du *Droit des Gens*; » Faites à un » peuple avec qui vous êtes en guerre, le » moins de mal qu'il vous est possible, sans nuire » à vos véritables intérêts.

Voici un fait qui sert à prouver que les bêtes féroces ne sont pas essentiellement privées de qualités sociales *. On donnoit à Ro-

* Nous ne garantissons pas absolument la certitude de ce fait. *Aulu-Gelle* le rapporte d'après *Apion*, qui déclare l'avoir vu de ses propres yeux. S'il avoit voulu en imposer à ses Lecteurs, auroit-il pris en quelque maniére tout le peuple Romain à témoin de la vérité de cette histoire? Mais que le récit de l'esclave, tel qu'il se lit dans *Aulu-Gelle*, soit un peu brodé, c'est ce qui paroit tout-à-fait dans la vraisemblance.

me dans l'amphithéatre, le ſpectacle de pluſieurs athlétes deſtinés à lutter contre des bêtes féroces. Un lion d'une taille énorme s'avance avec d'affreux rugiſſemens vers un eſclave glacé d'effroi, & dont la mort paroiſſoit inévitable; mais au grand étonnement de tous les ſpectateurs, le monſtre ayant conſidéré ſon antagoniſte, s'arrête, & s'approchant enſuite d'un air tranquille & avec les démonſtrations de la plus douce joye, ſe met à careſſer l'heureux *Androcle* (c'eſt le nom de l'eſclave) qui reprenant bientôt les eſprits, l'embraſſe & le careſſe à ſon tour.

L'Empereur curieux de ſavoir l'explication de ce myſtère, fait venir *Androcle*, qui lui tient à peu près ce diſcours. » Etant dans les » deſerts de l'Afrique, j'entrai dans une grotte » pour y trouver de la fraîcheur; j'y fus bien» tôt ſuivi par ce même lion, qui ſe trainoit » à peine, & ne pouvoit s'apuyer ſur un de » ſes pieds; j'aperçus d'abord l'épine qui le » tourmentoit, & voyant que je courois un » très-grand péril, quelque parti que je priſſe, » je me hazardai à la lui ôter; c'eſt à ce bon » office que je dûs alors la conſervation de ma » vie, & que je la dois encore aujourd'hui.

CHAPITRE VII.

Des avantages qui résultent de la pratique de nos devoirs envers les animaux.

Voilà du merveilleux, s'écriera-t-on; mais selon le cours naturel des choses, peut-on espérer quelque avantage de l'exactitude à s'acquitter des devoirs que l'on doit aux bêtes? La question suppose qu'une créature raisonnable ne doit rien faire qu'en vue de son intérêt propre. Je n'entreprendrai pas de combattre à présent cette pensée, elle a de trop illustres partisans. Je me contenterai de dire, que l'homme qui se glorifie de prendre la raison pour guide, ne doit pas traiter de la même maniére les êtres qui ont du sentiment & ceux qui en sont privés. D'ailleurs, comme il est si doux d'aimer, nous devons étendre notre amour au plus grand nombre d'objets possible; la sensibilité étant une qualité du cœur qui ne sauroit être trop cultivée. Ainsi notre propre intérêt demande que nous cultivions cette tendresse naturelle que la nature nous inspire pour les animaux.

Les hommes auroient tort d'en être jaloux. Quand un homme traite cruellement les animaux, le sentiment de sa compassion s'émousse

telle-

tellement chez lui, qu'il s'accoutume à voir ſans répugnance ſouffrir ſes ſemblables.

C'eſt ſur ce principe que Pythagore, indépendamment du dogme de la Métempſychoſe, défendoit à ſes ſectateurs de faire du mal aux animaux; perſuadé que la cruauté qu'on ſe permet envers eux, ſe tourne enſuite contre des êtres d'une nature plus excellente. Et les Juges de l'Aréopage condamnérent un jeune homme qui s'amuſoit à crever les yeux à des cailles; regardant cette inclination ſanguinaire comme la marque d'un très-mauvais naturel, & qui pourroit devenir funeſte, ſi on la laiſſoit croitre impunément. *

Et ſi l'on nous permet de nous appuyer ici d'une authorité bien plus reſpectable, nous alléguerons cette déſenſe du Légiſlateur des Hébreux : *Tu n'emmuſèleras point le bœuf qui foule le grain*; par laquelle Moïſe vouloit entretenir dans le cœur des Iſraëlites les ſentimens d'équité & d'humanité qu'ils devoient à leurs domeſtiques; ſentimens qui ne peuvent manquer de s'affoiblir, de s'éteindre, quand on les étouffe à l'égard des animaux.

Un

* Quint. V. 9.

Un enfant s'amuſe à bruler les aîles d'un papillon, à tordre le col à un pigeon, à jetter ſon chien du haut d'une tour; le pére indulgent ne voit en cela qu'un divertiſſement honnête; quelque tems s'écoule, & le jeune homme plus courageux & plus fort, inſulte un pauvre, bat un laquais, bleſſe à mort un payſan; c'eſt la même cruauté qui s'ouvre une carriére plus étenduë, & ſi l'on n'y met obſtacle, ſera tous les jours de nouveaux progrès. *Domitien* commença par ſe plaire à tuer des mouches; il finit par être Tyran & perſécuteur. Tel ſe porte aux actions les plus barbares, dont la ſeule idée l'épouvanteroit, s'il n'avoit pas fait ſur les bêtes ſon apprentiſſage d'inhumanité.

Mais ſi nous ſommes juſtes & généreux à l'égard des bêtes, nous contracterons une habitude d'équité & de bienveillance, dont les hommes éprouveront eux-mêmes les doux effets.

GENEVE.

ARTI-

ARTICLE SECOND.

DISCOURS.

L'Esprit de Justice assure la gloire & la durée des Empires. *

PEuples, qui faites de vos Rois les instrumens de votre injuste ambition, qui dans l'yvresse de vos succès prenez la sagesse pour timidité, & la modération pour foiblesse, vous avez méconnu les véritables maximes sur lesquelles sont établies la force & la grandeur des Nations. En vain les fastes de l'Univers vous montrent des Trônes renversés, des Villes fumantes, des Peuples anéantis; victimes de leur propre injustice, votre courage vous abuse; que la Philosophie puisse vous détromper!

Et vous, idoles de la terre, dont la voix, semblable aux éclats de la foudre, parcourt en un instant & fait trembler des Royaumes, si vous

* Ce Discours de Mr. *Le François* a remporté le prix par le jugement de l'Académie de Marseille en 1758.

voûs êtes justes, vous êtes les Dieux du monde; injustes vous n'en seriez que les tyrans; éblouïs par des hommages que le cœur & la raison désavoüeroient, vous vivriez détestés & vous péririez sans gloire.

C'est à l'Esprit de Justice que vous devez tous votre plus solide grandeur & votre gloire la plus réelle; mais afin d'établir cette vérité d'une maniere qui soit à l'abri des sophismes, des objections ou des doutes, suivons un ordre plus didactique; l'aimable vérité pour éclairer les hommes n'a pas besoin d'artifice; laissons à ceux qui voudroient nous tromper, l'enthousiasme de l'éloquence.

L'Esprit de Justice est ce sentiment naturel qui nous force de mettre les autres à notre place, & par là même nous dicte tous nos devoirs envers eux. Toutes les vertus sociales découlent de ce premier sentiment: c'est lui qui nous porte à aimer tous les hommes, à laisser joüir chacun du fruit de ses travaux, à protéger les foibles, à respecter les loix sous lesquelles nous vivons; il nous rend ennemis de la violence, fidéles à nos amis, doux & sincéres pour tous les hommes.

Si la perversité du cœur vient à bout quel-

que-

quefois de se soustraire à cet heureux penchant, les loix sont établies pour en reprimer le désordre, l'estime publique vient au secours des loix, & la nature a laissé des remords au fond du cœur pour punir ceux qui auroient trompé les hommes en extorquant leur considération & leurs loüanges.

Lorsque des replis du cœur humain nous passons à l'état de réunion que les hommes ont embrassé pour leur utilité mutuelle, l'Esprit de Justice ne change point de caractère, nous le voyons dicter des loix & en garantir l'exécution, entrer dans la constitution des Etats, influer au-dedans & au-dehors, décider de la paix & de la guerre, régler enfin les devoirs des Souverains & ceux de leurs Sujets; qui pourroit douter alors qu'il ne dût être le fondement de tous les avantages d'un Etat?

Cependant tel a été l'égarement de l'esprit humain & le fruit de ses plus importantes réflexions: il a douté s'il falloit toujours être vertueux, & si les Maîtres du monde, chargés de nous conduire dans les sentiers de la vertu, ne devoient pas quelquefois nous donner l'exemple du crime! Des maximes trop favorables

aux

aux paſſions ſe ſont alors accréditées, elles ſe ſont étendues; l'art de gouverner les hommes eſt devenu celui de les tromper; les traités qui ſembloient devoir faire leur ſureté ſont devenus une ſimple déclaration de l'intérêt actuel des Empires, auſſi peu durable que les intérêts même, ou quelquefois les paſſions de ceux qui les gouvernent.

Mais s'il y a une vérité importante au nombre des vérités combattues, c'eſt celle que propoſe l'Académie, puiſque la gloire & le bonheur de l'humanité ſemblent être attachés à la connoiſſance de cette belle maxime & à l'uſage qu'on en fera, & puiſqu'on a vû des Politiques dangereux entreprendre de l'affoiblir, & des perturbateurs heureux fournir contre elle des autorités & des exemples.

Ecartons, s'il eſt poſſible, juſques au moindre nuage, replaçons la vertu ſur ſon trône, tâchons d'intéreſſer les paſſions même pour elle & de défendre des droits qu'une fauſſe prudence voudroit lui arracher.

1. L'Eſprit de Juſtice aſſure la gloire des Empires; parce que cette gloire naît de l'admiration & du bonhéur des hommes.

2. Il en aſſure la durée; parce qu'un Etat ſub-

ſubſiſtera d'autant plus qu'il ſera moins agité au-dedans, & moins ſuſpect au-dehors, que ſes principes ſeront meilleurs, & l'humanité plus intéreſſée à ſa conſervation.

PREMIERE PARTIE.

Si nous cherchons la gloire dans nous-mêmes, l'uſage le plus glorieux de la dignité de notre exiſtence c'eſt de pouvoir être juſtes ſans crainte, ſincères ſans danger; fuyez, odieuſe tromperie, vile adulation; l'homme placé ſur tous les autres Etres, voit fuir devant lui les animaux les plus fiers; il ne doit point être deshonoré par la crainte; il a reçû la force en partage; la lâcheté, la diſſimulation, la fourberie ne ſont que les reſſources de l'injuſtice & les appanages de la foibleſſe.

Si nous mettons notre gloire dans l'opinion des hommes, nous la trouvons encore dans l'équité; les hommes n'admirent point ce qu'ils déteſtent, & l'eſtime dans eux eſt encore moins forte que la haine; ainſi la gloire naît des grands exemples que l'on donne, du nombre des heureux que l'on fait; la vertu décide ainſi de la ſolide gloire.

La vertu ne connoît point les reſſorts d'une poli-

politique étudiée, d'un génie inquiet, d'une prudence dangereuse, tout cela est pour elle aussi étranger qu'inutile; le bien public est son objet; sans lui tout ce qu'on admire lui semble méprisable; elle ne voit dans le héros qu'un brutal emportement & une vertu meurtrière, dans le bel esprit qu'une licence odieuse & un orgueil ridicule, dans le Philosophe, qu'une cinique austérité & une supériorité insupportable.

L'Esprit de Justice est le seul moyen qu'il y ait de faire aimer le pouvoir; naturellement ennemis de la supériorité, les hommes, nés libres, se vengent par leurs mépris des hommages extérieurs qu'ils sont forcés de rendre; ils foulent aux pieds l'idole dans le tems même qu'ils semblent l'encenser; & l'intérêt ne suffit pas pour captiver les cœurs, la vertu seule a ce pouvoir.

Cependant tous les Gouvernemens dépendent de cette tendre confiance des peuples, l'unanimité dans une République, dans une Monarchie l'obéissance, le tempérament même du despotisme; sans elle ici la République se déchire, là les sujets sont rebelles, plus loin on voit la barbare défiance moissonner l'hu-

manité, & le funeſte cordon en précipiter la vengeance. Thamas-Kouli-Kan devenu ſoupçonneux & cruel trouve juſques dans ſa famille & ſous ſes tentes des vengeurs de l'humanité.

Le principal attribut de la gloire eſt cette ſatisfaction qui s'éléve dans nous par le juſte ſentiment de notre ſupériorité; c'eſt cette idée de grandeur que les membres d'un Etat conçoivent, & qu'ils inſpirent, lorſqu'unis par des liens durables, ils ont affermi leur ſureté, leur liberté & leur puiſſance.

Or l'Eſprit de Juſtice eſt le premier ſentiment que la nature nous donne pour gage de notre conſervation; c'eſt lui qui forme ma ſureté; par lui je me vois maître de mon ſort, ſans crainte ſi je ſuis vertueux, ſans eſpérance ſi je ceſſe de l'être, je ne vois plus rien à redouter, parce qu'il me ſemble ne voir d'autre grandeur que celle du mérite, ni d'autre mérite que celui de la vertu.

Il faut que le Citoyen aime le Gouvernement, loin de le déteſter; qu'il en eſpére tout, loin d'en rien appréhender; il faut qu'il y trouve ſa ſureté, parce que la conſervation de ſon être eſt de tous les ſentimens le plus naturel, le plus fort; qu'il y trouve la tranquillité,

lité, parce que le repos est un penchant invincible de l'humanité.

La Religion destinée à unir les hommes & à les rendre heureux, ne sauroit être respectée & utile si elle n'est toujours environnée de l'Esprit de Justice. Que le fanatisme ne prenne donc point la place du zéle, la violence celle de la persuasion; qu'on ne voye point l'aveugle inhumanité * rendre la Religion effrayante & ses Ministres odieux; qu'une Divinité bienfaisante ne puisse jamais être le prétexte de la vengeance, pour devenir le motif de la révolte.

L'Esprit de Justice est le premier fondement de la liberté, de ce suprême appanage de l'homme, en qui réside, ce semble, toute la grandeur & la dignité de notre être, sans laquelle l'esprit se dégrade & le cœur s'avilit, de cette liberté source de la vertu & du courage, de l'industrie & de l'émulation.

En effet la liberté n'est autre chose dans l'homme que la persuasion de son indépendance & de sa sûreté, fondée sur cette équité naturelle, qui jusques dans une Monarchie

 peut

* Le massacre de la Saint Barthelemi, l'Inquisition de Portugal.

peut concilier la liberté avec l'obéissance.

Je ne posséde rien, dit un Prince équitable, que le cœur de mes Sujets; je suis né pour les unir, & ils ne sont pas nés pour moi; je ne dois prendre de la Royauté que les peines & le fardeau; je dois veiller quand ils reposent, n'être riche que lorsqu'ils vivent dans l'opulence; & s'il est un seul infortuné sur la terre, je suis coupable de son malheur.

Tels sont les principes de la justice & de la liberté, & ceux encore de l'obéissance; quoi de plus juste en effet que de se soumettre à des loix établies pour notre utilité, fruit de la sagesse & de l'expérience, que d'accomplir des conventions formées d'un accord unanime, que de porter des chaînes qui nous lient au bien public, & nous garantissent des passions qui troubleroient notre repos; que de recevoir enfin un joug que la modération rend léger, & que notre bonheur nous rend aimable?

La justice doit être la vertu propre du Monarque, parce que c'est la seule qui soit véritablement à lui; la force réside dans ses armées, la prudence dans son Conseil, la magnificence dans ce qui l'environne, l'équité

lui

lui appartient spécialement, & il en est le premier dépositaire.

Mais l'esprit de ceux qui gouvernent, passe bientôt dans les peuples. Il anime tous les membres de l'Etat, il les rend Citoyens dans une République, esclaves sous des Tyrans, courageux sous des Héros, timides avec un lâche. La France sous Loüis IX. vit des Saints, sous Charles VII. des Conquérans, sous Louïs XI. des Flateurs.

L'esprit de Justice assure la sagesse & le choix dans la distribution des dignités publiques : le courtisan présomptueux qui n'a pour mérite que sa bassesse ou des succès dûs au hazard, ne sera point dépositaire de la grandeur & du salut de l'Etat ; l'ignorant y sera méprisé, l'ambitieux renversé ; l'on ne verra point les finances s'épuiser au milieu de la paix, les Tribunaux perdre la confiance des peuples, les Généraux celle de leurs Soldats, les armées devenir l'objet des railleries de l'ennemi & le sujet de ses triomphes.

Lorsque dans un Etat les actions prévalent sur les titres, que la vertu peut aspirer à tout, que le zèle devient glorieux & utile, alors les grands Hommes germent de toutes parts, &

bientôt l'esprit de la nation, forcé de se tourner vers les Chefs, outre la vertu comme ailleurs on eût outré le vice.

C'est de là que nâquit l'amour de la patrie, ce sentiment si vif & si fertile en prodiges, que l'ingratitude même ne pouvoit étouffer; sentiment le plus précieux de tous ceux d'un Citoyen, parce qu'il est le plus lié au bonheur de la société; passion, qui la seule de toutes semble ne pouvoir aller trop loin, parce que ses excès sont ceux du bien public.

En effet, quel peut être jamais le principe raisonné de l'amour de la patrie, si ce n'est cet esprit de justice, qui nous aprend qu'en cherchant dans la société notre propre avantage, nous y devons procurer celui des autres; que jouissant des soins du Gouvernement, de la prudence des Magistrats, de la valeur des Généraux, de l'industrie des Citoyens, nous devons à tous notre reconnoissance, notre attachement & nos soins.

C'est du même sentiment d'équité que naît dans les armées ce courage si puissant, surtout lorsqu'il se joint avec l'indignation ou la pitié. Quelle impression ne fera pas sur ses Soldats ce Prince qui peut lever au Ciel des mains innocen-

nocentes, le prendre à témoin de la justice de sa cause, & l'associer, pour ainsi dire, à sa vengeance! Les Hongrois si long-tems ennemis de la Royauté & persécutés de leurs Princes, frémissent en voyant une Reine dépouillée de l'héritage de ses peres; * ils tirent leurs sabres .... furieux .... nous mourrons, s'écrient-ils; & leurs succès n'ont que trop répondu à leurs sermens.

L'équité doit sur-tout décider des suites de la guerre; c'est elle qui met le sceau à la gloire du Vainqueur & aux avantages de la victoire; lorsque l'ennemi céde, qu'il cesse à nos yeux d'être ennemi, le Char de triomphe est paré, la place du Vainqueur est marquée, le fruit de la victoire est acquis. Loin de nous cette haine féroce qui poursuivroit des hommes sans défense pour les punir de leur bravoure; elle terniroit notre gloire & peut-être nous arracheroit les lauriers. † Que les peuples à qui notre puissance auroit inspiré des soupçons, aprennent au-contraire à aimer une domination nouvelle; peu inquiets des suites de la

* Après la mort de Charles VI en 1740.

† C'est ainsi que Genes échapa aux Autrichiens.

guerre, ils ne ſe livreront jamais contre nous à ces haines nationales, ou à ce déſeſpoir ſi terrible lorſqu'il combat pour la fortune, pour la liberté, ou pour la vie.

L'induſtrie & le commerce, ſources de richeſſe & de gloire, attendent tout de l'Eſprit de juſtice, & ne ſauroient ſe ſoutenir ſans lui. Les Etrangers accourent dans nos Ports & y établiſſent la concurrence ; ce ſont eux qui mettent en valeur & le produit de nos campagnes & le travail de nos Manufactures ; ils en préviennent l'aviliſſement en tems de paix, & nous préſervent de la diſette pendant la guerre ; mais ſi en excitant parmi nous l'émulation & le travail, ils excitent auſſi la jalouſie, prenons garde du moins qu'ils ne puiſſent jamais nous croire injuſtes ; abandonnés des nations, à qui nous ceſſerions d'être utiles, nous nous verrions privés de mille reſſources, & nous ſerions forcés de payer de notre propre ſubſtance les dangers ou la crainte de ceux qui oſeroient encore nous les fournir.

Le Négociant induſtrieux expoſe les premiers fruits de ſon bonheur pour accroître ſes reſſources ; à l'ombre des Loix, il ſe conſidère comme joüiſſant déja ſans contradiction & ſans

crainte ;

crainte; les périls de la mer sont les seuls qu'il ait à redouter; l'Etat lui assure d'ailleurs le prix de ses travaux; intéressés à son émulation, toutes les Loix, doivent tendre à augmenter sa sécurité & à bannir de son esprit la plus légère idée d'aprehension & de dégoût.

Les maltotes, les impôts onéreux, les banqueroutes de l'Etat, toute action injuste qui peut procurer à l'Etat un soulagement passager, laisse toujours une playe durable & un monument de crainte pour l'avenir: c'est ainsi que la circulation diminue, que la terre absorbe ces trésors qui devoient répandre la vie dans les différentes parties de l'Etat, & que le Possesseur va chercher sous un climat plus heureux sa sûreté & son repos.

Prévenir au-contraire le découragement, favoriser l'industrie, la population, donner à toutes les parties de l'Etat un mouvement qui leur devienne naturel & qui les entraine vers l'utilité publique, ce sont là les moyens de le soutenir & de l'accroître.

Citoyens trop dédaignés qui peuplez nos campagnes, vous qui forcez la terre à nous ouvrir son sein & à nous prodiguer ses trésors, c'est sur vous principalement que l'Esprit de

justice

justice doit s'étendre. La terre toujours ingrate s'engraisse de vos sueurs plus que de la rosée du Ciel; chaque année vos Maîtres avides viennent du sein des Villes dévorer le miel de vos abeilles, arracher la laine de vos troupeaux & moissonner l'ornement de vos guerets: si une tendre famille vous environne, elle ne partage que vos fatigues & ne succéde qu'à votre pauvreté; mais une profonde sécurité vous dédommage de cette étroite situation; les Loix vous défendent de l'opression, elles doivent toutes avoir pour but votre bonheur, votre tranquillité, votre accroissement; jamais la tyrannie ne s'étendra sur vous, la discorde fera siffler ses serpens loin de vos têtes, l'affreuse guerre qui détruit tout devra vous respecter, parce que vous êtes les sources de l'abondance & de la vie: si l'aveugle injustice ose s'étendre jusqu'à vous, elle-même aura tissu sa propre ruine, & bien-tôt elle sera forcée de venger sur elle-même votre outrage.

Aussi le despotisme toujours voisin de l'injustice est toujours l'ennemi de la population: la nature n'est jamais plus fertile que dans ces Républiques heureuses qui jouissent d'une liberté établie sur l'équité.

C'est

C'eſt ainſi que toute la gloire & tous les avantages actuels d'un Etat naiſſent de l'Eſprit de juſtice; mais ce ſeroit peu s'il n'étoit encore le gage de ſa durée, & ſi l'Etat ne devoit à la vertu tout ce qui contribue à l'aſſurer pour l'avenir.

II. PARTIE.

Le plus puiſſant rempart qu'un Etat puiſſe avoir au dehors, dépend de ce qui l'attache au reſte de l'humanité, de l'eſtime & de la confiance; par elles le Vainqueur de l'Aſie unit à ſon ſort les plus vaillans des Grecs, il les conduit aux extrémités de l'univers, malgré les fatigues & les dangers, & il les fait ſervir à ſes triomphes.

Au contraire, vivre au milieu des hommes qui nous mépriſent ou qui nous craignent, c'eſt avoir une exiſtence précaire, une ſureté momentanée. La force peut ſoutenir quelque tems un Monarque ambitieux; mais ſes violences, ſes injuſtices ont plus de mains pour l'abattre, que ſes armées n'en ont pour le défendre.

C'eſt ici que l'on trouve en effet la ſource de la décadence des Empires, comme celle de leur accroiſſement: jettons les yeux ſur le

tableau

tableau des nations, inſtruiſons-nous par leur exemple.

Le ſage au milieu de l'abondance & des richeſſes ne vit point fondre d'envieux ſur ſes tréſors, il vit accourir des admirateurs de ſa vertu; mais vous, cruel Attila, qui vous glorifiates du nom de *Fléau de Dieu*, vous n'eutes qu'un régne paſſager, parce qu'il étoit affreux; en enchaînant des bras, vous revoltiez des cœurs, & vous donnâtes moins de Sujets que d'ennemis à votre Trône.

Si l'on a vû des Uſurpateurs ſe maintenir & joüir tranquillement de leurs crimes, c'eſt lorſque les avantages d'un Régne ſalutaire en ont couvert l'origine, & lorſqu'ils ont ſubſtitué l'Eſprit de juſtice à celui d'uſurpation; un ſeul crime fût racheté dans Agathocles * par une ſuite de vertus.

L'Eſprit de juſtice régne ſur-tout parmi les Grecs dans les plus beaux jours de leur gloire, & accompagne les ſiécles de leur durée. L'ambitieuſe République d'Athénes peut par un ſeul crime † envahir ſur tous les Grecs la ſou-

---

* Tyran de Syracuſe & Réformateur de l'Etat.

† Alcibiade propoſa de brûler la Flotte des Grecs en tems de paix.

ſouveraine puiſſance; un Citoyen le propoſe, mais au ſeul nom d'injuſtice il eſt déſavoué & condamné au ſilence. Ce peuple, devant qui un million d'hommes venoit de diſparoître, & qui ne connoiſſoit plus rien d'impoſſible à ſon courage, plus équitable qu'ambitieux, préféra des rivaux à des ſujets acquis par l'injuſtice; il aimoit mieux être l'école que le fléau de l'univers.

A l'exemple des Grecs, Rome garda long-tems les apparences de la juſtice; elle ſe fit une régle de proteger les foibles, d'obſerver les Traités, de reſpecter les Loix des nations & de dédaigner leurs tréſors; elle dut à la juſtice de Numa, la tranquillité ſous ſon régne, qui fut le premier pas des Romains vers la gloire & ces grands principes qui ſe ſont maintenus ſi long-tems. Clélie retournée dans le Camp de Porſenna, & la jeuneſſe Faliſque rendue à ſes parens, firent aux Romains, de leurs plus cruels ennemis, leurs alliés les plus fidèles.

Mais lorſque les Romains oubliérent cette ſévérité dans leurs maximes, que l'injuſtice ſe fut gliſſée dans l'adminiſtration des Provinces, qu'ils méritérent d'être appellés *Latrones Gentium*, Rome devint la proye de ſes plus méchans

chans Citoyens; ce Sénat qui avoit fait sa gloire fut avili; ces redoutables armées qui en avoient fait la grandeur s'amollirent, & ces beaux principes qui en eussent prolongé la durée firent place à tous les crimes; alors la sureté diminua, les dangers s'accrûrent, & les peuples qui trouvoient leur gloire à être les alliés de Rome, trouvérent de la honte à n'en être pas les vainqueurs.

Rapellons-nous ces tems de calamités, où l'autorité Royale affoiblie dans ce Royaume étoit devenue incapable d'y reprimer l'injustice; rapellons-nous la tyrannie des uns, les usurpations des autres & les malheurs du peuple; les jugemens rendus sans connoissance, les peines infligées sans humanité, les récompenses accordées sans discernement: dans ces tems malheureux, point de Seigneur dont le mécontentement ne produisît une guerre; de Province qui ne crût faire grace en contribuant aux besoins de l'Etat, de Ville qui ne soutînt un siége pour rassurer ses prérogatives: c'est ainsi que les forces de l'Etat se consumoient, & que devenu sans défense, il fut cent fois prêt de devenir aussi la conquête de tous ceux qui l'attaquérent. * Parvenus

* Les Sarrazins, les Normands, les Anglois, &c.

Parvenus à un siécle plus heureux, nous n'avons plus à craindre des irruptions des Barbares, mais d'autres dangers exigent encore notre attention; ne l'oublions jamais, la perversité dans les principes annonceroit la corruption des parties internes du Gouvernement & leur dissolution prochaine; des peuples nouvellement rassemblés ou délivrés du joug apésanti de leurs injustes Maîtres cherchérent toujours à mériter l'estime & la confiance de leurs voisins; leur liberté fut affermie & défendue par l'esprit d'équité; tous les Etats dans leur premiére vigueur ont suivi la même route; ils n'ont dégéneré que lorsque lassés de leur vertu ils ont fait céder la justice à l'intérêt; alors les maximes disparoissent, l'amour de la patrie n'est plus qu'un songe, la gloire perd ses attraits, le courage, la liberté s'évanoüissent. Contrées fameuses de la Gréce, si long-tems dépositaires de toute la gloire de l'humanité, c'est ainsi que vous vous êtes trouvé plongées dans le dernier degré d'avilissement & de décrépitude où la nature humaine puisse descendre.

L'homme desire pendant tout le tems qu'il existe, & l'étendue de sa connoissance mesure celle de ses desirs; les hommes policés n'ont

ſur les hommes ignorans que le triſte avantage de deſirer plus qu'eux, parce qu'ils voyent à leurs deſirs une plus vaſte carrière; c'eſt ce qui les rend envieux, perfides, lâches, inſenſibles & cruels. L'Eſprit de juſtice eſt le ſeul remède à tant de maux, c'eſt le ſalut de l'humanité.

Quiconque eſt ennemi de la juſtice, déclare donc la guerre à la nature entiére, & l'intéreſſe à ſa rüine; auſſi les peuples les plus ſauvages déteſtent & ſavent punir l'injuſtice; leur attachement & leur zèle furent mille fois le prix de la droiture & de l'humanité; dans ce moment nous leur devons nos ſuccès ſous un autre hémiſphère, & la conſervation de nos plus importantes colonies. *

L'injuſtice eſt une reſſource uſée, qui annonce que toutes les autres manquent, qui ne réuſſit qu'un moment, & qui toujours décéle la foibleſſe. Lorſque le vice eſt connu, il ceſſe d'être utile, & peut-il long-tems ſe cacher ſous l'apparence de la vertu? Loin de nous une criminelle prudence, qui affecteroit d'at-

tri-

* Les Sauvages du Canada ont combattu pour nous dans pluſieurs rencontres.

tribuer à la justice & à la fidélité la foiblesse d'un état ou ses revers; c'est l'inhabileté dans les projets, c'est l'indiscrétion dans la conduite, c'est le désordre dans les armées, c'est la prodigalité, dans les finances, que l'on doit en accuser; l'on y trouve toujours les causes de son abaissement & de sa chûte.

Il est parmi les politiques de ces problêmes dangereux que l'ambition rend insolubles, de ces questions funestes que chacun peut résoudre à son gré, & qui sont entre les mains des Puissances un moyen toujours présent de susciter la guerre & de couvrir l'injustice: en vain un consentement unanime, un intérêt commun, une sage prévoyance, auront formé des alliances, dicté des sermens, des renonciations, des garanties; bientôt les circonstances vont changer, la ruse triomphera, le foible va s'élever, & profitant de sa force il accusera la nécessité ou la violence, pour se dégager des sermens; il se croira rentré dans ses anciennes prétentions, parce qu'il se trouvera assez fort pour en former de nouvelles. C'est ainsi que dans ces derniers tems on a vû éluder les traités, & la loi du plus fort prendre la place des loix d'union qui pouvoient assurer le bonheur de l'Europe.

Laissons ces maîtres d'iniquité dire *qu'un Prince prudent ne doit point tenir sa parole* quand il n'a plus d'intérêt à le faire, qu'il doit sans scrupule *se livrer au mal* lorsque le mal lui est utile, *violer sa foi*, *agir contre l'humanité*, *la Religion*. * C'est à des usurpateurs timides, à des tyrans mal affermis, qu'ils peuvent adresser ces conseils meurtriers. Dans les tems où régnérent de semblables maximes, l'on vit décheoir & non pas s'élever des Empires, l'on vit des proscriptions & non pas des vertus, l'on vit des conjurations, des assassinats, & non pas des Régnes glorieux.

Politiques insensés qui voulez achever de corrompre les hommes, voyez les suites de vos conseils destructeurs; parcourez ces campagnes sanglantes; passez sur ces monceaux de cadavres, & considérez vos triomphes; écoutez ces malheureux que des blessures cruelles ont mis en foule dans un seul jour sur le bord du tombeau; prêtez l'oreille aux cris de la nature souffrante qui vous maudit comme la cause de ses tourmens. Mais non; l'intérêt a pris la place de la pitié; c'en est fait, il n'est plus de

repos

* Le Prince de Machiavel ch. 18.
Omnia retinendæ dominationis honesta, Salluste.

repos sur la terre; des générations d'hommes périront par la misère & par le fer, sans pouvoir espérer de ramener la paix; les conjectures, les soupçons, le hazard, vont précipiter au tombeau ce qu'avoit la nature de plus parfait.

Hommes infortunés qui vous étiez rassemblés pour votre conservation, retournez donc dans les forêts, cessez de vous voir, puisque vous ne cessez de vous détruire; abandonnez des guides qui vous conduisent dans les sentiers de la mort; si pour défendre vos maisons il faut verser votre sang, vivez dans les cavernes.... Mais que dis-je? si vous n'y portez l'esprit de justice, vous y périrez encore; je ne crains pas de le dire; que la force & l'intérêt deviennent un jour le seul droit parmi les hommes, oui, ce jour est le dernier de la nature. Fuyez, timide vertu, vous n'avez plus d'hommage à recevoir; foible innocence, vous n'avez plus d'azile; sexe aimable, vous ne serez plus l'objet que de l'esclavage & de la brutalité; sages vieillards, dont la prudence & les conseils pouvoient devenir si utiles, vous n'aurez plus que des mépris à essuyer.

Laissez ces monstres aveuglés, ils ne fouilleront pas long-tems la terre de leur existen-

ce, sans la souiller de leur sang; reposez vous sur leur férocité du soin de venger votre injure: c'est ainsi que l'on a vu des millions d'hommes disparoître de la surface de la terre, lorsqu'abandonnés de cet esprit de justice, il n'est resté parmi eux que la férocité & l'aigreur, la perfidie & la haine, la petitesse d'esprit & l'arrogance, le crime & l'impunité.

La douceur de nos mœurs éloigne encore de nous ces funestes présages, elle soutient parmi nous la modération & l'équilibre, en proscrivant par un consentement général quiconque est capable de la troubler.

Sans cesse occupé des dernières instructions de son auguste prédécesseur, notre respectable Maître a fait voir à l'Univers combien l'estime qui naît de la modération peut influer dans le systême général de l'Europe; c'est par-là qu'il a donné des Provinces à la France, toute formidable qu'elle étoit déja, en affoiblissant ses anciens ennemis, (*) & qu'il a forcé les rivaux de sa gloire à la combler eux-mêmes en sollicitant son alliance. (†)

Mais

(*) Acquisition de la Lorraine, de Parme & de Plaisance.

(†) Traité de Versailles.

Mais que vois-je?... l'affreuse envie a secoüé ses serpens ; elle a paru sur les ondes, environnée de vaisseaux, tout a fui devant elle..... elle régnera quelques instans sans contradiction & sans effort ; (*) avant de les accabler par la force, Loüis veut étonner ses ennemis par la douceur ; il va donner à l'Europe un exemple plus puissant contre l'injustice que ne le fut jamais l'éloquence impérieuse de Démosthène pour susciter des ennemis à Philippe, ou la force d'Hercule parcourant l'Univers pour détruire les monstres & punir les tyrans.

C'est à vous sur-tout que l'on doit ces maximes si propres à assurer la gloire & la durée des Empires, Religion sainte, qui ne combattez les passions des hommes que pour pouvoir les rendre heureux, dont les aimables préceptes ressemblent à ceux d'un pére, plûtôt qu'à ceux d'un maître, & qui seriez encore l'objet de notre amour & de notre reconnoissance, si vous ne l'étiez pas de nos respects.

Animée d'un double esprit, l'Académie a voulu

(*) Guerre des Anglois en 1756.

voulu ſeconder tout à la fois le Régne de la Religion & celui de la Philoſophie; dirigée par un Héros également ami de la juſtice & des arts, cette illuſtre Compagnie fait ſervir les arts à la juſtice, & l'éloquence à la vertu.

Hac arte Pollux, & vagus Hercules,
Eniſus, arces attigit igneas. Hor.

ARTICLE TROISIEME.

REFLEXIONS

Sur les Mariages malheureux. *

CEux qui réfléchissent sur ce qui se passe dans le monde, ont souvent eu occasion de remarquer, que quoique le Mariage ait son fondement dans la nature, & qu'il ait été établi par la Providence, il est cependant très-souvent une source de malheur, & que ceux qui se sont engagés dans cet état ne peuvent s'empêcher de gémir de leur folie, & d'envier le sort de ceux qui passent leur vie dans le célibat.

C'est ce qui a donné lieu à tant de maximes sages & utiles, comme à tant de plaisanteries ; les Moralistes & les faiseurs d'épigrammes se sont exercés sur ce sujet ; les uns ont fait des lamentations, & les autres des railleries ; & comme le talent d'écrire apartient

* Traduites de l'Anglois.

aux hommes, c'eſt aux femmes qu'on a reproché les maux qu'entraine le mariage; on s'eſt donné la liberté de déclamer contre le ſexe, de le ridiculiſer, de peindre ſa folie, ſes foibleſſes, ſon ambition, ſa cruauté, ſon extravagance & ſa vanité.

Animé par la part que je prens à l'intérêt commun, j'entreprens d'examiner les plaintes des Ecrivains dont je viens de parler; je me dépouille de toute partialité, & je me conſidére comme une eſpèce d'être neutre entre les deux ſexes, qui ſe plaignant chacun de ſon côté, & prétendant l'un & l'autre qu'on eſt injuſte à ſon égard, mérite qu'on écoute les raiſons alléguées de part & d'autre. Les hommes, au moyen du talent d'écrire, ont ramaſſé les ſuffrages des ſiécles paſſés, & ont formé un préjugé en leur faveur en recueillant les témoignages des Philoſophes, des Hiſtoriens & des Poëtes. Mais de ſon côté le Sexe ſe met peu en peine du reſpect que l'on a pour l'antiquité; s'il ne produit pas de grands noms, il donne de bons argumens; c'eſt en vain qu'on lui cite les *Socrate* & les *Euripide*, déclamans contre les ſoupirs de la molleſſe & les larmes de la beauté. Un Juge, quelque froid

froid & inexorable qu'on le ſuppoſe, ne peut s'empêcher de ſuſpendre ſon jugement, ſe voyant ainſi preſſé des deux côtés; il ſe trouve dans l'embarras de *Lucain*, lorſqu'il voyoit dans une cauſe, les *Dieux* d'un côté, & *Caton* de l'autre.

Après avoir étudié pendant longtems les maximes de la Philoſophie, je me trouve dans cet âge de la vie où l'on peut commander à ſes paſſions; je puis donc écouter impartialement & ſans crainte les plaintes de l'un & de l'autre ſexe. Une longue expérience m'a montré, que ſouvent un mari s'emporte contre ſa femme, lorſqu'il n'a été offenſé que par ſa maîtreſſe; & qu'une femme ſe plaint de la cruauté de ſon mari, lorſqu'un jeu malheureux a été ſon ſeul ennemi. Je ne m'en laiſſe plus impoſer par les ſermens d'un côté, & de l'autre par les caprices & les tranſports; qu'un mari aille en grande hâte à la taverne, qu'une femme ſe retire dans un cabinet, je ſuis convaincu que ce n'eſt pas le ſentiment de leur malheur réciproque qui les y conduit, puiſque j'ai de bonnes raiſons de croire qu'ils y vont moins pour ſoulager leurs chagrins, que pour aigrir leur colère. Que conclurrai-je cependant des plaintes qui s'élévent de toute part? C'eſt qu'il

pa-

paroit de là que les personnes mariées n'en sont pas pour cela plus heureuses. Mais d'où vient celà ? quelles sont les causes de ces maux qu'entraine le mariage ? C'est ce que je veux examiner. Pour cet effet, je me suis rappellé la vie de ceux d'entre mes amis qui n'ont pas été heureux par le mariage ; j'ai recherché les motifs qui les ont portés à se marier, & les principes qui les ont dirigés dans le choix d'une épouse.

Prudentius, le plus ancien de mes amis, résolut de quitter l'état incertain de garçon ; c'étoit un homme d'un esprit lent, mais qui ne manquoit pas de sens & de jugement, quand il avoit du tems pour prendre ses résolutions. Lorsque nous allions à la taverne, il étoit toujours chargé d'ordonner le repas, de faire le prix avec l'aubergiste, & de nous dire ensuite à quoi montoit la dépense. Ce grave penseur, trouva après une profonde méditation, qu'il n'y avoit rien à perdre en se mariant de bonne heure, pourvû qu'on sçût se contenter d'une moindre fortune ; car en estimant la juste valeur des annuités, il trouva, qu'en faisant attention à la constante diminution du prix de la vie, & à celle qui devoit

pro-

probablement arriver par raport à l'intérêt de l'argent, il étoit aussi avantageux d'avoir dix mille livres à l'âge de 22. ans, que d'en avoir infiniment plus à trente; car, disoit-il, il s'offre plusieurs occasions de faire valoir son argent, qui, si on les manque, ne se présentent plus dans la suite.

Plein de cette idée, dans l'intention où il étoit de se marier, il ne rechercha ni la beauté, ni les graces, ni la naissance, ni l'esprit; il vouloit seulement une femme qui eût dix mille livres. Il la trouva aisément dans la Ville de Londres; assuré qu'elle avoit la fortune qu'il demandoit, il n'examina ni les qualités de son esprit ni celles de son cœur; il se passa peu de tems entre la demande qu'il en fit & le jour des noces.

Charmé de la supériorité de ses lumiéres, & de l'augmentation de sa fortune, *Prudentius* amena *Furia* dans sa maison; dès lors il ne jouït pas d'un seul instant de bonheur. *Furia* étoit une méchante bête, sans éducation, violente, emportée, criant toujours d'une voix aigre, ne connoissant d'autre plaisir que celui de manger & de compter de l'argent. En un mot, c'étoit une diablesse. Ils ne s'accor-

doient

doient que ſur un ſeul point, le deſir des richeſſes ; encore y avoit-il une différence ; *Prudentius* vouloit amaſſer en faiſant valoir ſon argent, & *Furia* par une ſordide économie. *Prudentius* vouloit hazarder une ſomme dans une affaire qui paroiſſoit très-avantageuſe ; mais la ſage *Furia* conſidérant que ce qu'ils avoient, tant qu'ils le poſſédoient, *étoit à eux*, regardoit tout commerce comme trop dangereux, & vouloit placer ſon argent à un très-bas intérêt, pourvû qu'il fût en ſûreté. Cependant *Prudentius* voulut courir le riſque d'un événement qui ſembloit devoir tourner à ſon avantage ; malheureuſement il fut trompé dans ſes eſpérances ; ſa femme cria ſi fort qu'il réſolut de ne plus courir aucun hazard. Il a actuellement paſſé 36. ans avec *Furia*, qui n'a ceſſé, depuis cette perte, de lui en faire des reproches, & qui lui en parlera encore à ſon dernier ſoupir.

Quelque tems après le mariage de *Prudentius*, mon ami *Florentius* ſuivit ſon exemple. Il vit *Zéphyrette* dans un caroſſe, à une courſe de chevaux ; il danſa avec elle la nuit ſuivante ; la premiere vuë l'avoit enchanté ; ſa paſſion ſe trouva plus violente au ſortir du bal, il la lui dé-

déclara le lendemain dans une visite qu'il lui fit. *Florentius* ne connoissoit pas assez le monde pour savoir mettre une distinction entre la vivacité & l'esprit, le souris de la séduction & celui des graces. Il ne tarda pas à revenir de son ravissement; il s'aperçut que son plaisir n'avoit été que le plaisir d'un jour. Au bout de 34 heures, *Zephyrette* eut épuisé le fond de ses réparties, & mis en usage tous ses airs; *Florentius* ne vit plus en elle qu'une personne insipide & ridicule: il ne resta à *Zephyrette* que la ressource d'essayer sur d'autres Cavaliers les moyens par lesquels elle avoit su plaire à son mari; elle les mit en pratique, & ne tarda pas à être méprisée de tous ceux qui la connurent.

Melissus étoit un homme d'esprit, à qui ses talens & ses lumiéres promettoient une vie heureuse; il avoit vécu dans les amusemens innocens, & n'avoit pris aucun attachement particulier; il avoit l'indifférence d'un homme qui a de grands & de nobles projets. S'étant retiré dans un village peu fréquenté, dans le dessein d'y passer la belle saison, il alla loger dans une maison où se trouvoit *Janthe*; la politesse & l'esprit de cette jeune personne l'enga-

gagérent à faire connoissance avec elle. Comme il n'y avoit pas d'autre compagnie, ils étoient toujours ensemble; & comme ils se devoient l'un à l'autre leurs plaisirs, ils oubliérent qu'il pût y avoir du plaisir lorsqu'ils ne le partageoient pas. *Melissus* accoutumé à jouïr de la compagnie de *Janthe*, étoit mal à son aise lorsqu'il n'étoit pas avec elle: persuadé que c'étoit une fille de bon sens, & s'imaginant qu'il y avoit entr'elle & lui cette conformité de caractère qui semble annoncer qu'on est fait l'un pour l'autre, il lui déclara sa passion, l'obtint pour son épouse, & la conduisit à Londres dès le commencement de l'hyver.

Le moment de leur arrivée dans cette capitale, fut celui de leur malheur. *Melissus* n'avoit vu *Janthe* que dans un village; le peu de variété des objets avoit empêché qu'ils n'éprouvassent des desirs opposés. Ils avoient aimé l'un & l'autre la solitude & la réflexion, parce qu'ils ne pouvoient aimer que cela; mais le monde où ils se trouvoient, fit naître chez *Janthe* des passions qu'elle n'avoit pas cachées, mais que l'occasion n'avoit pas encore dévelopées. Elle aimoit la dépense; elle avoit des attachemens vifs & passionnés; elle se livroit à

tous

tous les plaisirs, quelque tort qu'ils pussent faire à sa réputation ; elle couroit après les applaudissemens & les recevoit de quelque part qu'ils pussent venir. Telle étoit la femme que *Melissus* avoit acquis dans sa retraite, & qu'il avoit regardé comme propre à être la compagne de ses études, & à contribuer à ses progrès dans la vertu.

Avaro possédoit de grands biens ; il prit une femme dont la réputation n'étoit pas trop bien établie, mais qui lui étoit recommandée par un oncle très-riche, qui ne le faisoit son héritier que sous la condition qu'il l'épouseroit. *Avaro* est surpris de ce que malgré ses biens, ceux de sa femme & de son oncle, il n'est pas heureux.

Je ne fais qu'une réflexion sur toutes ces histoires ; c'est que tous ceux dont je viens de parler, n'ont été malheureux que parce qu'ils n'ont pas considéré que le mariage est le lien le plus étroit d'une amitié constante ; qu'il n'y a point d'amitié où manque la confiance, & qu'il n'y a point de confiance sans l'estime que la vertu seule fait naitre.

* * *

ARTI-

ARTICLE QUATRIEME.

REFLEXIONS DIVERSES.*

CE n'eſt point le climat qui influe ſur le génie des Nations, ce ſont les temps & les circonſtances qui en décident. Quelle différence des Romains à eux-mêmes! Sous Servius Tullius, ils étoient paiſibles & fidéles Sujets; ſous les Tarquins, ils changérent tout-à-coup; l'eſprit Républiquain ſe gliſſa dans toutes les têtes, & quiconque penſoit autrement que la multitude étoit digne de mort; ce fut pourtant un événement particulier qui cauſa cette révolution générale. Enfin cette chimére (ſi tant eſt que c'en ſoit une) a été la ſource de leur grandeur.

J'aime ces premiers temps de la République, tout y reſpire la vertu; on oublie l'origine de ces gens-là, qui ont été d'abord une troupe

* Tirées d'un Livre intitulé : *Penſées errantes*, par Mad. ....

troupe de bandits; il semble qu'ils soient tous devenus Philosophes ou Héros: il y a des momens encore où ils font pitié; Brennus leur abbat le courage, mais Camille le leur reléve. Dans certaines occasions, les Romains sont cent piques au-dessus de l'humanité: on à peine à comprendre que tout un Peuple s'accorde à vouloir le bien par excellence, & à estimer la vertu ce qu'elle vaut, sans s'écarter ni à droite ni à gauche; on prenoit un Dictateur à la charrue: n'est-il pas admirable qu'un homme si simple fût capable de donner des loix, & de commander des Armées? &, ce qui est encore plus merveilleux, c'est qu'il n'étoit point ébloui par l'éclat de ses triomphes, & le désir d'acquérir de la gloire cessoit en lui dès que la Patrie n'avoit plus besoin de son bras. Dans ce temps-là, on ne connoissoit point les brigues à Rome, on se contentoit du nécessaire, & le superflu n'étoit pas devenu une nécessité; aussi les premiéres places étoient données au vrai mérite, parce que l'opulence n'en étoit point un: enfin cet âge d'or s'éclipsa, & la destruction de Carthage fût l'époque de cette perte; le luxe s'introduisit à Rome avec tous les autres vices qui l'accompagnent d'or-

 dinaire,

dinaire. Les Riches donnoient des Fêtes au Peuple pour le flatter & pour en obtenir des Charges; cette coutume fut portée à un excès prodigieux. Le Peuple en sentit mieux sa force & son pouvoir: de-là, les guerres civiles, fomentées par les ambitieux. Que de crimes! que de sang répandu! Cette Nation Maîtresse de toutes les autres, ne sçavoit plus se gouverner elle-même; il lui falloit donc un Maître; mais elle trouvoit ce reméde pis que tous ces maux; & cette aversion étoit si forte, qu'il n'y avoit pas d'apparence de la vaincre: cependant elle fut assujettie long-temps avant que de le croire. On obéissoit à Marius, Sylla, Pompée, qui, sous le nom de bons Serviteurs de la République, avoient enchaîné leur Maîtresse; il est vrai que ce n'étoit pas sans révoltes & sans contradictions: mais César paroit, il subjugue tout; voilà les Romains à ses pieds: quelques-uns cependant, réveillés par le souvenir de l'ancienne liberté, voulurent la recouvrer, & replongérent tout dans les horreurs du désordre; c'étoit une derniére convulsion du génie Républiquain; tous les efforts qui suivirent, furent foibles ou mal concertés. Enfin, Auguste, ce fa-

meux Augufte, qui parvint à la vertu par le chemin du vice, trouva le fecret d'affujettir ces frénétiques, & après avoir rempli l'Univers des effets de fa vengeance & de fon ambition, il régna fur les cœurs & fur les volontés. Sous fon Empire, on voit ces fiers Romains devenus d'autres hommes. Ils flattent, ils obéiffent, ils fléchiffent les genoux devant celui dont ils font toute la puiffance: mais ce n'étoit rien encore auprès de ce qui devoit fuivre. Quels vils efclaves fous Tibére, Caligula, Néròn, &c.! ...... Je paffe fur tout le refte, pour les venir confidérer dans l'état où ils font aujourd'hui. Sont-ce des hommes? (Je n'entends parler que de ce qui s'appelle le Peuple) fans foi, fans courage, fans mœurs; il n'y a pas le moindre veftige de l'ancienne vertu. Rien n'eft plus commun parmi eux, que le poifon & les affaffinats: on les craint parce que ce font des traitres; mais quand ils font hors de leurs tentes, on a prefque honte de fe battre contre eux; ils font auffi lâches contre leurs ennemis, que perfides envers leurs femmes & leurs Citoyens. Quelle différence, je le dirai encore, des Romains à eux-mêmes! cependant la tempéra-

ture du climat n'a point changé, ainſi ce n'eſt pas à lui qu'il faut s'en prendre.

On trouve de pareils exemples chez toutes les Nations. Il eſt vrai qu'ils ſont moins frapans, parce que les Peuples en ſont moins célébres. Chez nous autres Gaulois, il y a eu plus de force dans le tems de la barbarie; je vois que les Peuples en ſe poliſſant s'affoibliſſent: enfin tout décline ou s'accroit. C'eſt la ſeule régle générale & permanente.

* * *

Pour l'ordinaire on ſe conſole plus par foibleſſe que par aucune autre raiſon; c'eſt qu'on n'a pas la force de porter éternellement ſa douleur; on ſe laſſe de s'affliger; on s'ennuye d'être malheureux: d'ailleurs, le tems qui change tout, varie les goûts & les circonſtances; on n'enviſage plus les choſes de la même façon; on y trouve des adouciſſemens que l'on n'avoit pas apperçus d'abord; ou il ſurvient des événemens qui paroiſſent nous dédommager, & l'on ſaiſit tout ce qu'on peut pour ſe tirer d'un état cruel & fatigant. C'eſt ſageſſe & prudence que de le faire quand on le peut; & certainement c'eſt un grand bonheur que de le pouvoir: mais que l'on ne

vien-

vienne pas me dire, j'ai pris le parti de me consoler parce qu'il n'y avoit pas de remède; c'est une raison qui n'a jamais pû ni dû frapper personne. Quoi! je ne m'affligerai plus d'un mal parce qu'il ne guérira point: un malheur ne me paroîtra plus un malheur, parce qu'il doit durer toujours. Je ne connois rien de plus extravagant que cette façon de raisonner (si tant est que ce soit raisonner); mais parlons vrai, & sondons le fond du cœur. Quand on dit, je me suis consolé parce qu'il n'y avoit pas de reméde; c'est que l'on n'ose avouer les motifs de consolation que l'on a eus, parce qu'ils sont contre nous. Par exemple, les gens flegmatiques & indolens, qui ne s'attachent à rien qu'autant que cela ne nuit point à leur repos, qui feroient périr mille fois ce qu'ils paroissent aimer le mieux, plutôt que d'y sacrifier un moment de leur bien-être: ces gens-là, dis-je, n'oseroient avouer de pareils sentimens; on leur voit prendre facilement leur parti sur tout; ils en font honneur à leur philosophie & à leur courage; ils débitent d'un air précieux qu'il faut être maître de soi, & céder aux circonstances: mais que leur en coute-t-il, puisqu'ils ont si

peu de ſentiment? auſſi ce n'eſt pas eux que j'approuve ni que j'admire. Leurs vertus, quand ils en ont, ſont l'ouvrage du tempérament; c'eſt à la Nature ſeule qu'ils ſont redevables de leur eſpéce de mérite, & s'ils ne ſont fort eſtimables, du moins ſont-ils heureux: mais il eſt certain que quelqu'un doué d'un bon cœur, qui fait une perte irréparable, eſt fort dans le cas de ne s'en jamais conſoler, par cette même raiſon, que cela ne ſe peut réparer; alors il n'y a que deux partis à prendre; le plus commode eſt de ſe livrer à ſon chagrin, de s'enfermer & de ne plus voir perſonne: le plus ſalutaire, & ſûrement le plus raiſonnable, c'eſt de voir un peu ſes amis, pour s'étourdir ſur les douleurs les plus légitimes: mais en ce cas-là il faut ſe contraindre, pour ne pas être injuſte & ne pas nuire à la Société, en lui faiſant porter continuellement des peines dont elle n'eſt pas la cauſe.

J'avoue que la contrainte n'eſt pas un ſoulagement; mais on s'y accoutume comme à mille autres choſes déſagréables; & certainement c'eſt être vertueux, que d'être capable de tels efforts. La douleur eſt une paſſion

com-

comme les autres, & n'eſt pas la plus aiſée à ſurmonter.

* * *

En général, on travaille plus pour briller que pour ſe rendre heureux : c'eſt pourtant une grande extravagance ! on vit ſi peu, & l'on eſt ſi-tôt oublié après ſa mort, que l'on devroit faire plus de cas du repos que de l'oſtentation : cette grande conſidération que l'on recherche tant, eſt moins utile qu'un intérieur de maiſon, doux & gracieux. Quoi qu'on en diſe, l'éclat d'une grande réputation ne nous ſauve pas de mille petites amertumes que l'on retrouve chez ſoi, & que les plus grands Philoſophes ont ſupportées avec moins de patience que des revers importans : on eſt courageux par vanité dans les grandes diſgraces ; on trouve du ſoulagement à donner au Public bonne opinion de ſa fermeté ; mais comme le mérite d'être patient chez ſoi, n'apporte pas une grande gloire, on ſouffre ſans ſe plaindre, & à la fin on ſe trouve accablé.

Voilà ce que l'on ne veut pas prévoir quand on s'aſſocie à quelqu'un. On demande, a-t-il, a-t-elle du bien, de la naiſſance, un grand

crédit? voilà tout; mais le caractère, la façon de penser, le goût? oh bon! cela n'y fait rien. Je tiendrai une grosse maison, où l'on verra de beaux titres dans ma généalogie; ou son crédit nous fera parvenir; c'est ce qu'il faut. Pour la valeur intrinséque, ce que l'on appelle les *Vertus sociales*, cela est en vérité compté pour rien du tout; cela en vaut bien la peine aussi? Nos enfans diront que leur pére ou leur mére avoit fait une grosse fortune, ou une grande alliance; mais ils ne verront ni ne chercheront dans leurs titres si leurs aïeux ont vécu agréablement ensemble; & c'est pour la postérité qu'on se marie: ainsi il faut avoir égard aux seules choses qu'elle peut envisager encore quand nous ne serons plus. Ah! le beau raisonnement! qu'il est solide! En effet, c'est une petitesse que de vouloir être heureux en personne, il vaut bien mieux l'être dans l'idée de la troisiéme génération. Pour moi, qui suis grossiére comme les Patriarches, mon avis est qu'il ne faudroit consulter que le mérite, & que tous les mariages sont bons, quand ils ne deshonorent pas.

* * *

On

On souhaite d'avoir beaucoup d'esprit, & ce n'est peut-être pas un avantage si réel qu'on se l'imagine. Un génie médiocre, avec bien des talens, est ce qui peut mieux faire la sorte de bonheur que l'on doit espérer dans ce monde : un homme dans ce dernier cas, s'occupe, se borne, & se suffit presque à lui-même, parce qu'il est content de sa propre valeur. Il ne s'avise guéres d'envier ce qui vaut mieux, il ne le discerne pas; au lieu qu'un grand esprit est souvent la victime de l'étendue de ses lumiéres : il ne s'en trouve jamais assez : il voudroit posséder à la fois toutes les sciences & toutes les façons de plaire ; il voudroit qu'il n'y eût rien au-dessus de lui dans l'Univers, & que chacun pût assez le connoitre & le priser ce qu'il vaut. Enfin il n'est jamais content de lui ni des autres, par la raison qu'il exige trop de perfection partout. J'ai entendu dire souvent à des gens d'esprit, qu'ils ne voudroient pas être des sots; j'avois envie de leur répondre : Vous avez tort; un sot qui est content de lui-même, est un être fort heureux; & où sont les sots qui ne sont pas contens d'eux?

* * *

Racine eſt mon Poëte de choix, & de préférence; mais ſa Bérénice eſt ma bête d'averſion. Toute cette piéce roule ſur l'envie que cette Princeſſe a d'épouſer Titus, qui n'en veut point, & qui après mille ſermens, fauſſe ſa parole, ſans y être contraint par aucune choſe que par une terreur chimérique qu'il lui plait d'affecter; il dit bien que c'eſt à regret qu'il s'en ſépare, mais il ne fait pas la moindre démarche pour la conſerver: ainſi la réſolution qu'il prend de lui-même de la renvoyer, n'annonce pas un grand attachement: au contraire, elle prouve plutôt qu'un amour de cinq ans eſt un meuble fort ennuyeux pour un nouvel Empereur, & qu'il eſt très-charmé d'avoir des prétextes pour s'en débarraſſer. Je ne ſçai pas où l'on fait conſiſter l'Héroïſme dans tout le procédé de Titus; il n'y a qu'à prendre l'eſſentiel de toutes ſes magnifiques expreſſions, c'eſt un tas d'impertinences.

On dit que l'amour, pour être vraiment tragique, doit produire de grands effets; mais que produit donc celui de Titus? rien que des choſes fort ordinaires: qu'un ambitieux rompe un mariage qui auroit été ſelon ſon goût,

goût, parce qu'il peut nuire à ſon intérêt, il me ſemble qu'il ne faut pas être un grand Héros pour cela, & nous n'avons pas un Sous-Lieutenant dans nos Troupes qui n'en fît autant que Titus. Supoſons, pour un moment, qu'un Officier, peu favoriſé de la Fortune, ſoit amoureux d'une griſette, & s'engage à l'épouſer; que tout d'un coup ce même homme hérite de cinquante mille livres de rente, & qu'on lui donne un Régiment: autre tems, autres ſoins; il diroit à ſa belle; Ma chère amie, ma gloire & mon honneur me défendent de t'épouſer préſentement, mais je veux te faire un ſort: puiſque je ſuis en état de te donner du bien, tien, voilà une jolie Terre, tu peux y vivre, & cela ſervira à te marier. La Princeſſe auroit beau dire comme Bérénice,

Depuis quand croyez-vous que ma grandeur me touche?
Un ſoupir, un regard, un mot de vôtre bouche,
Voilà l'ambition d'un cœur tel que le mien;
Voyez moi plus ſouvent, & ne me donnez rien.

Monſieur le Colonel y croiroit ſa fortune intéreſſée, & il ſeroit tout auſſi courageux que Titus, pour revenir contre ſes promeſſes. Nous ſommes dans un ſiécle qui fourniroit matiére à bien des tragédies de cette ſorte: en un

un mot, je ne vois rien dans celle-là qui me touche l'ame : le perſonnage le plus intéreſſant feroit Antiochus, ſi ce n'eſt qu'il parle toujours mal-à-propos. Faiſons un peu le précis de quelques Scènes de cette Tragédie, pour prouver ce que je viens de dire.

Scène quatrième du premier Acte.

Bérénice ſe félicite d'avance de ſon prochain mariage avec Titus; & quoiqu'il ne lui en ait point parlé depuis qu'il eſt libre de le faire, elle ne s'imagine pas qu'il ait envie de manquer à ſes anciens ſermens: cette imprudente crédulité eſt la ſuite toute naturelle & bien excuſable d'un véritable amour; mais le Seigneur Antiochus qui prend ce moment pour venir faire un aveu très-inutile de ſa paſſion, me ſurprend fort; qu'en peut-il eſpérer? il ne demande aparemment que de la pitié, il faut lui en accorder; mais je l'aurois admiré s'il avoit pu ſe taire.

Scène cinquième.

Ici la Reine toujours pleine de confiance dit :

Le tems n'eſt plus, Phénice, où je pouvois trembler.

Titus

Titus m'aime, il peut tout, il n'a plus qu'à parler.........

Et voilà justement où il l'attendoit pour la trahir; mais voyons un peu ce qu'il va faire.

Scène deuxième du second acte.

L'Empereur questionne son confident, pour sçavoir ce qu'on dit de lui & de la Princesse; Paulin répond:

..... Aimez, cessez d'être amoureux,
La Cour sera toujours du parti de vos vœux.

Dans les premiers transports d'une passion naissante, ce discours eût paru bien doux à l'amoureux Titus; mais son cœur changé, il n'a plus envie de conclure cet Himen: il a des projets différens qu'il a pourtant honte de manifester d'abord; aussi il presse & flatte Paulin pour qu'il tienne un autre langage. Celui-ci qui comprend l'intention de son Maître, lui cite toutes les Loix & tous les exemples qui peuvent le détourner d'épouser la Reine; & après qu'il a parlé long-tems, on lui avoue qu'il perd ses peines, & qu'on le fait jaser pour achever de se fortifier dans une résolution qu'on a déja prise, qui est de renvoyer Bérénice dès le lendemain; & quoiqu'on la

com-

comble d'honneurs, on ſent bien que ce n'eſt pas ce qu'elle deſire :

. . . . Je ne ſçai que trop bien
Que ſon cœur n'a jamais demandé que le mien.

Et quel prix en effet exige un tendre amour ? tous les biens de l'Univers ne ſont rien auprès, & ne peuvent dédommager de la perte de ce que l'on aime. Titus le comprend à merveille, mais il n'en va pas moins à ſon but.

Scène quatrième.

Bérénice vient, elle lui parle d'amour ; il ne ſçait que répondre ; il fait des ſermens comme les menteurs ; il convient enfin qu'il eſt un ingrat, & il ſort.

Scène cinquième.

La Reine avec ſa confidente, commence à ſe déſoler, & après quelques raiſonnemens chimériques, elle ſe perſuade que ce trouble vient de la jalouſie qu'Antiochus inſpire à l'Empereur ; elle s'aplaudit de cette découverte, en diſant ce fameux vers :

Si Titus eſt jaloux, Titus eſt amoureux.

Elle lui fait cependant beaucoup trop d'honneur ; il n'en eſt en vérité ni l'un ni l'autre.

Scène

Scène première du troisiéme acte.

Titus charge Antiochus d'emmener Bérénice & de l'entretenir de son amour : cet amour est si grand, qu'il ne veut plus ni la voir, ni lui parler, & que tout résolument il a décidé qu'elle partiroit le lendemain avec le Roi de Commagène.

Scéne troisiéme.

Antiochus aprend à Bérénice le changement de Titus; elle n'en veut rien croire : cela est dans l'ordre.

Scène quatriéme du quatriéme acte.

TITUS seul.

Il s'arme de toutes les mauvaises raisons qu'il peut trouver, pour étayer & justifier son inconstance : il ne peut pourtant se cacher à lui-même qu'il agit de son propre mouvement, & qu'il va désespérer sa tendre amante, sans y être forcé par rien. Ce projet l'épouvante un peu.

Pourrai-je dire enfin, je ne veux plus vous voir?
Je viens percer un cœur que j'adore, qui m'aime.
Et pourquoi le percer? Qui l'ordonne? Moi-même.
Car enfin, Rome a-t-elle expliqué ses souhaits?
L'entendons-nous crier autour de ce Palais?

D

Il avoue ainsi que personne ne l'oblige à se séparer de la Reine; le voilà donc bien convaincu que c'est par sa propre dureté qu'il est conduit; mais il n'en est pas moins sûr qu'il veut quitter sa Maîtresse, & ne pas même hazarder le plus petit effort pour se la conserver : en un mot, toute sa conduite doit prouver qu'il ne l'aime plus. Il est vrai qu'il ne le dit pas, il veut même intéresser les spectateurs en sa faveur, par la violence qu'il se fait, à ce qu'il prétend : mais un amour de cette nature n'est-il pas contre la vraisemblance? un Héros, tel qu'il soit, se compte-t-il pour si peu de chose, qu'il ne veuille pas au moins essayer un peu de se conserver un objet qu'il chérit? Non, Monsieur Titus aime mieux son repos que son Amante; aussi la veut-il sacrifier bien vite, pour ne pas s'exposer à entendre seulement le moindre murmure. Une passion si foible ne doit pas faire la matiére d'une Tragédie : mais il a plû au Poëte d'en composer une dans ce goût, & de faire dire avec emphase, bien des pauvretés à cet aimable Titus : ainsi il faut le prendre comme il nous le donne; ce qu'il y a de sûr, c'est que personne ne seroit la dupe d'un

d'un homme du monde, qui parleroit & agiroit comme lui. On juge un peu des gens par ce qu'ils font : & j'ai déja dit que c'est la bonne maniére.

Scène cinquième.

Enfin voici nos amans ensemble, que vont-ils se dire ? le joli personnage qu'ils font tous deux ! La Reine pleure, prie, presse, sollicite. Titus se défend, gémit, recule : il avoue qu'il lui avoit promis de l'épouser ; mais il espéroit mourir avant que d'être obligé à tenir sa parole. Elle se désespére ? il fait semblant de s'attendrir : elle croit qu'il pleure ? il en convient ; mais il n'en veut pas moins qu'elle parte, pour laisser un grand exemple à la Postérité. Cette raison est fort touchante ! aussi la Reine se fâche ; elle s'en va, & il la laisse aller.

Scène septième.

Antiochus vient prier l'Empereur de dire un mot à Bérénice pour la rapeller à la vie ; mais Titus avoue franchement qu'il n'a plus rien à lui dire.

Scènes 3e & 4e du Ve Acte.

A l'empressement que témoigne Titus, le

Roi de Commagène eſt tout perſuadé qu'il retourne vers la Reine pour lui annoncer une bonne nouvelle ; & qui ne le croiroit ? Mais il faut lire les Scènes ſuivantes.

Scènes 5e, 6e & 7e.

Bérénice veut s'en aller ; Titus l'arrête pour lui prodiguer les tendreſſes & les proteſtations.

Quand ils ſont ſeuls, il les redouble ; on commence à croire qu'il partage ſa peine, & qu'il veut tenter quelque moyen pour la conſoler : auſſi eſt-on bien ſurpris de lui entendre dire :

Ne vous attendez point que las de tant d'allarmes,
Par un heureux Hymen je tariſſe vos larmes.
En quelque extrémité que vous m'ayez réduit,
Ma gloire inexorable à toute heure me ſuit....

Et puis enſuite :

Pour ſortir des tourmens, dont mon ame eſt la proie,
Il eſt, vous le ſavez, une plus noble voie.
Je me ſuis vû, Madame, enſeigner ce chemin,
Et par plus d'un Héros, & par plus d'un Romain......

Ainſi donc il lui ſignifie que non-ſeulement il ne l'épouſera pas, mais encore qu'il aimeroit mieux mourir que de le faire : vraiment cela eſt fort tendre, & bien capable de per-

ſuader

ſuader l'amour que l'on affecte ! Ce qu'il y a de bon, c'eſt que Madame Bérénice, fort ſpirituellement, prend tout cela pour de la générosité ; car quand Antiochus vient encore parler de ſon amour, auquel on ne ſongeoit pas, & promettre d'en mourir, quoique perſonne ne l'exige, la Reine ſe léve & dit :

Arrêtez, arrêtez, Prince trop généreux .....

Paſſons-lui l'expreſſion pour le Roi de Commagène ; mais le Seigneur Titus ne fait pas une grande dépenſe en généroſité ; il la ſacrifie à des craintes frivoles, ſans avoir tenté le plus petit effort pour lui ſauver tant de douleur & tant de honte ; & quand elle part, il ne lui dit pas un mot, de peur qu'elle ne reſte une minute de plus. On n'agit pas autrement quand on veut ſe débarraſſer d'un objet qui déplaît : ce n'eſt pas là quitter à regret une Maîtreſſe adorée.

D'un autre côté cette belle Reine ſe comporte miſérablement : point d'élévation dans ſon caractère ; point de mépris généreux, point de noble fierté ; c'eſt une femme éperdue qui pourſuit, comme une inſenſée, un

fat qui est ennuyé d'elle : ensuite elle prend courage & se croit aimée, parce qu'on lui a juré en pleurant, qu'on aimeroit mieux mourir que de s'unir avec elle. Ah ! vraiment cela est bien persuasif aussi !

On me demandera comment je voudrois donc que cela fût conduit ? le voici.

Après que Titus, pressé par le Sénat, & tyrannisé par les Loix, auroit fait des efforts pour se séparer de sa chére Bérénice, il me semble que touché de ses pleurs, il devroit revenir à lui offrir sa main, comme une preuve de la force de son amour, & que la Princesse alors, convaincue des sentimens de l'Empereur, fût assez généreuse pour refuser ce bien tant desiré, afin de ne point nuire à la gloire & à la puissance de son Amant ; c'est alors que je lui permettrois de partir, contente d'elle-même & de lui : mais que toujours aveugle, elle se persuade qu'on l'adore lorsqu'on la renvoye avec ignominie, cela m'est insuportable. Je ne sçai pas si j'ai raison, mais le caractére de Titus me paroit le plus mauvais de tous, par l'air de fausseté qui transpire dans ses moindres paroles. Enfin cette

cette Tragédie ne m'a jamais plu, quoiqu'un grand Prince ait dit d'après le Poëte:

> Depuis cinq ans entiers, tous les jours je la vois,
> Et crois toujours la voir pour la premiére fois.

Il eſt cependant vrai que j'en pourrois dire autant; car je n'ai jamais pu m'y accoutumer.

* * *

Je n'aime pas qu'une jeune perſonne diſe qu'elle s'ennuye des viſites, ou que les gens qui n'ont pas la converſation agréable, la font trouver mal..... Cependant c'eſt une marque que l'on a de l'eſprit & du diſcernement; mais cela ne ſuffit pas, il faut mettre beaucoup dans la Société, quand on a plus de talent que les autres, & même ne s'en pas faire un martyre. Je comprends qu'une perſonne qui a un peu vécu dans le monde, qui a eſſuyé des dégoûts & des revers, & qui a été la dupe ou la victime de ſes paſſions, s'éloigne du genre humain dont elle a ſujet de ſe plaindre, & qu'elle préfére la ſolitude à l'agitation d'une Societé qui la gêne ſans l'amuſer: mais quand on commence

à ſe produire, on doit voir les choſes d'un autre œil ; il faut ſçavoir s'accommoder de tout, afin de ne pas mettre contre ſoi le parti des ſots, qui eſt le plus grand & le plus fort ; car cela eſt très-dangereux pour la réputation, quand on entre dans le monde, & peut même nuire au bonheur de toute la vie. On peut ſe réſerver des jours, mais il faut ſacrifier le reſte de bonne grace, à l'ennui néceſſaire de la repréſentation.

ARTICLE CINQUIEME.

CONSEILS D'UN VIEIL AUTEUR A UN JEUNE.

Ou l'Art de parvenir dans la République des Lettres.

VOus voulez donc, Monſieur, que je vous faſſe connoitre la route qui conduit à la gloire des Lettres. Je vai guider vos pas, & les détourner des ſentiers qui pourroient vous égarer. Ma franchiſe n'a plus de frein qui l'arrête. Vous ſerez le premier en faveur de qui je déchirerai le voile. Juſqu'ici j'ai adroitement éloigné de la carriére ceux qui me témoignoient le deſir d'y entrer : j'appréhendois d'y rencontrer quelqu'un qui me diſputât le ſceptre des Arts. La paſſion des honneurs littéraires & guerriers s'irrite d'avoir des rivaux. Le courage le plus intrépide craint qu'on ne partage ſes lauriers : mais mon ambition réfroidie par la glace des ans, ne m'enhardit plus à de nouveaux triomphes, ou plutôt mes forces étein-

tes ſe refuſent à mes deſirs. Alexandre, maître du monde entier, ſentoit moins le plaiſir de le voir ſous ſes loix, que la douleur de n'en pouvoir conquérir un autre. Je vais expirer ſur un tas de trophées, affligé de ne plus occuper les cent voix de la Renommée; je veux cependant ſur les bords du tombeau imiter ces Empiriques qui attendent leur dernier ſoupir pour communiquer les ſecrets qui ont aſſuré leur fortune & leur gloire.

Le mérite a moins d'empire ſur les hommes que la réputation. Les uns ſont incapables de juger, les autres n'en veulent point prendre la peine, preſque tous veulent être éblouïs: parlez à leurs ſens, vous êtes aſſuré de régner ſur leurs eſprits. Soyez perſuadé que vous êtes un grand homme, vous le perſuaderez bientôt aux autres. L'art de ſe faire un nom dans les Lettres, eſt celui de bien choiſir un rôle, & de le jouer à propos. Abbattu par un léger revers, vous n'oſez plus rentrer dans la lice. Vous voyez, dites-vous, des Piéces de Théatre qui ne valent pas la vôtre, honorées des applaudiſſemens du Public: mais ne feroit-ce pas un peu votre faute? Puiſque vous vouliez plaire au Pu-

Public, pourquoi n'en preniez-vous pas les moyens ? Avez-vous donné du brillant, de l'extraordinaire? La nature eſt votre modèle; elle eſt trop vieille pour ne pas radoter & ennuyer. Il eſt une eſpèce de coquéterie d'Auteur que vous ne connoiſſez pas encore.

En vérité la timidité qui vous retient eſt trop peu naturelle aux Ecrivains, pour ne pas être regardée comme un phénomène; les mauvais ſuccès ne les éclairent jamais ſur la foibleſſe de leurs talens. Ils ne leur font voir que l'Injuſtice qui leur refuſe des lauriers mérités. Ils s'animent, & prennent un eſſor plus hardi, ſemblables à ces oiſeaux paſſagers que les cris & les huées forcent à porter leur vol plus haut. D'ailleurs s'ils ſont mécontens du Public, n'ont-ils pas toujours une reſſource, la voye d'appel à la poſtérité, qui les jugera ſans doute, ſi leurs ouvrages parviennent juſqu'à elle. Je me ſuis trouvé dans les mêmes circonſtances. Je donnai une Tragédie qui ſelon moi devoit enlever tous les ſuffrages. Elle fut accueillie au bruit des ſiflets; je n'en fus point humilié; je connoiſſois trop bien mes forces & la foibleſſe de mes juges. J'affectai un air triomphant, qui ſembloit arra-

cher

cher la victoire des mains de mes ennemis. J'imitai ce Héros du Tasse, qui étendu sur la poussière, menaçoit encore des yeux le rival qui l'avoit terrassé. On vous croira des forces, si vous montrez du courage. Sçavoir en imposer aux hommes, c'est avoir trouvé le secret de les gouverner.

Je conseillerois à un jeune homme qui court après les honneurs littéraires, de s'attacher d'abord des amis qui le fassent valoir; qu'il ne les cherche point parmi les gens de sa Profession; s'il en rencontre quelques-uns, ce seront des amis faux, qui tendans au même bût, tâcheront de l'en écarter. Les Auteurs sont comme les femmes; elles sont toujours moins flattées des hommages qu'on leur rend, que choquées de ceux qu'on adresse à leurs rivales.

Pope a dit qu'il falloit lire son ouvrage à un ennemi: j'ajouterois volontiers qu'il faut le lire à un ennemi qui ne soit pas Auteur. Un homme qui court la même carrière que vous, & qui est votre ennemi, verra sans doute vos défauts, éclairé par la haine; mais il les laissera passer, parce que produits au grand jour, votre humiliation deviendra sa gloire.

Le

Le parti le plus sûr est de choisir des amis sots : le fanatisme est leur partage ; ils se feront une religion de vous élever ; ils croiront même s'associer à vos triomphes en les publiant. La fumée de l'encens qu'ils brûleront pour vous, formera peut-être un nuage qui vous empêchera de voir vos défauts. Mais que vous importe que votre ouvrage soit mauvais, si on a l'art de le faire passer pour bon ? Ces prôneurs de réputation ont de terribles poulmons & beaucoup d'entêtement ; le moyen de leur résister ? Il en est quelques-uns surtout, dont l'estime n'est pas à mépriser. Remplis de prétentions au bel esprit, ils les autorisent par le commerce de quelques Ecrivains qu'ils célébrent partout, & fêtent souvent à leur table : on leur accorde quelquefois un titre qu'ils desirent, & qu'ils perdent quand la digestion se fait. Ils vous prendront pour un aigle : les gens qui ont la vûe courte, croyent ordinairement voir plus loin que les autres.

Une chose que je vous recommande encore, c'est de gagner les bonnes graces des femmes. Un nom vanté par une jolie bouche est sûr d'être respecté. Il vous en coûtera quel-

ques

ques couplets ; mais ayez soin de les faire sur le modèle de leur parure. Pourquoi prendre le ton du sentiment ? Sa lyre ne rendroit que des sons assoupissans ; elle est d'ailleurs ensevelie sous les ruines de la vieille Cithère. Les Chansons du Théatre Italien & de l'Opéra Comique feroient-elles l'amusement des Cercles & des Tables, si elles étoient naturelles ? Ces femmes, pour qui vous aurez dépouillé l'Amour de tous ses avantages pour les en revêtir, ne feront point ingrates. Elles joueront le même tour à Apollon : vous les avez érigées en Déesses, feroient-elles moins en votre faveur ? Je ne réponds pas même que ces Divinités ne descendent quelquefois comme Cibèle de la région sublime de l'Empirée, pour s'humaniser avec un simple mortel.

Après ces avis généraux, il faut vous en donner de particuliers & relatifs à chaque genre ; c'est un charlatanisme dont je dois vous faire connoitre le manége. Les honneurs de Corneille & de Moliére allument ordinairement l'imagination d'un jeune homme qui se croit quelques talens. A peine a-t-il secoué la poussiére du Collége, qu'il tourne ses yeux vers le Théatre. Il est vrai que

c'est

c'eſt le chemin qui mène le plus sûrement au Temple de la Gloire & de la Fortune.

Vous déterminez-vous à faire une Tragédie ? Gardez-vous donc bien d'expoſer des perſonnages d'une vertu trop rigide ; laiſſez repoſer tranquillement les cendres de ces Héros, qui ont eu le malheur de ne point vivre dans le ſiécle de la galanterie & de la frivolité. Quel intérêt voulez-vous que prennent les femmes aux entretiens de ces hommes qui n'avoient point la gentilleſſe des manières, & la délicateſſe des graces ? Si vous leur donnez une ſeconde vie, ayez ſoin de les habiller à la Françoiſe : prêtez-leur nos mœurs & nos goûts ; ainſi naturaliſés, ils pourront plaire. N'étalez point ces paſſions terribles qui ébranlent l'ame, & la déchirent. Laiſſez aux Grecs cet appareil lugubre qu'ils croyoient néceſſaire à l'action, & qui nous occuperoit trop fortement, en fixant toûjours notre attention ſur le Théatre. Quel ſpectacle que celui d'Oedipe ! Il paroît au milieu d'un peuple languiſſant, proſterné, & appellant la mort par ſes gémiſſemens. La Scène entiére eſt une image effrayante du fléau qui ravage ſes Etats : quelques nuances d'amour auroient

dû

dû égayer ces couleurs trop sombres. Les Athéniens avoient la complaisance de courir à ces Tragédies; je n'en suis pas surpris. Pouvoient-ils avoir cette légéreté, cette politesse que nous avons acquises, en effaçant la rouille des siécles qui nous ont précédés. Ils s'imaginoient, ces bonnes gens, que la Tragédie devoit corriger les mœurs, en exposant les passions & leurs suites funestes. Quelle erreur! Nos Auteurs l'ont apperçue, & l'ont détruite : ils ont donné à ce drame un objet plus raisonnable, celui de nous amuser. Présentez des Héros qui ressemblent à ceux de Mlle. Scudéri. Un amour mâle, vigoureux, ne plait point sur le Théatre. Il n'est pas question de vous occuper du plan de votre Piéce. Les beautés de détail, des dialogues tendres, langoureux, des songes, des reconnoissances, des maximes qui seront belles, si elles sont ou hardies ou obscures; des coups de Théatre semblables à des attaques d'apoplexie, un dénouement brusque, que le poison ou le poignard feront naître à propos, ne permettront pas à vos juges d'examiner le fond. La forme est tout ce qui intéresse. Un bâtiment plaît-il par la régularité des proportions? Non,

Non, c'eſt par les collifichets qui l'embelliſſent. Votre Tragédie finie, il faut la mettre ſous l'aîle de quelques protecteurs ; c'eſt un enfant né de votre ſein, mais dont les pères adoptifs aſſureront mieux l'état que vous-même. A l'ombre de puiſſantes protections, vous franchirez les obſtacles qui vous arrêteroient à la barrière. Votre Piéce ſera lûe, reçue, jouée. N'oubliez pas ſurtout de faire votre cour aux Comédiens ; comptez plus ſur leur art, que ſur vos talens : ils tiennent entre leurs mains les deſtins de ces ſortes d'ouvrages. Il faut brûler quelques grains d'encens aux pieds des Actrices, ce culte les touchera, un intérêt vif réglera leur jeu ; du jeu naîtra l'Illuſion. Une Actrice adroite, intelligente, a fait le ſuccès de plus d'une Tragédie. Mais en vain auriez-vous pris toutes les précautions que la prudence vous auroit dictées, ſi vous négligiez de parer les coups que peut vous porter la cabale.

Paris n'eſt pas plus occupé de l'événement d'une bataille, que de celui d'une Tragédie : elle fournit matiére à toutes les converſations, même avant ſa naiſſance. Comme on trouve des politiques qui vous annoncent toujours d'un

d'un ton ferme & avec des yeux qui semblent lire dans l'avenir la victoire ou la défaite, on rencontre aussi des gens qui vous prédiront, en hommes inspirés, le succès ou la chûte d'une Piéce de Théatre. Il y a néanmoins quelque différence. Les premiers n'influent jamais sur le sort des armées, & les derniers sont souvent maîtres de celui d'un Auteur. Ceux qui peuvent faire tort à votre ouvrage se divisent en plusieurs espèces. Je ne vous dirai rien de vos Confrères déjà accablés par les huées du parterre : vous ne doutez pas, je crois, de tous les mouvemens qu'ils se donneront pour vous faire tomber ; votre chûte est trop capable de les consoler. Je ne veux vous faire connoître que ceux qui n'ont d'autre intérêt à nuire, que, parce qu'en nuisant, ils ont le plaisir de faire de la peine. Les uns sont une troupe de gens paîtris de fiel, dont l'existence n'est remarquée que par le venin qu'ils distillent : Misantropes outrés, ils n'ont jamais rien approuvé. L'éloge les rapprocheroit trop des hommes qu'ils haïssent : ils se déchireroient eux-mêmes, si le monde étoit moins rempli de sottises ; ils voyent tout en noir, & en sont ravis ; ils semblent ne respi-

pirer l'air avec plaisir, que lorsqu'il est couvert d'épaisses vapeurs. Les autres sont des gens oisifs qui n'ont d'autres mouvemens que ceux qu'on leur imprime. Echos bruyans des opinions journalières, c'est par la parole seule qu'ils ressemblent à l'espèce humaine : ils ne se déclarent pour ou contre un ouvrage qu'afin de montrer qu'ils peuvent tenir un coin dans le monde. C'est un troupeau qu'on mène comme on veut : ils sont tels que ces Gondothieris d'Italie qui étoient au service de ceux qui vouloient les employer ; mettez-les dans vos intérêts ; les uns vous critiqueront, parce que la critique suppose plus d'esprit que la louange ; il ne faut qu'un cœur sensible pour être touché des beautés ; un esprit subtil, pénétrant, saisit les défauts : les autres s'acharneront contre votre ouvrage, précisément parce qu'ils ne l'ont pas fait, ou que vous ne les avez pas consultés. Voilà donc tous ces ennemis prêts à vous faire la guerre. Voyez la cabale s'attrouper, s'ameuter, & vous menacer. Entrerez-vous dans la lice sans avoir détaché des troupes auxiliaires pour vous soutenir, sans avoir fait occuper les postes les plus essentiels ? Le succès d'un Drame dépend de

de la cabale plus ou moins forte : ſi la vôtre écraſe celle qui vous eſt oppoſée, vous êtes triomphant. Il s'agit de choiſir des champions dont les mains robuſtes frappent fort & ſouvent, dont les pieds faſſent voler la pouſſière juſques ſur le théâtre ; que leur bourdonnement interrompe l'Acteur à chaque vers : s'ils empêchent d'entendre, votre pièce en ſera meilleure ; pleins de zèle pour vous, ils forceront tout le monde à recevoir leurs impreſſions ; peut-être dans leur enthouſiaſme demanderont-ils pour vous les honneurs les plus rares de Melpomène. Enfin voilà vos ennemis vaincus, terraſſés, & votre ouvrage porté juſqu'aux nuës.

Je ne penſe pas que vous vouliez vous repoſer à l'ombre de vos premiers lauriers. A peine eſt-on entré dans le pays des lettres, qu'on veut en parcourir toutes les contrées ; il n'eſt point d'Auteur qui ne ſe croye en droit d'y régner & d'en changer les loix & le gouvernement. L'audace eſt la mère des grands ſuccès. Vous allez donc embraſſer toutes les branches de la Littérature ; je vai vous en faire connoître les fruits. Vous ſerez tenté, ſans doute, de vous eſſayer dans le genre

genre comique. Eh quoi! vous voulez nous faire rire? y pensez-vous? Cela étoit bon du tems de nos ayeux, qui avoient encore la simplicité Gauloise. Nous avons bien réformé Thalie. Ce n'est plus cette Muse enjouée, élève de Momus, qui attiroit sur ses pas les jeux & les ris : elle inspiroit trop de gayeté par son air franc & libre; ses saillies agitoient trop les lévres, & changeoient les graces du sourire en des grimaces ridicules; nous lui avons donné une physionomie plus décente, plus composée; nous l'avons tournée vers des objets sublimes; nous en avons fait une Métaphysicienne qui disserte sur le sentiment. Voyez comme elle pénétre les replis les plus cachés du cœur, & en fait l'anatomie. N'allez donc pas sottement marcher sur les traces de Térence & de Molière : personne ne s'avise plus de manier leur pinceau trop grossier. Ces Ecrivains peignoient la nature avec des traits qui sautoient aux yeux. Nous voulons des portraits rendus avec des couleurs si fines, qu'on ait de la peine à saisir la ressemblance avec l'original. Un peu de pitié pour cette nature trop difforme; embellissez-la, & cachez ses rides sous le fard dont vous les cou-

vrirez. Que vos perſonnages parlent beaucoup & n'agiſſent jamais ; ou ſi vous les faites agir, occupez-les à faire des Madrigaux ou des Epigrammes. Traveſtiſſez vos valets en gens d'eſprit : Fontenelle a dit qu'il falloit en donner aux Bergers. Pourquoi ſeriez-vous moins libéral envers les Frontins ? La Féerie vous ouvre ſes tréſors, la Métaphyſique ſes ſentiers tortueux. Ici, la baguette à la main, vous opérerez tous les prodiges que vous voudrez ; vous aſſocierez la Muſe comique aux preſtiges de celle de l'Opéra. Là, vous ferez ſoutenir des thèſes ſur le ſentiment, ſur ſon principe, ſes gradations, ſes effets. Enfin, ſi vous l'aimez mieux, livrez vous au comique-larmoyant. N'a-t-on pas déjà dit que tous les genres étoient bons, qu'il n'étoit queſtion que de réuſſir ? Vous aurez l'avantage ſublime de dénaturer les choſes, de détruire leur eſſence. Ce genre a des appas & peu de difficultés. Liſez nos anciens Romans, nos Drames hermaphrodites ſont tous calqués ſur ces modèles. Il faut nous intéreſſer par une intrigue romaneſque & attendriſſante, nouée par des incidens arrivés du pays des chimères, coudre à tout cela des reconnoiſ-

ſan-

ſances qui étonnent, des ſituations qui ſerrent le cœur. Si après vous mettez le principal rôle entre les mains d'une Actrice telle que Mademoiſelle Gauſſin, je vous garantis les ſuccès les plus brillans. Mélanide & Cénie vous attendent pour vous faire aſſeoir à leurs côtés. On vous accuſera peut-être de plagiat; mais rien n'eſt moins fondé qu'un pareil reproche. Le *temple* des Arts eſt un magaſin ouvert à tout le monde. D'ailleurs dès que deux Ecrivains peuvent ſe rencontrer, un pareil grief ſe détruit de lui-même. Faites des invaſions ſur les terres d'autrui, & enrichiſſez-vous de ſes dépouilles; avec un peu d'induſtrie, vous les ferez paſſer pour des poſſeſſions légitimes. Vous jouïrez tranquillement: l'examen des titres eſt trop pénible; s'il avoit lieu, quel renverſement!

S'il vous prenoit jamais envie d'emboucher la trompette héroïque, étouffez au plus vite ce deſir. Ce n'eſt pas que je croye la Langue Françoiſe incapable d'atteindre au ſublime de l'Epopée; il faut bien peu la connoitre cette Langue pour avancer ce paradoxe. M. de Malézieu a parlé dans cette occaſion moins en Homme de Lettres, qu'en Géometre qui

n'a pas voulu donner à sa Langue des beautés trop hardies, parce qu'il les condamne. Nos goûts sont nos décisions. C'est presque toujours le cœur qui juge au lieu de l'esprit. Si nous n'avons point de Poëme épique, car il faut être de bonne foi, c'est que les sujets ont été ou mal choisis, ou mal remplis; je ne crois pas non plus qu'il soit le plus difficile de tous les Poëmes: il n'est peut-être le plus difficile que parce qu'il est le plus long. Notre feu s'éteint trop vite. Le terme que nous appercevons dans une distance éloignée rallentit notre marche. Les plans de tous les Poëmes épiques se ressemblent; qui a lû l'Iliade & l'Enéide les connoit presque tous. La différence est dans la forme, les détails & les mœurs. Avec le coloris que vous avez & une patience soutenue par l'amour de la gloire, vous fourniriez une route tracée depuis tant de siécles, & toujours suivie servilement. Mais je vous connois. Vous seriez homme à donner dans le merveilleux, & notre raison est trop épurée pour l'admettre. Les machines sont usées depuis le tems qu'elles servent. Vous aimeriez mieux faire agir les Dieux du Paganisme, que les démons & les sorciers. De

quel

quel ridicule ne vous couvririez-vous pas ? Ces Dieux ſont dans un diſcrédit dont ils ne ſe reléveront jamais ; il eſt permis de les nommer dans un Poëme, mais non de les faire agir. Si vous faiſiez mouvoir ces divinités, les dévots vous taxeroient d'irréligion, & les Philoſophes, d'extravagance. Ne voyez-vous pas un champ plus vaſte qui ſe préſente, la politique, la piété, la diſcorde, l'innocence, le zêle, le fanatiſme ? On anime ces êtres métaphyſiques ; on devient créateur ; on ne doit rien aux anciens, qui n'ont pas eu le talent d'imaginer ces belles choſes. En ſuivant cette méthode, vous avez le bonheur de plaire aux Philoſophes, c'eſt-à-dire, à tout le monde.

Je ſçai que vous avez un goût décidé pour l'Ode. La flamme du génie, pour mieux dire, celle du cœur, eſt la ſource d'où s'élancent ces beautés hardies. L'imagination peint, le cœur anime les couleurs. Celui-là eſt le foyer d'où part le feu, celle-là le centre qui le reçoit. C'eſt préciſément cette chaleur dont vous brûlez qui vous précipitera dans des écueils, dont je veux vous préſerver. Ignorez-vous les bienfaits de la Philoſophie ? Elle a donné des chaînes aux Arts pour nous

 ven-

venger de la tyrannie qu'ils exercent sur nos ames : elle a soumis l'Ode & réprimé ses écarts. Que cette Philosophie est admirable ! Je ne doute pas qu'un jour elle n'impose des loix aux vents, & ne les oblige de suivre un cours réglé. Vous auriez peut-être l'imprudence de courir dans la carrière, lorsqu'il faut la mesurer ; de voler d'une aîle rapide, lorsqu'il ne faut que planer. Dans un siécle aussi sage que le nôtre, irez-vous ressusciter l'enthousiasme de Pindare, renouveller les vives images d'Horace, imiter l'yvresse de Rousseau ? Si vous aviez le flegme & la Logique de Lamothe, je vous remettrois volontiers la lyre. Vous me direz sans doute, Les Philosophes font des Odes, pourquoi ne m'en aviserois-je pas ? Je le vois, vous avez du courage : mais croyez-vous réussir comme eux ? Je ne dis qu'un mot pour changer en glace l'ardeur qui vous embrase. Lisez l'Ode de l'Académicien de Berlin sur Rosbac.

Dans toutes nos conversations vous avez toujours montré beaucoup de dédain pour la Comédie Italienne & l'Opéra-Comique. Les talens, disiez-vous, s'affoiblissent, portés sur des objets frivoles. Vous citiez en exemple la

la fureur des portraits, le goût des collifichets en peinture, qui énervant le génie, l'empêchent de s'élever à l'Histoire, partie sublime de cet Art; faites-y attention. Si vous voulez plaire au Public, il faut épouser ses caprices. Voyez-le déserter la Comédie Françoise. N'a-t-on pas vû Jérôme & Fanchonnette attirer tout Paris, & Rodogune n'avoir que quelques ignorans pour elle? Les Parodies de la Comédie Italienne ne sont-elles pas amusantes? Pensez aux décorations qui les accompagnent, & cessez d'être surpris. Mais peut-être vous rendez-vous justice. Vous ne vous croyez ni poliçon assez fin, ni plaisant assez délicat pour réussir dans les deux Spectacles.

Vous sentez-vous né pour les grandes choses? Allez enfanter des merveilles sur le Théatre de l'Opéra. Quelle gloire de régner sur la nature entiére! Déja je vous vois renfermer dans un espace étroit cette mer dont l'étendue est l'image de l'infini. Vous soulevez & calmez les flots à votre gré. Vous changez en un désert affreux une plaine riante, que les zéphirs caressoient de leurs aîles, & parfumoient de leur souffle. Des rochers s'élévent où brilloient les plus agréables fleurs.

On

On entend des hurlemens où les rossignols faisoient entendre leurs doux ramages. Appellez-vous les orages? Ils n'oseroient vous résister. Bâtissez-vous un Palais? Il est aussitôt élevé que conçu. Quelle magie! Quelle adresse! Vous l'emportez sur l'Alcine de l'Arioste. Je vous vois renouveller le siécle de Saturne, en faisant jouïr les hommes du commerce des Dieux. Vous parlez, l'Olympe entier descend à votre voix; & si vous le voulez, l'enfer le remplace à l'instant. Il est inutile de vous inquiéter de la justesse: on ne juge point à l'Opéra, les sens y subjuguent l'esprit avec raison: il est le fléau des plaisirs; il leur ôte le sentiment en voulant les analyser. Mais je demande de l'esprit pour vos Personnages, qu'ils en pétillent. Les Dieux parleront le langage des Bergers, les Bergers, celui des Dieux. Que les uns & les autres expriment leurs soupirs avec finesse! L'elixir du sentiment doit assaisonner leurs tendres amourettes. Si vous ne trouvez pas ces talens en vous-même, Issé, l'Europe Galante, Endimion vous feront d'une grande ressource. Vous êtes maitre absolu. Vos personnages paroitront & disparoitront, selon votre fantai-

sie.

ſte. Vos fêtes n'auront pas de rapport avec l'action; il y auroit de la monotonie. Pour varier le plaiſir, on leur joindra des danſes qui n'auront ni plan, ni caractère. Jouiſſez de vos droits, vous êtes créateur. Qui diſpoſe de la matiére, lui imprime le mouvement qu'il veut. Ce genre n'eſt pas ſi facile qu'on ſe l'imagine. Eſt-il donc ſi aiſé de marier les choſes les moins faites pour aller enſemble? Si vous prêtez l'oreille au préjugé vulgaire, il vous dira que vous ſerez éclipſé par le Muſicien. Pitoyable raiſonnement! En lui fourniſſant des paroles lâches, peu propres à le faire valoir, vous partagerez la palme avec lui. De quelqu'éclat que brille la forme appliquée ſur une matiére flexible, elle ne peut s'en attribuer l'honneur entier. Si le Muſicien rencontre un *feuillage*, un *murmure*, un *triomphe*, un *régne*, un *vole*, quels ſons mélodieux ne va-t-il pas faire entendre! N'avez-vous pas droit à cette gloire, puiſque vous avez eu l'adreſſe de trouver ces mots favorables qui ont été la ſource de ſon harmonie? Au reſte n'allez pas prendre un fait hiſtorique pour le ſujet de votre Opéra. Laiſſons ce ridicule aux Italiens; contentons nous d'avoir

adopté

adopté leurs meilleures choſes. Leur muſique eſt devenue la nôtre, & leurs concetti brillent dans nos écrits.

L'emploi d'écrire l'Hiſtoire ſeroit-il comme ces Charges difficiles qu'on croit pouvoir remplir, parce qu'on a l'ambition d'y aſpirer? Il étoit réſervé autrefois à ces hommes, qui par leur état avoient acquis les connoiſſances néceſſaires, ou qui par des voyages étoient devenus témoins des faits qu'ils tranſmettoient à la poſtérité, encore ne s'en chargeoient-ils qu'en tremblant. Aujourd'hui nous voyons tranquillement les obſtacles qui les effrayoient. Les difficultés que les Anciens appercevoient dans les Arts, reſſemblent à ces hautes montagnes qui paroiſſent s'abaiſſer à meſure qu'on s'en éloigne. Un Solitaire aſſis à l'ombre de ſa cellule eſt aſſez inſtruit des Finances, de la Marine, de la Guerre; il a aſſez bien combiné les différens intérêts des Souverains pour écrire l'Hiſtoire de ſa Nation, ou celle de l'Univers. Rien ne prouve mieux la ſupériorité de nos talens, que ces hommes qui publient des Traités ſur des matiéres qu'ils n'ont point étudiées. Il faut être très-habile pour ſe paſſer de l'expérience. Le Mathématicien

titien raisonne sur la guerre qu'il n'a point faite; le bel esprit sur le commerce qu'il n'a pas exercé; le Métaphysicien sur les finances qu'il n'a pas maniées, ou sur la marine sans avoir vû un port de mer; & le Prédicateur s'essaye sur les Arts d'agrémens & d'économie. Ces exemples sont des autorités respectables. Ecrivez donc l'Histoire, & vous plairez. Si votre imagination est votre unique régle, osez soumettre les faits à son empire. Empruntez les touches brillantes du Roman. Eh quoi! n'auriez-vous pas la noble hardiesse de prétendre aux succès de l'*Histoire du Peuple de Dieu*? Voudriez-vous consulter les Auteurs originaux, les comparer, discuter leurs motifs, leurs intérêts, enfin déterrer des Mémoires obscurs, & avaler la poussiére qui les couvre? Varillas, Maimbourg, plusieurs de nos Historiens modernes vous exemptent de cette peine. Ne sacrifiez à la vérité qu'autant qu'elle pourra flatter la malignité humaine. Erigez vous en Philosophe. Raisonnez sur les faits au lieu de les narrer. Arrangez les événemens à votre gré; faites les remonter à des causes qu'ils n'ont jamais eues, vous passerez pour un politique rafiné. Percez la

som-

ſombre profondeur des cabinets des Princes & des Miniſtres. Que votre œil pénétrant démêle leurs plus ſecrettes penſées. Il eſt beau de deviner ce qu'on n'a point vû. Semer à chaque inſtant les doutes & les ſoupçons; ranger dans la claſſe des préjugés les choſes dont on n'apperçoit pas l'évidence, trouver dans la Phyſique ou la Métaphyſique des raiſons pour anéantir l'exiſtence d'un fait qui paroît merveilleux: voilà en quoi brille l'habileté de l'Hiſtorien. La critique doit être dans vos mains un flambeau qui diſſipe les ténèbres. On vous croira plus éclairé que vos prédéceſſeurs, ſi d'un ton d'oracle vous annoncez qu'ils ſe ſont trompés. On aime à voir les détails les plus minutieux ennoblis, les anecdotes, ou puériles, ou ſcandaleuſes, expoſées au jour, les noms des Princes & des Grands cités comme garans de ce qu'on avance. Si vous attrapez un ſtyle léger, hardi, qui ait même une teinte de poëſie, vous ſerez lû avec tranſport. Avez-vous du talent pour les portraits? livrez-vous-y. Que tous les faits viennent rendre hommage à votre pinceau qui les animera des couleurs les plus vives. Des tableaux ſaillans bien contraſtés

qui

qui se succéderoient sans intervalle, sur lesquels vous jetteriez à propos les ombres & les lumiéres, formeroient une galerie agréable. Mais avant que de commencer, il vous faut un Maitre dont vous devez saisir la maniére, & je pense que vous ne balancerez pas sur le choix.

Le genre qui a pour objet l'étude des mœurs & leur peinture, est peut-être celui qui flatte le plus l'imagination d'un Auteur. Observer les hommes pour les pénétrer, les connoître pour les instruire, c'est s'arroger une supériorité sur eux qui nourrit l'orgueil d'un Ecrivain : il se dresse un tribunal, aux pieds duquel il cite le genre humain, l'examine & le juge. A entendre ces Précepteurs de l'Univers, leurs oracles n'ont pour but que les avantages de la société. Je le pense. Je ne veux pas démêler comme eux les motifs, ce seroit attenter sur leurs droits, & l'infaillibilité n'appartient pas à tout le monde. Il faut avoir vécu avec les hommes, les avoir étudié avec soin, pour en tracer le tableau fidèle. On croit souvent les peindre tous en se peignant soi-même. Nous nous imaginons en lisant les anciens Moralistes qu'ils n'ont rien laissé à

gla-

glaner après eux. C'eſt ſe tromper lourdement. Avoient-ils l'art de définir les vertus & les vices avec cette ſubtilité qui n'appartient qu'à ceux de nos jours ? Avoient-ils ce ſtyle myſtérieux, entortillé, que ceux-ci ont créé ? Leurs portraits brilloient-ils de cette enluminure dont le ſecret eſt nouveau ? Tenoient-ils dans leurs mains le fil de la Métaphyſique ſans lequel il eſt impoſſible de parcourir tous les détours du labyrinthe du cœur humain ? Je ne ſuis pas étonné que ces ouvrages ayent un grand cours. Peuvent-ils manquer d'avoir de la célébrité dans ce ſiécle ? Par le ſouffle de l'eſprit philoſophique les Etres penſans ſe ſont multipliés à l'infini ; la Philoſophie diſſerte en cornette, &, comme le luxe, elle gagne tous les états. Avec un peu d'art on ſe diſtingue dans ce genre. On peut mettre à profit les converſations des perſonnes d'eſprit avec leſquelles on vit, s'en approprier les réflexions, les idées. On peut moiſſonner chez les Moraliſtes Anglois. Milord Shaftersburi n'eſt pas le ſeul qu'on puiſſe mettre à contribution. Souvenez-vous que vous êtes ici Philoſophe pour en remplir les fonctions ; vous devez prendre un ton deſpotique, laiſſer tomber des

regards

regards dédaigneux sur l'espèce humaine environnée de misères, préférer en tout les Nations étrangères à la vôtre, avancer des paradoxes hardis, enfiler des pensées qui visent au logogryphe.

Si vous étiez jaloux d'une gloire qui ne vous offrira sur ses pas ni de grandes peines, ni de grands rivaux, vous devriez établir une manufacture de Romans. Vous verriez vos ouvrages enlevés aussi rapidement que les bijoux de modes, & devenir la nouvelle du jour. Des avantures tendres, ou galantes, racontées d'un style néologique, semées de ces réflexions que tout le monde fait, ou de celles qu'on s'efforce de deviner; des tableaux voluptueux & sans draperie, dans lesquels on verroit un amour enjoué, qui d'une main écarteroit les soins, les allarmes, & de l'autre couronneroit le desir sans lui donner le tems de s'expliquer; des descriptions pompeuses d'un jardin, d'un palais, d'une fête, d'un spectacle, d'un cercle : telles sont les beautés qui mettroient vos Romans en faveur. Vous seriez lû à la toilette des Dames, & souvent dans leur anti-chambre. S'il est des momens qui paroissent des siécles, ce sont ceux

qui s'écoulent dans l'intervalle d'un rendez-vous. L'ame partagée entre la crainte & l'espérance se livre toujours plus à la première. Vous ferez remplir agréablement ce tems à une Amante qui vous lira: l'image de ses plaisirs raprochera l'instant de la réalité. Je le vois; ces honneurs éphémères n'ouvrent point votre cœur au desir de les posseder; tant d'Auteurs célèbres s'en sont contentés. Votre ambition se porteroit-elle au-delà de leurs vœux? Avez-vous plus de droit aux hommages de la postérité? Cet amour d'une gloire qui n'honorera que vos cendres me paroît en vérité une belle chimère. Qui vous a d'ailleurs promis que le ton que vous prendrez dans vos ouvrages sera celui de la postérité? S'il ne l'est pas, vous aurez perdu le présent & manqué l'avenir. Il faut imiter les Anciens, dit-on, pour voler au temple de l'immortalité.

Nos Orateurs modernes sont trop sages pour se régler sur une pareille maxime: ils suivent le goût de leur siécle, qui est le meilleur, puisqu'il est applaudi. L'éloquence n'avoit autrefois que des foudres à lancer: avec son aspect terrible, ses yeux étincelans, ses mouvemens rapides, son action véhémente, je la compare-

refois volontiers à une Furie. La nôtre est agréable : ses regards sont doux, son attitude est composée, son air séduisant, les graces ne la quittent jamais ; voyez-la marcher & mesurer ses pas : ses mains ne s'ouvrent que pour répandre des fleurs : elle calme le coeur au lieu de l'échauffer, assoupit les passions au lieu de les émouvoir, & nous laisse enfin dans cette assiette douce & tranquille qui constitue le vrai bonheur. Elle peint, mais en mignature ; elle raisonne avec légéreté, divise avec adresse, définit avec finesse, disserte avec subtilité : aussi quels fruits ne fait-elle pas éclorre ! Elle assure promptement la gloire de nos Orateurs sacrés. Je conseillerois à quelqu'un qui aspireroit à la palme de l'éloquence, de débuter par un discours d'éclat, de briguer un fameux panégyrique : on lui croira des talens, s'il ose sur-tout parler devant les Maîtres de la parole. Quel qu'en soit le succès, un Auteur dévot aura la charité d'en faire les honneurs ; irai-je appeller de sa décision ? Non, j'aimerai mieux croire que tous les Auditeurs, livrés à une longue distraction, n'ont pas apperçu des beautés qui auroient dû arrêter leurs regards. Qu'on ne

s'imagine pas, au reſte, qu'il ſoit ſi facile d'écrire dans le goût de nos Orateurs Chrétiens. Eſt-il donc ſi aiſé de forcer la nature à obéir à l'art, de s'enflammer ſans que rien n'excite votre chaleur? Quelle peine ne ſe donnent pas nos Prédicateurs pour arranger un Sermon & le diviſer, de maniére que ſes parties ſoient autant de branches auxquelles ils puiſſent s'attacher au beſoin? Quelle dextérité pour arrondir une période, la placer à propos, donner un air de profondeur aux idées, au ſtyle, & imiter ces hommes, qui en couvrant leurs moindres actions du voile du myſtère, ont le ſecret de paſſer pour des politiques! Quelle fatigue pour deſcendre dans le détail des moeurs, parcourir tous les états, & en offrir des peintures pénétrantes! Quelle intelligence pour faire choquer deux penſées, en faire partir un trait brillant, épigrammatique! Quelle fécondité pour préſenter la même idée ſous mille formes différentes! Ici ce ſera la proſopopée, là l'antithèſe, plus loin l'exclamation, ailleurs la métaphore. Non, un Général d'Armée n'eſt pas plus occupé de la diſpoſition de ſes troupes le jour d'une bataille.

A

A tous les avis précédens je crois nécessaire d'en ajouter quelques-uns qui ne sont pas d'une moindre utilité. Je voudrois qu'un Homme de Lettres ne se renfermât point dans le cercle de la Littérature, mais qu'il fît des courses dans les Sciences : elles sont à présent d'un accès si facile ; en parcourant l'Alphabet on peut les apprendre toutes. Les Mathématiques sont à la mode ; vous ne devez pas les négliger. Corneille & Boileau ne connoissoient ni une tangente, ni une courbe : c'est une qualité de moins qui dépare leur mérite. Les Mathématiciens se mêlent de Belles-Lettres ; pourquoi ne feriez-vous pas sur eux les mêmes entreprises ? Vous ne deviendrez peut-être pas un grand Géomètre ; c'est un goût naturel qui le fait, & les découvertes seules en donnent le juste titre. Je ne dis pas que vous vous enfonciez dans la Géométrie sublime, mais que vous en preniez une teinture qui vous mette en état de commenter Descartes & Newton, si vous en aviez envie.

Je souhaiterois qu'un jeune Auteur s'attachât au char de quelques Maîtres de la Littérature : il verroit bientôt ses destins liés aux

leurs. Ces hommes dont la réputation est faite établiront la vôtre. Ils croiront votre mérite leur ouvrage, parce que vous les aurez consultés : leur amitié n'est pas à un trop haut prix, quelques éloges en feront les frais, ils vous prôneront par-tout avec zèle & de bonne foi. Nous croyons volontiers des talens à ceux qui nous en donnent, ou qui exagèrent ceux que nous avons. L'encens le plus grossier entête l'amour propre d'un Auteur. J'ai vû Fontenelle se pâmer d'admiration à la lecture d'un Poëme en son honneur, dont en vérité on ne pouvoit louer que le nom du Héros.

Si en observant tout ce que je vous ai dit, vos ouvrages ne faisoient pas sensation sur le Public quelquefois endormi sur le mérite, tâchez de le réveiller par quelques paradoxes des plus singuliers. Jouez le rôle de ces Sophistes dont parle Platon. L'art de dire les choses, les persuade souvent mieux que la vérité. Une nuée de critiques fondra sur vos Ecrits, moins pour vous abattre que pour vous illustrer. De l'adresse, sur-tout, à enveloper vos principes, vos raisonnemens. Vos ennemis qui vous combattront dans la nuit, ne pour-

pourront pas diriger sûrement leurs traits. Vous ferez du bruit dans le monde, & toujours malgré vous; car vous aurez eu soin d'afficher un grand mépris pour la gloire.

Je ne dois pas finir sans vous désabuser sur les honneurs de la postérité, qui vous enyvrent déjà. Cessez d'encenser une Idole dont vous ne verrez peut-être jamais les Autels. Les révolutions qui agitent l'empire des Lettres, & en changent le système si souvent, ne vous avertissent-elles pas de borner vos voeux au présent. Ronsard, Balzac, Voiture si méprisés aujourd'hui, s'applaudissent des hommages de leur siécle. Irez-vous après cela, martyr d'une gloire posthume, courir, sécher à la poursuite d'une ombre, & lui sacrifier des lauriers que vous pouvez cueillir? Les Auteurs amoureux des éloges de la postérité, ressemblent aux Amans délicats; trop respectueux pour saisir l'instant qui les favorise, ils s'exposent à ne voir jamais leur amour couronné.

ARTICLE SIXIEME.

SUITE DES FABLES CHOISIES DE GAY.*

IX. FABLE.

LE PRENEUR DE RATS, ET LES CHATS.

LEs Rats faisoient chaque nuit dans une maison un si grand désordre, que la servante étoit grondée tous les jours. Cette race maudite mangeoit le fromage, & rongeoit le lard. Les tartes disparoissoient; les pâtés défendus par une croute épaisse, étoient démolis & vuidés. Elisabeth maudissoit les Chats qui laissoient à leurs ennemis le champ libre.

Un habile homme, fort célèbre dans l'art de

* Voyez le Volume précédent.

de prendre les Rats, se fit fort de délivrer le logis de cette engeance. Il examina d'abord tous les coins, observa les travaux des Rats, leurs secrettes issues, leurs retraites, & les passages par où ils faisoient leurs sorties nocturnes. Mais la jalousie allarme Minette; elle suit tous les pas de cet homme, sans en être vûe. S'il s'accrédite, disoit-elle, il exterminera les Souris. Elle va donc enlever secrettement les appas, & déranger tous les piéges.

» Quel ennemi, crie-t-il en colère, vient » ainsi de nuit frustrer mon espoir? Il me le » payera de son sang, le traitre.« Aussi-tôt exécuté que conçu: il apprête une trape énorme, où Minette fut prise. » Perfide, dit-il, » tu vas me payer tout le tort que tes tours » font à ma renommée. « La pauvre Chate d'un ton piteux lui demande la vie & la liberté. » Nos intérêts sont communs, dit-elle: no» tre art est le même, épargnez votre com» pagne. « Quelle insolence! s'écrie-t-il. » Sommes-nous donc faits pour être comparés » aux Chats? Le Ciel confonde cette race de » Contrebandiers. Alors uniques Gardiens du » fromage de la nation, on augmentera nos » salaires.

Le

Le prudent *Rominagrobis* qui vit le coûteau levé sur sa sœur, lui sauva la vie par cette harangue : » Il n'est ni âge, ni pays où l'on » n'ait vû que deux personnes du même mé- » tier ne peuvent s'accorder. Chacun déteste » son voisin ; un Gentilhomme accuse l'autre » de chasser sur les fiefs d'autrui ; une guerre » éternelle est entre les belles, & chacune ex- » ténue les charmes des autres. Les Rois dé- » trônent les Rois, dans l'espoir de régner sur » toute la terre. Pour nous, montrons quel- » que sagesse, & ne nous faisons pas la guerre » à la mode des Rois, des Gentilshommes & » des Belles. Quoique notre proie soit la » même, elle suffira bien pour nous tous.

X. FABLE.

Le Monceau d'Orge, & Le Fermier.

Que l'on voit d'impertinens d'un bout de la Tamise à l'autre ! Fripons orgueilleux qui ont partagé les produits du travail du peuple, & qui comme des champignons ont tous percé la terre en un jour ! Reconnoître un parent, un ami, ce seroit pour eux un opprobe. Ils rou-

rougissent du nom de leurs péres, & par ce sot orgueil découvrent leur honte.

Au point du jour, un Fermier soigneux traversant sa basse-cour, s'y arrête, & appuyé sur sa fourche, observe le travail continu du fléau. Il mesure en idées ses grains, compte ses Oyes, ses Cochons, & pése ses laines; il multiplie même la recolte des années futures. Un Monceau d'Orge voisin interrompit en ces mots les réflexions de son Maître.

» Répondez-moi, Maître : est-il juste de me » traiter avec ce mépris, avec cette négli» gence, moi qui contribue à votre bonne » chère, moi qui fournis cette boisson qui ré» pand la joie dans votre ame? Pourquoi suis» je ainsi oublié, insulté, placé enfin au» près de ce vil fumier, spectacle désagréable » & qui donne l'odeur la plus dégoutante? » Commandez donc qu'on l'enlève; ce voisi» nage est trop humiliant pour moi.

L'humble Fumier repliqua : » Ton Maître » t'entend, & il rit de ta vanité. Apprends » à ne pas offenser ceux qui te semblent petits » & bas, tant qu'ils se bornent à ce qu'ils » doivent. Reconnois plûtôt en moi ton ami » & ton bienfaiteur : tu n'existerois pas au-

» jour-

» jourd'hui, ſans ma chaleur ſecourable, & tu » aurois péri dans la terre. Mais tu reſſem» bles aux parvenus, qui croyent qu'il eſt de » leur dignité d'oublier leurs dettes.

XI. FABLE.

PYTHAGORE, ET LE PAYSAN.

PYTHAGORE, l'eſprit plongé dans de profondes méditations, traverſoit au point du jour des plaines fleuries dont il reſpiroit avec plaiſir l'odeur matinale. Il arrive à une Ferme, où un Payſan monté ſur une échelle ébranloit à coups de marteau le foible toit de ſa chaumiére. Le bruit interrompt ſes contemplations ſublimes. » Ami, lui demande-t-il, de quoi » t'occupes-tu ſi matin? » La Juſtice demande » vengeance, répond à haute voix le *Ruſtre*: » Voyez-vous ce Milan qui ſe nourriſſoit de » rapines journaliéres, ce fléau de mes Poules » & de mes Coqs-d'Inde? Il m'a enfin payé » de ſa vie tous ſes vols. Voyez ſes aîles » étendues. Je l'ai cloué là pour ſervir d'exem» ple à ſa Race; & à préſent, Dieu merci, » mes Oiſeaux ſont en ſureté. Ma Volaille » vivra tranquille; elle multipliera dans ma baſ-

» basse-cour, & je l'engraisserai du rebut de » mes greniers.

» Ton Arrêt est juste, repartit le Sage; il » importe au bien public que les meurtriers » périssent. Mais si ces Tyrans de l'Air méri» tent un châtiment si sévère, quel devroit être » celui de l'Homme, qui à toute heure trempe » ses mains dans le sang des Animaux? Quelle » impudence le pouvoir & la force ne don» nent-ils pas? Faire périr ainsi un Milan, » tandis que toi peut-être, vorace animal, » tu as égorgé ce matin des Poulets pour ton » dîner!

» Oh! vraiment, s'écrie le Paysan, les » Hommes & les Milans seront traités de » même sorte? Quand Dieu remplit le Monde » d'Animaux, l'Homme fut nommé leur Sei» gneur & Maître.

» C'est ainsi, répond Pythagore, que les » Tyrans justifient les meurtres que leur puis» sance & leur orgueil autorisent. Tu dois » avouer que cet Oiseau, semblable à l'Homme » en sa conduite, n'est mort que comme des» tructeur des mets chéris de ta gourmandise. » Les petits fripons périssent, afin que les grands » puissent jouir de leurs richesses.

XII.

XII. FABLE.

LE GENTILHOMME ET SON CHIEN.

UN cœur pur abhorre la duplicité, & n'a jamais recours au mensonge, pour déguiser ses pensées secrettes. En vain les méchans le poursuivent; en vain l'envie gronde & la calomnie murmure, le bouclier de la vertu le préserve, & les traits empoisonnés qui le frappent en rejaillissent émoussés. L'éclat de ses vertus rend toutes ses actions brillantes, & elles font voir combien il est simple & pur. Lorsqu'un tel homme parle au Sénat pour le bien de sa patrie, qu'il concilie les avis des Sénateurs divisés, incorruptible alors, intrépide, il publie sans crainte ses sentimens généreux; il ne redoute point les dédains des Grands, & sa vertu est inaltérable.

Mais si vous voulez être admis au nombre de ces Politiques qui détestent tout examen, sachez toujours vous taire à propos; sachez, s'il le faut, imposer silence à votre raison. Eh! quel Grand de Londres pourroit conserver son autorité, si les langues vendues au mensonge

étoient

étoient bannies de la Cour? Si la vérité parvenoit au Prince, quels Miniſtres atteindroient leur but? Pourroient-ils élever alors leurs vils Eſclaves, leurs adulateurs? Pourroient-ils faire tomber leurs vertueux ennemis?

Qui ſait mentir avec art & à propos, eſt un Politique. Il poſſède à fond ſon métier, ſon pouvoir eſt grand, ſa fortune eſt faite. C'eſt au moyen de ce talent, qu'il fait ſervir à ſes intérêts ceux du Trône même. C'eſt par ce talent que les Politiques ont autrefois trompé leur Prince, & éloigné de lui tous ſes vrais amis. C'eſt encore par lui qu'en exécutant leurs projets intéreſſés, ils ſe sont enrichis en ruinant l'Etat.

L'intrépide Antiochus s'expoſant un jour à tous les dangers de la Cour, traverſa au hazard les bois, les campagnes, & ne trouvant aucun ſentier, il fut forcé de ſe retirer ſous un toît ruſtique. Un Payſan Parthe qui en étoit Maître, offrit à ſon Hôte ce qu'il avoit de meilleur, & Antiochus inconnu ſe fit un plaiſir d'accepter ce ſimple repas. Ils s'entretinrent de ſujets divers & parlèrent ouvertement des Cours & des Rois. Le vin rend ſincère. » Si nous autres, dit le Payſan, nous parlions à

» no-

» notre Roi, nous lui ouvririons les yeux : il
» a le cœur bon, il voudroit bien nous rendre
» heureux, & il le feroit fûrement, s'il con-
» noiffoit nos mifères. Si l'on fouffroit la vé-
» rité dans les Cours, ni les Rois ni les peu-
» ples ne feroient trompés. Plût à Dieu que
» tous les défirs du nôtre fuffent remplis :
» mais il remet fon pouvoir aux Grands qui
» l'entourent ; il fe repofe fur eux des foins
» du Gouvernement ; & à quoi penfent-ils ? à
» leurs affaires. Le plus jufte des hommes
» pourtant peut paroître inique, quand il fe
» fie à des mains rapaces. Depuis le Trône
» jufqu'à la cabane, ma foi c'eft par-tout la
» même avanture. Les méchants Valets dif-
» fament leurs Maîtres. Ah fi notre bon Roi
» en fçavoit autant que nous ! « Il en refta
là, & tous deux allèrent chercher du repos.
Le Payfan dormit, & le Roi fongea à ce qu'il
venoit d'entendre.

Les Courtifans apprirent à la pointe du jour
où leur Maître s'étoit retiré. L'approche des
Gardes fit trembler le Parthe. Il vit à l'inf-
tant fous fon toît ruftique une infinité d'habits
fomptueux. On apporta au Roi fa Couronne,
fa robe de pourpre, & toute la Cour fe prof-

ter-

terna devant lui. Antiochus commanda qu'on lui amenât le Paysan, & par un don considérable, il lui exprima sa reconnoissance. Puis se tournant vers ses Flatteurs : » Puisque, dit-il, » occupés uniquement de vos intérêts, vous » avez égaré votre Roi par vos flatteries dé- » testables ; puisqu'il m'a fallu venir dans cette » cabane pour connoître la vérité, fuyez pour » toujours, bande mercenaire ; j'ai appris à » connoître & vous & moi-même.

Il en fut ainsi de nos anciens Rois : dès que leur oreille fut préoccupée, il ne fallut pas être fort adroit pour empêcher les cris de leurs peuples de parvenir jusqu'à eux, & leurs favoris ruinérent impunément la nation. Bientôt leurs pas criminels devenus plus fermes, les portérent beaucoup plus loin. Autant de fois que leurs vûes & leurs intérêts l'exigérent, autant de fois ils adoucirent ou enflammérent leur maître ; & les traitres opprimoient souvent, quand leur Roi croyoit soulager.

Ils n'auroient parlé qu'avec crainte, si les gémissemens du peuple étoient parvenus jusqu'au Souverain. Auroient-ils tenté de flétrir la simple & pure innocence ? Si l'équité avoit pû dévoiler leurs artifices, ils se seroient sentis

resserrés entre des bornes si étroites, qu'ils n'auroient pû confondre à leur gré le juste & l'injuste. Quelle félicité pour un Roi, si ses vrais amis pouvoient en être connus, comme ils le sont de ses Peuples! Alors il n'auroit pas de volonté factice ou étrangére. S'il pouvoit entendre & voir par lui-même, que de frippons perdroient le titre de Citoyens! mais alors, dure extrémité! leurs vues ambitieuses trouveroient un terme.

Lorsque, dans les derniers siécles, des Politiques profonds ont opprimé l'Etat pendant quelque tems, ils sont enfin devenus l'objet de la haine publique; leurs fragiles appuis se sont tous brisés à la fois, & la vérité paroissant dans tout son éclat a éclairé les fraudes qu'ils avoient ourdies. La force de ses rayons dissipe toujours les ténébres du mensonge.

Un Gentilhomme de Campagne, guidé par je ne sçai quel caprice, n'aimoit pas les vrais Chiens de chasse. Il n'en avoit élevé, ni flatté aucun de toute sa vie. Ses caresses étoient réservées à un méchant Mâtin hargneux, dont les mensonges journaliers avoient écarté tous les autres. *Grondin* seul étoit écouté, & ce calomniateur ne pouvoit être réduit au silence.

Ses

Ses amis furent préférés, & la maison fut bientôt remplie de sa bande. Mais pour qu'il exécutât plus facilement ses projets, il fallut faire chasser tous les anciens serviteurs.

Ce méchant Chien s'élançoit sur tous ceux qui se présentoient, à moins qu'on ne le payât, & qu'il ne connût l'affaire & le visage de l'Adulateur. Pour les honnêtes gens, point d'audience. Cet Animal poursuivoit tous les vassaux de son Maître, craignant sans cesse que la vérité ne s'introduisît dans cette maison. Lorsque quelque inconnu osoit y entrer, le Mâtin lui sautoit aux jambes. Jaloux, furieux & lâche à la fois, il montroit les dents, mordoit & fuyoit. Il aboyoit de loin, le dos hérissé, & avouoit ainsi ses terreurs secrettes: » Qui sait, disoit-il, si la vérité ne vient pas » sous cette figure me frustrer des profits de » mes mensonges les mieux concertés? *Grondin*, » tu serois perdu, si elle entroit ici sous ce » masque. « Aussitôt au milieu des sons continus de ses hurlemens, les paroles des Etrangers étoient confondues, leurs voix étouffées; enfin la crainte des langues honnêtes le faisoit à chaque instant aboyer de toutes ses forces.

 Son

Son heure fatale arriva : une Chienne passe près de la maison, l'amour le séduit, il quitte son poste, & va livrer à ses desirs des momens précieux. Cette foiblesse causa sa ruine. Délivré de ses cris jaloux, son Maître put jouir en paix de la conversation d'un de ses voisins : » Parlez franchement, lui dit-il, dé» voilez moi votre cœur, j'aime un ami vrai » & sincère. Il m'a semblé que mes Vas» saux m'évitoient : dites-moi pourquoi? » Pourquoi leur suis-je étranger depuis quel» que tems? Apprenez-moi, je vous en prie, » quelle offense j'ai pû leur faire : je vois clai» rement qu'ils n'ont plus pour moi la même » affection.

» Il faut, lui dit son ami, que vous chas» siez votre Chien : il vous débite des men» songes tant que le jour dure. Insolent, har» gneux, il offense & éloigne tous vos amis. » Réprimez son effronterie, & vous trouverez » en eux les mêmes égards. Il vous soutien» dra, si vous l'écoutez, que notre haine est » toute pour vous; mais croyez-nous, nous » qui qui disons vrai, c'est ce mâtin que nous » haïssons.

Grondin entre, comme il finissoit; la salle reten-

retentit de ſes cris trompeurs, mais cette fois ils furent vains : la vérité avoit paru dans tout ſon éclat. Sa fraude fut donc à l'inſtant payée, & on chaſſa le Fourbe à coups de bâton.

XIII. FABLE.

JUPITER ET LE VILLAGEOIS.

AMI GAI, jette un œil attentif ſur tout ce qui t'environne. As-tu un ami auſſi paſſionné, auſſi prévenu pour toi que toi-même? Tous tes défauts, ſi viſibles aux autres, ne frappérent jamais ta vûë. Lorſqu'un ſouffle de la fortune a renverſé tes chimères, as-tu trouvé chez toi un cenſeur qui ſe plût à t'humilier, à te glacer d'effroi, à te reprocher que tu manquois de mérite?

Si la fortune inflexible te retient dans l'abaiſſement, cela ne doit pas t'étonner. Conſidère attentivement la conduite des autres hommes : ſerois-tu donc aſſez injuſte, pour deſirer à la fois & l'opulence & la vertu? Lorſque l'intérêt te l'a commandé, as-tu rampé comme ont ſçu faire ceux dont l'élévation te ſurprend? As-tu renoncé comme eux à la vérité, à l'honneur, à la vertu, à la paix de

l'ame? Si tu t'en trouves incapable, renonce à la fortune, écri, contente-toi d'être sage & pauvre.

Donne une juste valeur aux dons de cette courtisane, & di-moi ce qui pourroit améliorer ton état? Si tout riche étoit heureux, le bonheur seroit le prix de la fraude & du mensonge; mais plus s'accroît le trésor de l'avare, plus son inquiétude augmente. Supposons pour un instant ce qui ne peut jamais être, supposons que tu es comblé des faveurs de la fortune, en serois-tu plus heureux? Tu vis tranquille & content; que peut-elle te donner de plus?

Tu es, supposons-le encore, un riche héritier: tu jouïs de grands biens; tout est en abondance chez toi; les soucis, les chagrins te fuyent. Mais serois-tu le seul parvenu privilégié dont les mœurs ne recevroient aucune atteinte du changement de sa fortune? Peut-être devenant prodigue au-delà de toute mesure, ferois-tu briller un luxe insensé. Tu ne pourrois te passer de chiens, de chevaux, de table, d'officiers, de vaisselle plate. Ta dépense excessive t'accumuleroit des dettes immenses; ton jeu dissiperoit les revenus d'un Royau-

Royaume; ton crédit tomberoit enfin, & cent créanciers impitoyables te feroient gémir en prison le reste de ta vie.

Suppose-toi, si tu voeux, revêtu du plus grand pouvoir. Pourroit-il t'épargner seulement une heure de mélancolie? Supposons de plus, que tu peux assouvir tes desirs avares, aveugler ton Prince, & opprimer son peuple. Alors enyvré chaque jour de l'encens de tes flatteurs mercenaires, ton cœur seroit-il capable d'un sentiment doux & pur? Non, les grands crimes rendent insensible.

Cherches-tu le bonheur, je veux dire le bonheur intrinsèque & vrai? Il ne fréquente pas plus les champs que la cour, les palais que l'humble cabane. Il peut habiter tous les lieux; tout esprit content le posséde.

Un Paysan, épuisé par un long travail, reposoit à l'ombre d'un hêtre. Bon Dieu! disoit-il, qu'il est dur de traîner d'année en année le fardeau de cette vie! Dès que le jour paroît, le travail m'appelle; je gagne à la sueur de mon front une nourriture grossiére, & chaque jour redouble le poids de mes maux.

Jupiter l'entendit, & réprima ainsi ses murmures. Les plaintes injustes m'offensent; ex-

posez-moi vos besoins. Vous accusez le sort d'injustice : instruisez-moi de ce qui peut rendre votre état heureux. Examinez par vous-même toutes les conditions de l'homme : Que desirez-vous ? que voulez-vous être ? Le Dieu dit, & au même instant le Paysan transporté sur un nuage, vit tout le genre humain, ses divers travaux, ses soins infinis. Voyez, lui disoit Jupiter, contemplez cet homme à l'air soucieux, devant ces sacs remplis d'or ; voyez avec quelle ardeur il les compte. Il a augmenté aujourd'hui son trésor de toute cette somme. Hélas ! dit le Paysan, si j'étois cet homme, que pourrois-je demander de plus ? Apprenez, reprit le Dieu, à discerner le vrai bonheur de ce qui n'en a que l'apparence ; prenez ce miroir, & considérez le cœur de cet homme dont le sort vous fait envie. Le Paysan voit avec effroi le sein de l'avare, aussi troublé que ces Mers orageuses, où l'on ne voit jamais de calme. Il apperçoit sur son visage l'impression de tous les maux anticipés, que ses frayeurs lui causent sans cesse ; il voit le souvenir rongeur de ses concussions déchirer ce sein palpitant qu'aucun rayon de bonheur n'éclaira jamais. Ah ! grand Dieu ! s'écrie-t-il, oublie

oublie ma priére, garde-toi bien de l'exaucer; préſerve-moi des remords du crime. Le ſort de ce malheureux me fait frémir. Jupiter, laiſſe-moi dans ma pauvreté.

Jettez les yeux, continue Jupiter, ſur cette foule brillante: voyez ce Miniſtre ſi fier & ſi content de lui-même. Pour celui-ci, dit le Payſan, qu'il eſt heureux de pouvoir ainſi obliger des amis ſincères & reconnoiſſans! Arrêtez, répond le Dieu, conſultez votre miroir: les yeux des hommes ſont faſcinés par l'erreur & la prévention. Ciel! crie le Ruſtre épouvanté, délivrez-moi de ce ſpectacle. Conſidérez-le bien, dit Jupiter, voyez les tourmens de ce miſérable. Voyez l'avide corruption ronger ſon cœur criminel. Voyez-le parmi ſes concitoyens ſemer la contagion d'une main ſouillée de larcins ſordides. L'avarice, monſtre inſatiable, & la rapine aux ſerres d'aigle déchirent tour-à-tour ſon ſein qui gémit ſous le fardeau de ſes crimes. Enyvré d'honneur & d'encens, il chancèle au haut de la roue, où ſon ambition l'a porté. Tantôt rempli d'orgueil, il inſulte à ſes inférieurs; tantôt ſaiſi de crainte, il tremble en croyant ſa chute prochaine.

Fut-il jamais, reprit le Payſan, ſous un ſi beau

beau masque, un homme en effet si malheureux? Dieu Tout-puissant, laisse-moi dans mon état vil; laisse-moi ma charue & ma bêche.

Il vit ensuite & rejetta la condition d'homme de loi, qui par l'esprit & par le cœur lui parut trop ressembler à l'homme d'Etat. L'amour insensé d'une folle gloire ne le rendit point jaloux du sort du Guerrier; mais il pleura sur les maux que la guerre entraîne, sur les Royaumes les plus puissans qu'elle a changés en déserts. De quelle férocité, disoit-il, les humains sont-ils donc capables, pour fouler aux pieds tout Droit, toute Loi, pour ôter à leurs semblables la liberté & la vie! Ah! puissai-je être préservé toute ma vie de cette fureur! Que mes mains n'employent jamais que des instrumens utiles.

Après avoir ainsi parcouru les différens états de la vie, il confessa ingénuement l'injustice de ses murmures; & Jupiter fit alors entendre ces mots: Mortels aveugles, qui cherchez le vrai bonheur, je ne l'ai point attaché à tel ou tel rang; tout cœur vertueux le possède. Cultivez donc la vertu, & la tranquillité de l'ame sera le fruit que vous cueillerez. Il dit,

&

& pour rendre heureux le Payſan, il le replaça ſous ſon arbre.

XIV. FABLE.

Les deux Singes.

Les Sçavans remplis d'orgueil ſe moquent des hommes du monde, & ceux-ci, pour qui le ſçavoir n'eſt rien, ſe rient des pédans & de leurs travaux. Don *Diegue* à l'air grave, au pas meſuré, mépriſe les airs du Marquis, & le Marquis rit du ſot empeſé qui regarde & qui marche à la toiſe. *Rosbiff*, composé des deux, auſſi babillard qu'un François, & ſérieux comme un Eſpagnol; *Rosbiff*, plus ſage dans ſon idée que tout le reſte du Monde, ſe rit de l'un & de l'autre, & eſt raillé par tous les deux. Le ſtile hardi des Poëtes eſt blâmé par les Proſateurs, tandis que ceux-là, emportés ſur les aîles du génie, jettent à peine un œil dédaigneux ſur les froids Auteurs de deſcriptions Proſaïques. Nous rions des Singes, & ils rient de nous. Que ſommes-nous pour eux, ſi ce n'eſt des Singes?

Deux Singes allérent un jour à la foire. Les critiques les plus mordans n'ont point l'air auſſi effronté qu'ils l'avoient. Ils percérent

la

la foule attirée par les bons mots de *Polichinelle*, prirent leurs billets, & eurent les premiéres loges.

L'attention de ces figures graves, fit éclater les ris du parterre. Frére, dit l'un d'eux, cette populace est bien mal frisée. Toute la salle retentit aussi-tôt de sifflemens qui ne cessérent que quand on leva la toile.

Un voltigeur paroît, fait la roue, le saut de carpe, &c. Il s'élance, se renverse, se suspend la tête en bas, & les Spectateurs charmés applaudissent de toutes leurs forces. Alors un des Singes souriant, dit à l'autre: Si de pareils tours peuvent amuser ces Singes géans, que les nôtres, frére, les étonneroient! Ils nous adoreroient pour notre souplesse. Combien de fois ne vous ai-je pas vû grimper à la cime des arbres, y jouer, sauter, & tourner en l'air. Comment ces Singes maladroits que voici pourroient-ils passer de branche en branche comme vous & moi? Cependant leurs applaudissemens nous font voir qu'ils discernent le vrai mérite, & qu'émulés de notre art, ils font cas de nos talens, puisqu'ils en admirent de cette maniére une si foible imitation. Frére, répond son camarade, je conviens que l'hom-

me en cela est sage, & qu'il mérite quelques louanges; mais lorsqu'il voudra surpasser ses maîtres, je rirai de son orgueil. Est-il, par exemple, rien de si plaisant que de voir les hommes sans cesse debout, parce qu'ils nous voyent quelquefois marcher sur les pieds de derriére?

XV. FABLE.

Le Fermier et le Hibou.

Un Hibou, plein de gravité, qu'on voyoit aussi rarement hors de sa patrie qu'un Turc, logeoit dans une grange, lieu propre à la chasse & à la méditation. Perché dans un coin sur une poutre fort haute, il branloit de tems en tems la tête, & sembloit penser par accès; tel que j'ai vû plus d'un Nouvelliste lisant la Gazette, & décidant d'un air profond du sort de l'Europe entiére. Des gerbes entassées remplissoient cette grange: le Fermier étant venu le visiter un matin, son hôte songeur lui fit part de ses pensées philosophiques.

» Les hommes supposent qu'ils sont raison-
» nables, mais que ces êtres sont bornés! Leurs
» mépris pour l'oiseau de nuit décèle au moins
» une

» une haine injuſte, ſi ce n'eſt de la folie. D'ail-
» leurs, quelle partialité ne font-ils pas voir
» dans tous leurs éloges! Ils admirent le ga-
» zouillement de la Fauvette & de la Linotte;
» le chant du Roſſignol leur ſemble divin:
» mais les plus fins connoiſſeurs qui ſoient par-
» mi toute la gent emplumée voyent claire-
» ment la ſageſſe empreinte ſur la phyſionomie
» du Hibou. Dès que je daigne paroître au
» grand jour, quelle troupe d'oiſeaux m'ac-
» compagne! Ils me ſuivent en foule comme
» des eſclaves, & confeſſent que je ſuis d'une
» eſpéce ſupérieure.

Le Fermier rit, & lui répond: » Imbécille
» maſſe d'orgueil, oſes-tu bien avec ta voix
» rauque déprécier le chant des Fauvettes?
» Appren que les oiſeaux, ainſi que les hom-
» mes, te regardent comme un vrai hurleur
» que tu es. Gros hébêté, ne ſois plus vain
» de ce que tu nommes ton cortége. On fuit
» peu la ſageſſe & les Sages; mais les Sots
» ſont toujours ſuivis par les Sots, empreſſés
» de répéter leurs balourdiſes.

* * *

XVI.

XVI. FABLE.

Les Jongleurs.

Un fameux Joueur de Gobelets étoit depuis long-tems en réputation à Londres. Il escamotoit avec tant d'adresse, qu'on auroit cru que le Diable conduisoit ses doigts.

Le Vice l'entendit vanter: il lut ses affiches; mais bien persuadé qu'il le surpasseroit en adresse, il se rendit à sa demeure, & du milieu de l'assemblée, lui fit hautement un défi. Est-ce donc-là, dit-il, cet homme qu'on renomme tant? Comment ce maladroit peut-il donc fasciner vos yeux? Qu'il se mesure à moi, Messieurs, je vous en fais juges.

J'accepte ton défi, répond l'Escamoteur; je ne cède à qui que ce soit dans mon art. Il dit, & il fait à l'instant paroître & disparoître les boules. Les cartes dociles sous ses doigts se changent en oiseaux; cent & cent tours de cette espéce qui se suivent trompent l'assemblée. Il prend ensuite sa gibeciére; il la montre aux Spectateurs aussi vuide que ses mains qu'il leur ouvre, & commande que l'or en sorte à grands flots; puis il en tire des œufs d'yvoire; & enfin

il

il en ſort une poule, dont la vue fait applaudir à la dextérité du Faiſeur de preſtiges.

Le Vice s'avance & prend place, ſans oublier les formalités ordinaires. Prenez, dit-il, ce Miroir Magique, il charmera ſurement vos yeux.

Le Miroir paſſe de main en main; chacun veut le conſulter, & s'y voit avec complaiſance. Le nouvel Eſcamoteur s'adreſſe à un Magiſtrat: Voyez, dit-il, cette Lettre de Change, c'eſt un aſſez beau préſent; ſoufflez-la, *paſſe*. Un cadenat fermoit les lévres du Parlementaire. Un ſecond ſouffle rompt le charme, & le cadenat diſparoît.

Douze bouteilles de liqueurs, rangées ſur la table, ſont enlevées tout-à-coup, & à leur place, on voit deux épées ſanglantes.

Il donne une bourſe à un voleur; celui-ci la ſerre, & ouvrant ſa main n'y trouve plus qu'une corde.

Tenez, dit-il à un courtiſan; tenez bien ferme cette baguette. Le courtiſan la ſaiſit, & entre ſes mains ne voit qu'une hâche.

Il poſe un tronc d'Egliſe ſur la table. Que quelqu'un ſouffle deſſus, dit-il: un Curé ſouffle, le tronc diſparoit, & un repas ſucculant fume au même endroit. Il

Il prend un cornet, remue bien les dés, & l'argent de toutes les poches se rend dans sa bourse.

Regardez cette mignature, dit-il à un jeune homme blême & décharné. Voyez cette bouche vermeille, cette taille, ce sein, ces yeux pleins de feu. Prenez ce portrait, la Belle est à vous. Celui-ci prend la mignature, mais c'est une boëte de pillules ; & l'assemblée éclate de rire.

Un Jetton mis dans la main d'un Avare, produit à sa voix vingt guinées. Il commande que cet or passe aux héritiers de l'Avare, & les guinées redeviennent jettons.

Une guinée entre ses mains prend successivement toutes sortes de figures, excepté celle de la Charité, & rien de ce qu'on y voit ou de ce que l'on en tire, ne conserve sa premiére forme.

L'autre Jongleur désespéré, reconnoît humblement celui-ci pour maître. Votre adresse, lui dit-il, est incomparable, & je ne peux vous le disputer. Mais un usage continuel a perfectionné votre main : je ne trompe le peuple que de tems en tems ; vous, vous le dupez tous les jours, & à toutes les heures.

XVII. FABLE.

Le Chien et le Chasseur.

L'impertinence naît du ſot mépris & des dédains ridicules: fatigué juſqu'à la colère de ſes cris abſurdes, qui ſupporteroit un ſot opiniâtre?

L'Aurore éveilla un Chaſſeur: il ſe léve, & donne du cor. Ses chiens joyeux l'environnent & prennent d'un pas vif la route des bois. Ils cherchent le gibier dans les buiſſons & parmi les ronces. Répandus de tous côtés, ils parcourent & flairent inutilement les champs couverts de roſée! Quelle induſtrie! Quels ſoins! Quelles peines! Quel ſilence ils obſervent tous!

Ruſtaut, mâtin de méchante race, étourdi, jaſeur, ignorant, déploya tout-à-coup ſa gorge criarde. La meute continue ſes recherches, ſans faire attention à Ruſtaut; mais le mâtin bavard s'obſtine à la diſtraire par ſes cris. Le Chaſſeur furieux court ſur lui, & fait retentir le fouet ſur ſon dos. Les flancs tout déchirés & d'un ton hurlant, *Ruſtaut* exhale ainſi ſes plaintes: » Je ſçai depuis long-tems que ma

» belle

» belle voix excite l'envie de vos chiens; & » que ne peut pas l'envie ! Hélas ! ce n'eſt » qu'à mes talens ſupérieurs que je dois ces » cuiſantes bleſſures. «

Les tons bruyans des ſots, reprit le Chaſſeur, ne montrent que leur orgueil & leur ignorance. Une telle race peut bien exciter le mépris, mais non pas l'envie qui eſt une eſpéce d'éloge. Si ta voix inſupportable n'eût pas perſiſté ſi long-tems à m'apprendre que ton nez eſt faux, je te laiſſerois chaſſer avec cette meute, & tu n'aurois pas montré ton étourderie; mais les ſots, toujours empreſſés de parler, ſont bien-tôt connus.

ARTICLE SEPTIEME.

REFLEXIONS SUR LE GOUVERNEMENT DEMOCRATIQUE. *

LA Démocratie eſt une des formes ſimples de Gouvernement, dans lequel le Peuple en corps a la Souveraineté. Toute République où la Souveraineté réſide entre les mains du Peuple, eſt une Démocratie ; & ſi la Souveraine puiſſance ſe trouve entre les mains d'une partie du Peuple ſeulement, c'eſt une Ariſtocratie.

Quoique je ne penſe pas que la Démocratie ſoit la plus commode & la plus ſtable forme du Gouvernement ; quoique je ſois perſuadé qu'elle eſt deſavantageuſe aux grands Etats, je la crois néanmoins une des plus anciennes parmi les nations qui ont ſuivi comme équitable cette maxime : » Que ce à quoi les » membres de la ſociété ont intérêt, doit être » admi-

* Encyclopédie.

» adminiſtré par tous en commun. « L'équité naturelle qui eſt entre nous, dit Platon, parlant d'Athènes ſa Patrie, fait que nous cherchons dans notre Gouvernement une égalité qui ſoit conforme à la Loi, & qu'en même tems nous nous ſoumettons à ceux d'entre nous qui ont le plus de capacité & de ſageſſe.

Il me ſemble que ce n'eſt pas ſans raiſon que les Démocraties ſe vantent d'être les nourrices des grands hommes. En effet, comme il n'eſt perſonne dans les Gouvernemens populaires qui n'ait part à l'adminiſtration de l'Etat, chacun ſelon ſa qualité & ſon mérite; comme il n'eſt perſonne qui ne participe au bonheur ou au malheur des événemens, tous les particuliers s'appliquent & s'intéreſſent à l'envi au bien commun, parce qu'il ne peut arriver de révolutions qui ne ſoient utiles ou préjudiciables à tous : de plus, les Démocraties élèvent les eſprits, parce qu'elles montrent le chemin des honneurs & de la gloire, plus ouvert à tous les Citoyens, plus acceſſible & moins limité que ſous le Gouvernement de peu de perſonnes, & ſous le Gouvernement d'un ſeul, où mille obſtacles empêchent de ſe produire. Ce ſont ces heureuſes prérogatives des Démo-

craties qui forment les hommes, les grandes actions, & les vertus héroïques. Pour s'en convaincre, il ne faut que jetter les yeux sur les Républiques d'Athènes & de Rome, qui par leur constitution se sont élevées au-dessus de tous les Empires du monde. Et par-tout où l'on suivra leur conduite & leurs maximes, elles produiront à peu-près les mêmes effets.

Il n'est donc pas indifférent de rechercher les Loix fondamentales qui constituent les Démocraties, & le principe qui peut seul les conserver & les maintenir; c'est ce que je me propose de crayonner ici.

Mais avant que de passer plus avant, il est nécessaire de remarquer que dans la Démocratie chaque Citoyen n'a pas le pouvoir souverain, ni même une partie; ce pouvoir réside dans l'Assemblée générale du Peuple convoqué selon les Loix. Ainsi le Peuple, dans la Démocratie, est à certains égards Souverain, à certains autres il est sujet. Il est Souverain par ses suffrages, qui sont ses volontés; il est sujet, entant que membre de l'Assemblée revêtue du pouvoir souverain. Comme donc la Démocratie ne se forme proprement que quand chaque Citoyen a remis à une Assem-

ſemblée compoſée de tous, le droit de régler toutes les affaires communes; il en réſulte diverſes choſes abſolument néceſſaires pour la conſtitution de ce genre de Gouvernement.

1°. Il faut qu'il y ait un certain lieu & de certains tems réglés, pour délibérer en commun des affaires publiques; ſans cela, les membres du Conſeil Souverain pourroient ne point s'aſſembler du tout, & alors on ne pourvoiroit à rien; ou s'aſſembler en divers tems & en divers lieux, d'où il naîtroit des factions qui romproient l'unité eſſentielle de l'Etat.

2°. Il faut établir pour règle, que la pluralité des ſuffrages paſſera pour la volonté de tout le Corps; autrement on ne ſauroit terminer aucune affaire, parce qu'il eſt impoſſible qu'un grand nombre de perſonnes ſe trouvent toujours du même avis.

3°. Il eſt eſſentiel à la conſtitution d'une Démocratie, qu'il y ait des Magiſtrats qui ſoient chargés de convoquer l'Aſſemblée du Peuple dans les cas extraordinaires, & de faire exécuter les décrets de l'Aſſemblée ſouveraine. Comme le Conſeil Souverain ne peut pas toujours être ſur pié, il eſt évident qu'il ne ſauroit pourvoir à tout par lui-même; car,

quant à la pure Démocratie, c'est-à-dire, celle où le Peuple en soi-même & par soi-même fait seul toutes les fonctions du Gouvernement, je n'en connois point de telle dans le monde, si ce n'est peut-être une bicoque, comme San-Marino en Italie, où cinq cent paysans gouvernent une misérable roche dont personne n'envie la possession.

4°. Il est nécessaire à la constitution Démocratique de diviser le Peuple en de certaines classes, & c'est de-là qu'a toujours dépendu la durée de la Démocratie, & sa prospérité. Solon partagea le Peuple d'Athènes en quatre classes. Conduit par l'esprit de Démocratie, il ne fit pas ces quatre classes pour fixer ceux qui devoient élire, mais ceux qui pouvoient être élûs; & laissant à chaque Citoyen le droit de suffrage, il voulut que dans chacune de ces quatre classes on pût élire des Juges, mais seulement des Magistrats dans les trois premiéres, composées des Citoyens aisés.

Les Loix qui établissent le droit du suffrage, sont donc fondamentales dans ce Gouvernement. En effet, il est aussi important d'y régler comment, par qui, à qui, sur quoi

les ſuffrages doivent être donnés, qu'il l'eſt dans une Monarchie de ſavoir quel eſt le Monarque, & de quelle maniére il doit gouverner. Il eſt en même tems eſſentiel de fixer l'âge, la qualité, & le nombre de Citoyens qui ont droit de ſuffrage; ſans cela on pourroit ignorer ſi le Peuple a parlé, ou ſeulement une partie du Peuple.

La maniére de donner ſon ſuffrage, eſt une autre loi fondamentale de la Démocratie. On peut donner ſon ſuffrage par le ſort ou par le choix, & même par l'un & par l'autre. Le ſort laiſſe à chaque Citoyen une eſpérance raiſonnable de ſervir ſa Patrie; mais comme il eſt défectueux par lui-même, les grands Légiſlateurs ſe ſont toujours attachés à le corriger. Dans cette vue, Solon régla qu'on ne pourroit élire que dans le nombre de ceux qui ſe préſenteroient; que celui qui auroit été élu, ſeroit examiné par des Juges, & que chacun pourroit l'accuſer ſans être indigne. Cela tenoit en même tems du ſort & du choix. Quand on avoit fini le tems de ſa Magiſtrature, il falloit eſſuyer un autre jugement ſur la maniére dont on s'étoit comporté. Les gens ſans capacité, obſerve ici M. de Monteſquieu, devoient

voient avoir bien de la répugnance à donner leur nom pour être tirés au ſort.

La Loi qui fixe la maniére de donner ſon ſuffrage, eſt une troiſiéme Loi fondamentale dans la Démocratie. On agite à ce ſujet une grande queſtion, je veux dire, ſi les ſuffrages doivent être publics ou ſecrets; car l'une & l'autre méthode ſe pratique diverſement dans différentes Démocraties. Il paroit qu'ils ne ſauroient être trop ſecrets pour en maintenir la liberté, ni trop publics pour les rendre autentiques, pour que le petit Peuple ſoit éclairé par les principaux, & contenu par la gravité de certains perſonnages. A Genève, dans l'élection des premiers Magiſtrats, les Citoyens donnent leurs ſuffrages en public, & les écrivent en ſecret; enſorte qu'alors l'ordre eſt maintenu avec la liberté.

Le Peuple qui a la ſouveraine puiſſance, doit faire par lui-même tout ce qu'il peut bien faire; & ce qu'il ne peut pas bien faire, il faut qu'il le faſſe par ſes Miniſtres: or les Miniſtres ne ſont point à lui, s'il ne les nomme. C'eſt donc une quatriéme loi fondamentale de ce Gouvernement, que le Peuple nomme ſes Miniſtres, c'eſt-à-dire ſes Magiſtrats. Il a beſoin comme

me les Monarques, & même plus qu'eux, d'être conduit par un Conseil ou Sénat: mais pour qu'il y ait confiance, il faut qu'il en élise les membres, soit qu'il les choisisse lui-même, comme à Athènes, ou par quelque Magistrat qu'il a établi pour les élire, ainsi que cela se pratiquoit à Rome dans quelques occasions. Le Peuple est très-propre à choisir ceux à qui il doit confier quelque partie de son autorité. Si l'on pouvoit douter de la capacité qu'il a pour discerner le mérite, il n'y auroit qu'à se rappeller cette suite continuelle de choix excellens que firent les Grecs & les Romains: ce qu'on n'attribuera pas sans doute au hasard. Cependant comme la plupart des Citoyens qui ont assez de capacité pour élire, n'en ont pas assez pour être élus; de même le peuple, qui a assez de capacité pour se faire rendre compte de la gestion des autres, n'est pas propre à gérer par lui-même, ni à conduire les affaires, qui aillent avec un certain mouvement qui ne soit ni trop lent ni trop vîte. Quelquefois avec cent mille bras il renverse tout; quelquefois avec cent mille piés il ne va que comme les insectes.

C'est enfin une Loi fondamentale de la Dé-

Démocratie, que le Peuple soit Législateur. Il y a pourtant mille occasions où il est nécessaire que le Sénat puisse statuer; il est même souvent à-propos d'essayer une Loi avant que de l'établir. La constitution de Rome & celle d'Athènes étoient très-sages; les arrêts du Sénat avoient force de Loi pendant un an; ils ne devenoient perpétuels que par la volonté du Peuple: mais quoique toute Démocratie doive nécessairement avoir des Loix écrites, des ordonnances, & des réglemens stables, cependant rien n'empêche que le Peuple qui les a donnés, ne les révoque, ou ne les change toutes les fois qu'il le croira nécessaire, à moins qu'il n'ait juré de les observer perpétuellement; & même en ce cas-là, le serment n'oblige que ceux des Citoyens qui l'ont eux-mêmes prêté.

Telles sont les principales Loix fondamentales de la Démocratie. Parlons à présent du ressort, du principe propre à la conservation de ce genre de Gouvernement. Ce principe ne peut être que la vertu, & ce n'est que par elle que les Démocraties se maintiennent. La vertu dans la Démocratie est l'amour des Loix & de la patrie: cet amour demandant un re-

noncement à soi-même, une préférence continuelle de l'intérêt public au sien propre, donne toutes les vertus particuliéres; elles ne sont que cette préférence. Cet amour conduit à la bonté des mœurs, & la bonté des mœurs méne à l'amour de la Patrie; moins nous pouvons satisfaire nos passions particuliéres, plus nous nous livrons aux générales.

La vertu dans une Démocratie, renferme encore l'amour de l'égalité & de la frugalité; chacun ayant dans ce Gouvernement le même bonheur & les mêmes avantages, y doit goûter les mêmes plaisirs, & former les mêmes espérances: choses qu'on ne peut attendre que de la frugalité générale. L'amour de l'égalité borne l'ambition au bonheur de rendre de plus grands services à sa Patrie, que les autres Citoyens. Ils ne peuvent pas lui rendre tous des services égaux, mais ils doivent également lui en rendre. Ainsi les distinctions y naissent du principe de l'égalité, lors même qu'elle paroit ôtée par des services heureux, & par des talens supérieurs. L'amour de la frugalité borne le desir d'avoir à l'attention que demande le nécessaire pour sa famille, & même le superflu pour sa Patrie.

L'amour

L'amour de l'égalité & celui de la frugalité sont extrémement excités par l'égalité & la frugalité même, quand on vit dans un Etat où les Loix établissent l'un & l'autre. Il y a cependant des cas où l'égalité entre les Citoyens peut être ôtée dans la Démocratie, pour l'utilité de la Démocratie.

Les anciens Grecs pénétrés de la nécessité que les Peuples qui vivoient sous un Gouvernement populaire, fussent élevés dans la pratique des vertus nécessaires au maintien des Démocraties, firent pour inspirer ces vertus, des institutions singuliéres. Quand vous lisez dans la vie de Lycurgue les Loix qu'il donna aux Lacédémoniens, vous croyez lire l'histoire des Sévarambes. Les Loix de Crête étoient l'original de celles de Lacédémone, & celles de Platon en étoient la correction.

L'éducation particuliére doit encore être extrémement attentive à inspirer les vertus dont nous avons parlé; mais pour que les enfans les puissent avoir, il y a un moyen sûr, c'est que les péres les ayent eux-mêmes. On est ordinairement le maître de donner à ses enfans ses connoissances; on l'est encore plus de leur donner ses passions: si cela n'arrive

pas,

pas, c'eſt que ce qui a été fait dans la maiſon paternelle eſt détruit par les impreſſions du dehors. Ce n'eſt point le Peuple naiſſant qui dégénère; il ne ſe perd que lorſque les hommes faits ſont déja corrompus.

Le principe de la Démocratie ſe corrompt, lorſque l'amour des Loix & de la patrie commence à dégénérer, lorſque l'éducation générale & particuliére ſont négligées, lorſque les deſirs honnêtes changent d'objets, lorſque le travail & les devoirs ſont appellés des gênes; dès-lors l'ambition entre dans les cœurs qui peuvent la recevoir, & l'avarice entre dans tous. Ces vérités ſont confirmées par l'hiſtoire. Athénes eut dans ſon ſein les mêmes forces pendant qu'elle domina avec tant de gloire, & qu'elle ſervit avec tant de honte; elle avoit vingt mille Citoyens lorſqu'elle défendit les Grecs contre les Perſes, qu'elle diſputa l'Empire à Lacédémone, & qu'elle attaqua la Sicile; elle en avoit vingt mille, lorſque Démétrius de Phalère les dénombra, comme dans un marché l'on compte les eſclaves. Quand Philippe oſa dominer dans la Gréce, les Athéniens le craignirent non pas comme l'ennemi de la liberté, mais des plaiſirs. Ils avoient

avoient fait une Loi pour punir de mort celui qui proposeroit de convertir aux usages de la guerre, l'argent destiné pour les théâtres.

Enfin le principe de la Démocratie se corrompt, non-seulement lorsqu'on perd l'esprit d'égalité, mais encore lorsqu'on prend l'esprit d'égalité extrême, & que chacun veut être égal à celui qu'il choisit pour lui commander: pour lors, le Peuple ne pouvant souffrir le pouvoir qu'il confie, veut tout faire par lui-même, délibérer pour le Sénat, exécuter pour les Magistrats, & dépouiller tous les Juges. Cet abus de la Démocratie se nomme avec raison une véritable *Ochlocratie*. Dans cet abus, il n'y a plus d'amour de l'ordre, plus de mœurs, en un mot plus de vertu: alors il se forme des corrupteurs, de petits tyrans qui ont tous les vices d'un seul; bien-tôt un seul tyran s'éléve sur les autres, & le Peuple perd tout jusqu'aux avantages qu'il a cru tirer de sa corruption.

Ce seroit une chose bien heureuse si le Gouvernement populaire pouvoit conserver l'amour de la vertu, l'exécution des Loix, les mœurs, & la frugalité; s'il pouvoit éviter les deux excès, j'entens l'esprit d'inégalité qui mène à

l'Aris-

l'Ariſtocratie, & l'eſprit d'égalité extrême qui conduit au deſpotiſme d'un ſeul : mais il eſt bien rare que la Démocratie puiſſe long-tems ſe préſerver de ces deux écueils. C'eſt le ſort de ce Gouvernement admirable dans ſon principe, de devenir preſque infailliblement la proie de l'ambition de quelques Citoyens, ou de celle des étrangers, & de paſſer ainſi d'une précieuſe liberté dans la plus grande ſervitude.

ARTICLE HUITIEME.

LES PLAISIRS DE L'IMAGINATION.

SOMMAIRE

DU CHANT PREMIER.*

EXposition du sujet. Difficultés de le traiter poëtiquement. Les idées de l'Etre Suprême sont l'origine de toutes les qualités qui plaisent à l'imagination. Variété des penchans & des esprits des Hommes, & sa cause finale. Idée d'une imagination brillante ; état où elle met l'esprit, lorsqu'il jouït des plaisirs qu'elle donne. Tous les plaisirs primitifs de l'imagination viennent de la perception du beau, du sublime, du merveilleux dans les objets. Plaisir que cause ce qui est beau, & sa cause finale.

* Nous donnerons le 2d. & le 3e. Chant dans les Volumes suivans.

finale. Plaisir que cause la nouveauté, & sa cause finale. Plaisir qui résulte du grand, & sa cause finale. Liaison qui se trouve entre la beauté, la vérité & la bonté appliquée à la conduite de la vie. Invitation à l'étude de la Science des Mœurs & de la Philosophie. Différens degrés de beauté dans les objets, dans la couleur, dans la forme, dans les êtres inanimés, dans les végétaux, dans les animaux, dans l'esprit. Le sublime, le beau, le merveilleux dans l'esprit. Liaison qui est entre l'imagination & les facultés morales. Conclusion de ce Chant.

CHANT PREMIER.

JE vai dévoiler les charmes que la Nature bienfaisante fait éprouver aux ames sensibles des Mortels; je vai découvrir les richesses que l'imitation emprunte d'elle, pour embellir le travail du Peintre & du Poëte. Accompagnez moi, Puissances enchanteresses de la Mélodie! Et tandis que je célébre vos dons & votre gloire, formez des danses autour de moi. Toi qui régnes sur tous les cœurs faciles à émouvoir, favorable Imagination! quitte les rives fertiles de l'Avon *; abandonne ces lieux où tes doigts de rose cueillent des fleurs toujours nouvelles, & ramassent les rosées que tu répans sur le gazon où repose *Shakespeare.* Viens ici. Sois accompagnée de la Fiction; que son aîle folâtre agite les airs, qu'elle les remplisse des nuances de mille couleurs diverses, tandis que son œil magique, par ses combinaisons infinies, leur donnera des formes sin-

* Riviére qui passe à Stratford, Ville où est né & inhumé Shakespeare, le plus grand des Poëtes Tragiques d'Angleterre. N. d. T.

ſinguliéres qui ſeront les fruits de ſa création biſarre. Déeſſe de la Lyre, qui régles les accens & les mouvemens de la Sphère, Harmonie éternelle! deſçen, vien te joindre à cette troupe riante; avec toi viendra l'auguſte Vérité, qui préſide à ſes jeux aimables; lorſque la Vérité daignera ſe montrer, la Liberté ſa ſœur, ne ſera jamais éloignée. Accourez-tous, Génies; raſſurez en ce moment les pas incertains d'un jeune Poëte, qui ne connoît point encore vos ſources & vos ombrages; vous qui frappez ſon oreille des accords les plus touchants, qui exaltez à ſes yeux l'éclat de la nature, & ne lui préſentez les objets que ſous les aſpects les plus ſéduiſants.

L'Art avoit preſcrit des loix à chaque genre de Poëſie; mais le ſujet le plus beau, le plus propre à caractériſer le Poëte, ne fut jamais chanté. C'eſt en vain que guidé par les régles ſerviles, on gravit ſur le penchant eſcarpé du Parnaſſe, ſi le ſouffle de la nature n'embraſe le génie dont elle a fait choix; il faut que ſa main lui marque ſa route; il faut qu'elle donne à ſes aîles un eſſor qui le porte,

qui l'éléve, qui le soutienne & le fasse planer au-dessus du sommet de la double colline; c'est-là qu'il respirera un air céleste & pur avec les Chantres & les Sages de l'Antiquité, ces enfans immortels de la gloire. L'espoir d'un sort si grand m'entraîne; je vai tenter un travail négligé. Je sçai la difficulté de peindre les traits de l'esprit les plus déliés, de donner la couleur, l'énergie & le mouvement à des êtres subtils & mystérieux; mais l'objet me séduit; l'amour de la nature & les Muses m'ordonnent de chercher par des sentiers inconnus, la région brillante de la Poësie, de découvrir des sources où aucun mortel ne s'est encore désaltéré. C'est-là que je boirai d'une eau qui m'inspirera; je ceindrai mon front de fleurs immortelles, que je cueillerai dans les retraites les plus cachées du vallon des lauriers, d'où jamais Poëte n'a remporté des couronnes.

C'est par le Ciel que commenceront mes Chants; c'est du Ciel que la flamme du Génie descend dans le sein d'un mortel; c'est de lui que viennent la chaleur de l'esprit, les transports de l'ame, l'inspiration & la Poësie. Avant que le Soleil eût franchi les barriéres de l'O-

rient,

rient, avant que la Lune eût suspendu sa lampe secourable au milieu des voûtes de la nuit, avant que les montagnes, les forêts & les eaux ornassent le Globe; avant que la Sagesse eût enseigné sa loi aux enfans des hommes, *l'Eternel* étoit. Profondément enveloppé dans son immensité, il voyoit en lui-même les images des êtres non créés; il voyoit dès-lors l'astre du jour, l'astre paisible de la nuit, les bois, le mouvement du globe, & la beauté de la Sagesse; dès le commencement il y attacha son amour & son admiration, jusqu'à ce que, les tems étant accomplis, son sourire vivifiant fit éclore ce qu'il avoit aimé & admiré: de-là ce souffle répandu dans tous les corps organisés, qui leur donne le mouvement & la vie; de-là la verdure des campagnes, le bruit confus des flots, les alternatives de l'ombre & de la lumière, de la chaleur & du froid, les cieux sereins de l'Automne, les douces rosées du Printems, & toute la variété qui régne dans la Nature.

Mais ce spectacle pompeux ne frappe point également les yeux de tout mortel. Assujettis aux devoirs d'une vie sociale, les hommes sont obligés d'employer leurs facultés à des travaux

 diffé-

différents ; la Nature, sage dans ses vûes, a varié les esprits & leurs penchants ; elle assigne à chacun son district dans le travail général : il en est à qui elle fait connoître le Méchanisme de la Sphère, les Phases de la Lune, le cours des Astres, les Zones dorées du Ciel ; elle apprend à d'autres à méditer les choses éternelles, à mesurer le tems & l'espace, à suivre la chaîne indestructible de la destinée & les impulsions rapides de la volonté ; elle en conduit d'autres par la main sur les montagnes & dans les plaines, pour leur enseigner les vertus salutaires qui résident dans les veines tendres des plantes & des fleurs, & dans les larmes embaumées que les rayons du matin font sortir de l'écorce des arbres. D'autres ames furent destinées à de plus hautes espérances ; la Nature les fit d'une trempe plus déliée, les anima d'un fèu plus pur ; c'est pour elles que le Pére des êtres ouvre le livre harmonieux de l'Univers ; là elles lisent ce que son doigt a tracé ; elles adorent par-tout l'empreinte de sa main ; dans la terre, dans les airs, dans les trésors de la prairie, dans la lumiére douce des astres de la nuit, dans les attraits touchants d'une jeune beauté, dans son teint de rose ; par-tout elles

elles apperçoivent la copie de la beauté éternelle, elles en éprouvent les charmes, elles en font enyvrées & partagent la joie de l'Etre fuprême.

La Statue de Memnon, fi vantée par la fabuleufe Egypte, faifoit entendre des fons aux approches de l'Aurore; chaque corde de fa Lyre répondoit au rayon qui l'avoit frappé: c'eft une image de l'accord que la Nature a mis entre les objets extérieurs & les organes fubtils de notre efprit; c'eft ainfi que l'impulfion agréable des puiffances d'un même genre, la mélodie des fons, la jufte proportion des formes, les graces du mouvement, l'éclat de la lumiére, pénétrent l'imagination fenfible, ébranlent les fibres expofées à leur action; ces fibres s'animent & prennent le mouvement que leur donnent les rayons qui les ont frappées; alors l'ame émue fe déploie toute entiére, fes refforts réagiffent fur les objets qui l'environnent, on voit naître l'enchantement inexprimable du vers; le délire poëtique & la fiction préfentent à l'efprit des fontaines facrées, des champs Elyfiens, des féjours délicieux; la Raifon defcend de fon trône majeftueux, pour fourire à l'Illufion; peu-à-peu les

les Passions calmées tombent dans le repos; rien ne demeure éveillé que l'Amour & la Joie: Amour & Joie plus doux que le souffle qui rafraîchit les ardeurs de l'été. Qui que tu sois, ô homme! si tu es sensible à ces charmes, si ton cœur, simple & droit, est échauffé par l'amour de la Nature, prête l'oreille à mes vers: je te conduirai dans des retraites enchantées, je t'aprendrai à écouter sa voix dans le silence de la solitude, & ses plus beaux traits seront dévoilés à tes yeux.

Appren que tout ce que la Nature renferme dans ses trésors, tout ce que l'Art imite d'après elle, toutes les beautés qui embrasent l'imagination, ont été distribuées en trois classes par les hommes. Le Beau, le Sublime, le Merveilleux. Ce sont-là les trois Graces représentées par la main du Peintre, & célébrées par la voix du Poëte. Je les vois déja s'élever sur l'horison! J'apperçois ces Déesses brillantes, plus aimables que l'Etoile du matin, lorsqu'elle montre son front éclatant au travers des portes de l'Orient, & qu'elle conduit la suite de Phébus & du Printems.

Pourquoi l'homme fut-il placé fort au-dessus de tous les êtres de la création? Pourquoi fut-

fut-il destiné à lancer ses regards perçans au travers de la vie & de la mort ? Pourquoi forme-t-il des pensées qui s'étendent au-delà des bornes de son existence ? Le Tout-Puissant le voulut ainsi, afin qu'élevé comme sur un théâtre immense, il parcourût la carriére de la Justice, en présence des Puissances du Ciel & de la Terre ; ce fut pour exalter son ame & la porter aux actions divines, dégager son cœur de tout dessein injuste, diriger sûrement sa course au milieu des ténébres des passions & des sens, à travers les orages de l'infortune & de la douleur, tandis que du sommet escarpé de la Nature, la voix de la Vertu & de la Vérité l'appelleroit à sa récompense, l'applaudissement & le sourire du Ciel. Sans cela, d'où partiroit cet espoir insatiable qui brûle dans le sein des mortels ? Pourquoi de jours en jours passeroient-ils de projets vastes à des projets plus vastes encore ? Pourquoi leur esprit s'élanceroit-il avec une ardeur que rien n'arrête, vers les objets grands & sublimes, impatient d'être libre, rejettant les liens qui le gênent, animé par les obstacles, fier même de son audace ? Qui de nous ne tournera pas plutôt ses regards vers

les

les feux immenſes du Ciel, que ſur la foible lumiére d'une lampe? Qui eſt-ce qui de la cime d'une montagne élevée, plongeant la vûe ſur le vaſte horiſon, , & voyant rouler les flots du Nil ou du Gange, au travers des monts & des plaines, des Empires noircis par l'ombre, des déſerts immenſes de ſable, détournera ſes yeux pour ſuivre les détours d'un foible ruiſſeau qui murmure à ſes pieds? L'eſprit enorgueilli de ſon origine, ne veut point rallentir ſon vol; il s'éléve ſans ceſſe vers le Ciel où il a pris naiſſance. Ennuyé de la terre & des ſpectacles qu'elle lui préſente chaque jour, il prend ſon eſſor à travers les plaines de l'air; il ſuit l'orage qui s'éloigne; il parcourt avec l'éclair les eſpaces du firmament; il ſe joint aux Aquilons impétueux; il plane au-deſſus de l'abyme des mers; il s'élance juſqu'à la ſphère du Soleil; il lui voit répandre ſes torrens de lumiére; il conſidére le cours réglé que ſes ordres abſolus forcent les planétes à décrire autour de lui. De-là il ſe jette au loin; il ſuit la route excentrique des Cométes, & continue ſa marche triomphante par les ſignes brûlans du Zodiaque, ce cercle des révolutions annuelles de la Nature; bien-

bientôt il se retourne & apperçoit les étoiles dont la lumiére affoiblie environne l'Orient d'une ceinture lactée ; là étonné, il contemple les vastes espaces de l'Empyrée, ces lieux paisibles où les esprits heureux font leur tranquille séjour, ces champs radieux placés au-delà des voûtes du Ciel, dont la lumiére n'a pu encore en tant de siécles traverser l'étendue pour frapper nos foibles paupiéres. Parvenu aux barriéres du monde sans être fatigué de sa course, l'esprit médite encore les profondeurs éternelles qui sont au-dessous de lui ; enfin se recueillant en lui-même, il se plonge dans les abymes de l'immensité, où bientôt il reste absorbé ; là ses espérances se reposent, & il attend le terme fixé par la destinée. Car, dès la naissance de l'homme, son Créateur a dit que ce ne seroit ni dans le plaisir passager, ni dans le vain écho de la renommée, ni sous la pourpre de la grandeur, ni dans le sein fleuri de la volupté, que l'ame trouveroit son bonheur ; il a voulu que méprisant ces objets frivoles, elle attachât ses vûes sur un bien plus réel, placé fort au-dessus de tous les êtres, jusqu'à ce qu'un jour toutes les barriéres disparussent, & que le spectacle se terminât par celui de la perfection infinie. Re-

Retrace-toi maintenant les grandes facultés qui sont renfermées dans l'homme; que les louanges des mortels sont au-dessous de la perfection à laquelle tout tend sans cesse dans la Nature! Que l'ame épanouïe doit en être touchée! Quels dommages hélas! si les tristes vapeurs de la paresse courboient vers la terre cette tendre fleur, épuisoient les vraies sources de sa vie, & la flétrissoient dans son printems! La Sagesse éternelle en a décidé autrement; les heureux soins de la Nature ont donné d'autres penchans aux cœurs attentifs à sa voix. Témoin cette joie imprévue qu'on éprouve lorsqu'un objet nouveau vient frapper nos sens, & réveille tout-à-coup les facultés pour les mettre en action. Témoin le peu d'attention qu'on accorde aux objets devenus familiers, après les avoir cherchés avec ardeur & considérés avec le transport que donne la surprise naissante. Témoin le zéle moderé de la vieillesse qui s'arrête sur les choses merveilleuses, & les pése dans la balance du raisonnement. Ainsi la Providence, en mettant dans nos cœurs ce désir du nouveau, de l'étrange, nous presse de chercher sans relâche les trésors sacrés que la Vérité renferme dans son sein inépuisable, &

qui

qui font reservés pour l'ame lorsqu'elle sera parvenue à sa maturité. Qu'est-il besoin de paroles pour peindre son pouvoir? C'est le desir de la nouveauté qui fait que le jeune homme s'arrache des bras d'une mére allarmée, pour errer dans des climats lointains. C'est ce desir qui fait que le sage, oubliant son sommeil, veille courbé à la pâle lueur d'une lampe nocturne. C'est cette curiosité qui soutient l'attention d'une jeune fille enchantée, à travers les longueurs d'un récit étonnant; elle négligera pour elle sa parure & ses appas, qui sont l'objet des soupirs des amants, & de l'envie de ses compagnes. C'est la curiosité qui fait que dans l'obscurité d'une longue nuit d'hyver, une antique villageoise suspend par ses récits l'attention de ses tendres enfans; ses paroles leur inspirent l'étonnement; elle les entretient de sortiléges, d'esprits malfaisants, des cris qui se sont fait entendre au lit de mort de ceux qui ont opprimé la veuve, & dépouillé l'orphelin. Elle raconte que des ombres inquiétes sont sorties des horreurs du tombeau, pour soulager le poids des crimes tenus cachés pendant la vie; elle leur montre des phantômes errants durant le silence mortel de

de la nuit, ſecouant leurs chaînes, & tournant avec leurs torches infernales autour de la couche du meurtrier. Chaque fois qu'elle interrompt ſon récit effrayant, le cercle qui l'environne ſe rapproche par crainte; chacun ſe regarde ſans parler; on friſſonne; on pouſſe des ſoupirs entrecoupés; l'attente les ſuſpend autour de leur bonne mére; ils continuent à l'écouter, & les cœurs ſe rempliſſent de terreurs agréables.

Que vois-je? C'eſt la beauté qui s'avance dans toute ſa pompe; elle exige les chants que ſes charmes inſpirent. O forme divine! O mes vers, adouciſſez vos accents, pour célébrer ſa louange! C'eſt toi, ô beauté, ce ſont tes rayons ſacrés que l'on adore dans le Palais des Rois, & dans la cabane des Bergers; ton éclat eſt plus grand que celui du Soleil! C'eſt toi qui lances ſans ceſſe dans les cœurs enyvrés, l'amour, la ſurpriſe & l'emportement poétique. O la plus brillante des filles du Ciel! Comment peindre tes traits? Où trouver des couleurs qui égalent la vivacité de ton teint? Hâtez-vous, ô mes Vers, de parcourir la nature; hâtez-vous de raſſembler ſes richeſſes, & de cueillir les dépouilles fleuries

de

de la terre, des ondes & des airs. Soit que d'un vol rapide vous alliez avec l'Automne vers les Isles Atlantiques; soit que vous parcouriez avec lui les Champs Hespériens; les lieux que touchent ses mains fécondes, portent des fruits aussi brillants que l'or; par-tout où ses pas s'impriment sur la terre enchantée, les fruits se couvrent de la pourpre de la maturité; les côteaux se parent de couleurs aussi vives que celles des nuages du soir. Ou voulez-vous plutôt, modérant la rapidité de votre essor, pénétrer dans ces lieux où le tranquille Pénée répand ses eaux paisibles, à l'ombre des feuillages sacrés de sa fille, & répéte dans son onde pure les riants spectacles de Tempé? Délicieux Tempé! Séjour chéri par les Divinités des bois, par les Nymphes, par les Faunes, où dans l'âge d'or, avec le vieux Pan, ils exerçoient leurs Jeux folâtres, tandis qu'autour de leurs danses, les heures & les zéphirs ne cessoient de répandre des parfums, des rosées d'Ambrosie, & les fleurs du Printems Elysien! Tempé ne refusera point à mes Vers ses trésors champêtres; le monstre aîlé ne m'empêchera point de cueillir les fruits des Hespérides. Porte donc, ô ma Lyre,

porte ces riches dépouilles dans l'antre de verdure qu'habite la jeune Dioné ; que la douceur de tes accords l'engage à sortir, pour prêter ses traits célestes à la beauté. Tourne ici tes pas, Nymphe charmante, incline ton front éclatant ; que tes yeux répandent la douceur de leurs regards ; que le souffle léger des zéphirs écarte les boucles de tes cheveux ; qu'elles se partagent, pour laisser voir la blancheur de ton sein, la rougeur incarnate de tes joues, les roses de tes lèvres où les ris enchanteurs & la volupté sont tempérés par la sagesse & la pudeur. Alors je chanterai dignement le pouvoir aimable de la nature, & ses soins bienfaisans ; alors les Bergers amoureux, & les Bergéres étonnées, s'attrouperont pour entendre les sons de ma lyre. Cependant j'éléverai mes regards vers le lieu d'où s'avance l'image vivante de la beauté. Mais déja je la vois, semblable à l'aurore, lorsqu'elle réveille le Printems dans les bras des Zéphirs ; ou telle que Vénus, sortant du sein des Mers, lorsqu'elle parut sur un char de perles, au milieu des Tritons qui sonnoient de leurs trompes, & des Néréides qui l'accompagnoient sur les flots, pour chercher les berceaux d'Idalie.

Trou-

Troupe enchantée, jeunesse amoureuse, qui ne prenant pour guide que l'ardeur de vos desirs, courez à l'envi vers les attraits de la beauté ! Si une occupation si douce vous laisse quelques instans, écoutez mes Vers, & fiez vous à mes promesses. Je n'évoquerai point à vos yeux le phantôme lugubre de la superstition ; je ne la couvrirai point des vêtemens de la sagesse ; je ne veux point flétrir vos plus chères espérances ; je ne dirai point au Dieu jaloux du tonnerre, d'embraser les Cieux ; je n'appellerai point les esprits infernaux du sein de la terre mugissante. Non, la terreur ne vous arrachera point à vos plaisirs ; mes chants sont pleins d'indulgence & de gayeté ; j'éprouve l'ardeur qui vous anime ; j'en suis brulé comme vous. Mais, dites-moi, car vous le sçavez, la beauté peut-elle habiter où la force & la santé ne se trouvent pas ? Comment reconnoitre sa présence dans des fruits flétris & insipides ? La nature a-t-elle voulu que son empreinte auguste n'annonçât que l'imposture, ne servît que de voile à la honte & à l'infirmité, ne fût qu'un piége que l'hypocrisie tendît à la crédulité ? Non, cette mére indulgente, qui sçait que ses enfans marchent d'un

pas incertain dans les voyes du bien & du mal, ne leur a préſenté l'image de la beauté, image d'autant plus frappante que dans chaque être elle a conſervé la perfection de ſon origine, que pour éclairer les impulſions rapides & inconſidérées du déſir, & conſacrer ſon choix. La terre fertile & généreuſe qui ſe couvre de verdure, les fontaines dont les eaux ſont ſi douces pour les mortels altérés, l'éclat des fruits qui annonce leur maturité, tous les charmes répandus ſur les êtres animés, ſont des garants ſincères qui aſſurent d'un intérieur pur & parfait. C'eſt ainſi que la beauté eſt deſcendue du Ciel pour être, au milieu des illuſions de ce monde, le gage de la bonté & de la Vérité; car la bonté & la Vérité ne ſont qu'une même choſe; la beauté réſide dans elles, & elles habitent dans la beauté. Voudriez-vous, enfans de la Terre, briſer des noeuds ſi beaux? Pourquoi courez-vous d'un pas téméraire vers ces plaiſirs éclatans que l'imagination trompeuſe pare des couleurs de la beauté, ſans vous aſſurer de l'aveu de l'éternelle Vérité? Elle ſeule eſt le ſceau du vrai bonheur, elle ſeule peut garantir vos recherches de folie. Sans ces appuis, voyez

la

la beauté se flétrir dans vos vuides embrassemens; le prestige de l'imagination s'est joué de vos vœux insensés. Que les rayons d'espoir qui luisent sur vos cœurs ne s'affoiblissent point à la vûe de l'étude pénible du vrai bonheur & de la Vérité. Si une foule d'ames séduites & asservies laisse guider ses pas par la triste superstition, elle les conduira vers son séjour par des routes ténébreuses, par la fange, par des déserts & des ronces; là elle les abandonnera, après les avoir égarées; elles s'occuperont à rêver, à soupirer au milieu de la nuit effrayante des tombeaux, des voûtes ruinées, des prisons claustrales; elles erreront avec les phantômes & les spectres dans les horreurs de l'obscurité; là on les entendra accorder la voix de leurs remords avec les cris lugubres des oiseaux funestes. Pour vous, tendres amants, ne vous livrez point à ces vaines terreurs; un Astre plus favorable vous luit! Ah que ma main ambitieuse ne peut-elle arracher une couronne de l'olivier de Platon, dans ce bocage où la Sagesse parloit aux enfans des Athéniens! Que ne puis-je la joindre au laurier du Chantre de Mantoue! Ce seroit alors que ma voix puissante feroit

disparoître les horreurs de l'affreuse superstition; elle montreroit en sa place la lumiére céleste qui éclaire l'Elysée; là des ames heureuses, qui ressentirent autrefois les charmes de la Nature, se proménent dans des routes semées de fleurs, sur des côteaux parfumés, près des sources de la Poësie, avec la troupe illustre des Sages & des Héros. Conduits par leur Génie rapide & leur Art harmonieux, ils s'avancent avec joie vers le temple de la Vérité, là où elle partage son empire avec ses deux compagnes la Bonté & la Beauté. Que les chants déréglés de la volupté, que les menaces d'un zéle fanatique n'arrêtent point nos pas; joignons-nous à cette troupe immortelle. Si la Divinité, qui la premiére daigna inspirer mes Chants, se rend favorable à mes voeux, & vient m'échauffer de nouveau, les sons de ma Lyre ne s'affoibliront point sur la route; vous les entendrez en passant sur la prairie émaillée; ils défendront vos cœurs des attraits de la volupté; ils augmenteront le courage de la Vertu; ils lui prêteront des forces contre l'impétuosité des torrents, & la fatigue des chemins difficiles; ils réveilleront dans l'ame ce caractère divin qui la fait triompher de

de la fortune & du destin. Parvenu au sommet de la montagne, je chanterai ses travaux & ses victoires; je la couronnerai d'une guirlande immortelle; j'annoncerai sa gloire aux mondes à venir, & j'adorerai l'image du Ciel empreinte dans le cœur des mortels.

Jusqu'ici mes Vers audacieux ont tenté de peindre les traits de la nature, lorsqu'elle se montre dans toute sa splendeur & frappe par sa majesté; lorsqu'avec sa sérénité elle cause une surprise agréable, telle qu'on la voit dans le sourire de la beauté. Il faut maintenant suivre les progrès de son éclat dans ses différents degrés, & parcourir ses nuances qui s'augmentent depuis sa premiére aurore, jusqu'à ce qu'elle soit parvenue à sa splendeur entiére. Au premier degré de cette échelle, dont les proportions sont si justes, on voit la beauté dans la chaleur expansive des vives couleurs qui brillent d'un éclat vague & indéterminé. Plus haut se trouve la variété des formes réguliéres; c'est-là que l'éternelle vérité a marqué les bornes du Cercle, du Cube, de la Sphére. Au troisiéme degré, l'enchantement des couleurs s'unit à la symmétrie des parties:

c'eſt ainſi que brille la perle dans la concavité de ſa couche azurée, tandis que les dents de la coquille forment autour d'elle des feſtons de diverſes couleurs. On trouve plus d'attraits encore dans les formes des êtres, tels que les ſemences & les fruits, à qui la nature a donné le pouvoir d'attirer dans leurs veines les ſucs nourriſſans de la terre. Il eſt doux de voir les fleurs reprendre avec le Printems l'éclat de leurs vives couleurs, l'arbre ſe courber ſous le poids des tréſors dont l'Automne l'accable; mais le plaiſir que nous cauſe le charme de la nature, eſt bien plus grand encore, lorſqu'à l'accord des parties, à la vivacité des plus belles couleurs, au changement qu'apporte la croiſſance, vient ſe joindre le feu de la vie, & lorſque le mouvement annonce la préſence du ſentiment; ainſi ſe montre l'oiſeau ſuperbe de Junon; ainſi le courſier rapide s'élance avec ardeur, & fait voler la pouſſiére de la plaine. Voilà comme la beauté nous touche plus vivement, lorſqu'elle laiſſe percer quelques lueurs d'intelligence; elle nous conduit par degrés vers cette origine éternelle, dont le pouvoir ſe manifeſte dans les différens ordres

dres des êtres; elle les a remplis de ses attraits, semblable aux rayons du matin qui partent du soleil, leur pére commun, pour éclairer tous les points de l'espace.

L'ame, l'ame seule, Ciel & Terre, soyez-en témoins, renferme en elle-même les sources vivantes du sublime & du beau; c'est en elle qu'habitent les graces; c'est-là que la beauté a son thrône; c'est-de là qu'elle nous invite à des plaisirs dont rien n'affoiblit le pouvoir. Porte donc, ô homme, porte tes yeux sur la nature; sui l'orbe des Planètes, contemple les Soleils & les Sphéres qui roulent dans l'immensité, & di si ces spectacles si pompeux & si grands remuent ton ame aussi fortement, que si tu te représentes Jupiter armé de la foudre pour punir les forfaits, ou Brutus glorieux du coup qui fit tomber César, levant son bras vengeur au milieu d'une troupe de citoyens fidéles, faisant briller son poignard ensanglanté, félicitant Tullius, en l'appellant pére de la Patrie; Cependant le Tyran est étendu sur la poussiére, & Rome est libre.

Dans les paysages les plus riants qu'offre le Printems, dans les aspects les plus charmans du matin & du soir, dans les spectacles les plus

plus magnifiques de la nature, eſt-il rien d'auſſi beau que l'amitié vertueuſe? Eſt-il rien de plus touchant que la vûe de l'homme juſte qui lutte contre l'infortune? Eſt-il rien qui charme autant que la ſérénité reſpectable de l'homme, dans la vie privée? La paix orne ſa porte des rameaux toujours verds de l'olivier; ſa main libérale répand des tréſors non enviés; tout ce qui l'approche eſt couvert de l'aîle pure de l'innocence & de l'amour. Va ſonder les profondeurs où la nature s'occupe de ſes travaux myſtérieux; conſidére les richeſſes que la terre cache dans ſon ſein; contemple la barriére immuable qui met des bornes à l'Océan; voi la forme des atomes que le mouvement change perpétuellement; examine les germes des êtres, & médite le flambeau de la vie qui allume la matiére d'un feu qui ne ceſſe d'agir; porte enſuite tes regards ſur les reſſorts cachés de l'eſprit; rappelle de l'oubli la troupe légére des idées, & di lui de paroître; franchiſſant la barriére des tems, place toi à l'inſtant où l'univers fut créé, & di, ſi dans ce ſpectacle étonnant il ſe trouve quelque choſe qui excite encore en ce moment ton admiration? Qu'eſt-ce en effet que les

for-

formes de la matiére brute & inanimée ? Qu'y voit-on, ſinon la maſſe & l'arrangement des parties ? L'impreſſion des êtres extérieurs n'arrive point juſqu'au cœur ; elle s'affoiblit promptement, ſes charmes s'émouſſent ; l'œil languiſſant en eſt bien-tôt fatigué. Il n'en eſt point ainſi des Etres intellectuels & moraux, ni des facultés du génie & de la volonté ; l'ame s'y retrouve elle-même ; réveillée par des objets qui lui ſont analogues, elle donne de la tenſion à chacun de ſes organes ; elle ſe plaît à méditer ſes propres traits qu'elle voit repréſentés comme dans une onde pure. De tous les habitans de la Terre, c'eſt à l'homme ſeul que la Sageſſe divine accorda le pouvoir d'élever ſes regards pour contempler les Loix éternelles de la Vérité, pour y puiſer la régle de l'action & de la volonté, pour diſtinguer le juſte de l'injuſte, la prudence de la folie. Mais le Pére bienfaiſant de la Nature, voulant embellir les routes de la juſtice & de la bonté, a joint l'éclat de l'Imagination aux loix puiſſantes de la Vérité à laquelle la raiſon ſe ſoumet avec joie. C'eſt par cette union que la Vertu, ſortant de la profondeur du ſein myſtérieux de la

Vé-

Vérité, femble renoncer à la fimplicité de fon origine, & que voilée fous mille formes diverfes, elle varie fes traits, & attire les cœurs des hommes par des charmes proportionnés à leurs regards. Au milieu d'une Promenade champêtre & folitaire, le jeune homme que guide le Génie, à qui la retraite infpire les défirs les plus purs, d'un endroit écarté où l'ombre favorifoit fa rêverie, voit fortir la Vertu; elle s'avance vers lui fous les traits d'une Mufe qui accorde fa lyre pour chanter quelque fujet harmonieux & fublime; l'œil du Citoyen entouré d'un troupeau d'ames ferviles, la voit enflammée de courroux; fa voix rappelle l'honneur antique, & tire de l'oubli les actions confacrées dans les faftes de l'Hiftoire. Ou d'un air attentif & ferein, elle va s'emparer du glaive refpectable du pouvoir, pour le mettre fur le dépôt facré des Loix, hors de la portée de la noire ambition.

Génie de l'ancienne Gréce! Toi dont je fuis la trace dans les routes facrées de la Nature & de la Science! Source divine de tout acte héroïque, & de tout fublime defir! que le fouffle de ta louange embrafe mon fein; qu'il

qu'il me donne l'élévation qui convient au sujet nouveau que je chante; fai qu'on ne m'appelle pas présomptueux, si dans cette agréable soirée du Printems je m'échappe avec impatience de l'indigne séjour de la dispute & de la basse ambition, pour aller jouïr de ta présence auguste à l'ombre des bois que ces monstres n'ont jamais profanés. Descen du Ciel, & favorise mes accens! Montre toi sous ces traits nobles & fiers qu'on te voyoit lorsque le Tyran de Perse, rongé de désespoir & de honte, frémissoit à la vûe de son Trône ébranlé, & comme un vil esclave se courboit sous ta lance redoutable; apporte toutes tes dépouilles guerrières, tes Palmes, tes Lauriers; fais entendre tes Chants de triomphe; amène la troupe riante des Arts, tes Législateurs divins, tes Sages, ta Jeunesse héroïque, échauffée par les leçons de la gloire; condui mes pas dans les promenades du Lycée, à travers les retraites d'Academus; méne-moi dans ce vallon parfumé, où le pur Ilissus, enchanté des sons de Socrate, suspendoit le murmure de ses eaux; permets que je cueille dans ces lieux fortunés quelque rameau vivant, pour

pour en orner les rives de ma Patrie. Alors prenant un vol rapide, je découvrirai les sources de l'antique Sagesse : je joindrai ton nom vénérable aux louanges immortelles de la Nature ; j'exciterai mes jeunes Concitoyens, par le grand exemple de tes enfans ; & sur la lire Angloise accordée par tes mains, je chanterai des sujets dignes des Athéniens.

Fin du Premier Chant.

ARTICLE NEUVIEME.

AVIS

A ceux qui grondent en jouant. *

IL y a de certaines incongruïtés, & de certaines folies, dont des gens, d'ailleurs de bon sens, & d'un caractère estimable, se rendent coupables tous les jours, les considérant simplement comme des choses d'usage, & de trop peu de conséquence, pour avoir besoin de palliatif, ou d'apologie.

Quiconque fréquente les assemblées publiques, ou qui a occasion de voir jouer dans des maisons particuliéres, sera convaincu que cette plainte est fondée. Pour ce qui me regarde, j'aime le jeu du Whist, & l'on me verroit souvent dans les lieux où on le joue pour une bagatelle, si je n'étois pas choqué des procédés de mes amis. Combien n'est-il pas

* Traduit de l'Anglois.

pas ordinaire à quelques perſonnes, à la fin de chaque jeu qui a mal tourné, de ſe répandre avec colère, en exclamations & en plaintes ſur le malheur étonnant qui les pourſuit, & ſur le ſuccès conſtant & invariable de leurs adverſaires ! Ils ont la mémoire ſi bonne, qu'ils ſont en état de raconter tous les jeux qu'ils ont perdu depuis ſix mois conſécutifs ; & ils ſont ſi oublieux en même tems, qu'ils ne ſe rapellent pas un ſeul jeu qu'ils ayent gagné : ſi vous les faites reſſouvenir de quelque ſuccès extraordinaire dont vous avez été témoin, ils en conviennent avec peine, & vous proteſtent, ſur leur honneur, que dans toute une année, ils n'ont gagné que cette ſeule fois.

Mais ſi ces *grogneurs* (nom que je donnerai toujours à cette eſpèce de gens) ſe contentoient de raconter, & de répéter les hiſtoires de leurs malheurs, ſans faire d'injurieuſes remarques ſur les ſuccès des autres, le mal ne ſeroit pas ſi grand. En vérité, s'ils s'abſtiennent des inſultes les plus groſſières, je ſuis tenté de l'imputer à la peur ; car j'ai vu ſouvent ſur leurs viſages tant d'aigreur, & tant d'animoſité, qu'il n'y avoit qu'une vive apréhenſion des conſéquences qui pût retenir leurs langues.

Il

Il feroit heureux pour les Dames qu'elles euſſent à craindre de pareilles conſéquences; car, je le dis à regret, j'ai rencontré auſſi des femelles ... je ne dirai pas *grogneuſes*, ce mot eſt trop vilain pour elles; apellons-les des *dépiteuſes*, qui avec les plus jolis viſages, & tout l'eſprit imaginable, s'abaiſſent quelquefois juſqu'à être les jouëts, & les trouble-fêtes d'une compagnie entière.

A la vérité, parmi le beau monde, où chacun ſe cache ſous le maſque du ſavoir-vivre, & où l'on ne voit jamais le naturel s'échaper, que dans des occaſions fort extraordinaires, les fréquentes convulſions des traits du viſage, la pâleur ſuccédant à la rougeur, les contorſions du corps, des accès de trémouſſement, & les plaintes les plus véhémentes, ne ſont abſolument que des ſymptômes de mauvaiſe fortune. Mais ſi nous allons à l'Eſt de S. James, & que nous viſitions le territoire de mon bon Lord-Maire, nous verrons la nature ſans maſque, & nous entendrons des Meſſieurs & des Dames qui parlent le langage du cœur.

Pour l'amuſement des gens polis, qui manquent quelquefois d'amuſement, je raporterai une converſation que j'entendis il y a quelques

jours dans une assemblée de ce quartier-là, entre deux femmes qui jouoient au Whist; dont l'une avoit une fort belle fille de dix-huit ans, qui s'apuyoit sur la chaise de sa mère.

» Cinq triomphes, deux honneurs, & perdre quatre de levée! Mais je pense, Madame, que vous n'avez jamais perdu un jeu dans toute votre vie.

» De tems en tems, Madame.

» Je doute que votre fille puisse s'en souvenir, ce n'est pas de son tems; cependant Mademoiselle n'est pas si excessivement jeune . . . Trefle est triomphe . . . Fort bien! si jamais je rejoue! . . . Vous avez trois de levée, Madame. . . .

» Et deux d'honneur. Je les avois en main.

» Avec votre permission, Madame, c'est à moi à donner; j'avois réellement oublié de qui c'étoit le tour. Mais je pensois que le Diable ne vous donnoit plus de leçons. Je vous prie, Madame, lui faut-il plus d'une ame pour une demi-douzaine de leçons?

» Vous voulez me pousser, Madame; mais vous savez que je ne m'émeus pas aisément. Qu'est-ce qui est atout? «

J'étois extrémement charmé du sang-froid de cette

cette Dame, & je ne pus m'empêcher de dire tout bas à sa fille, » Vous avez une Mère » d'une douceur charmante, Mademoiselle. Il » seroit heureux que toutes les Dames de sa » connoissance fussent d'un caractère aussi aima- » ble! « Je remarquai que la jeune Demoiselle rougissoit, & baissoit les yeux; mais j'en ignorai la raison, jusqu'à ce que la bonne fortune de sa mère changea, & que son adversaire, au moyen des quatre honneurs qu'elle portoit, & avec l'aide de son associé, gagna la partie dans un seul jeu.

» Eh bien, à présent, Madame, s'écria la Dame patiente, » est-ce vous ou moi qui a- » vons fait pacte avec le Diable? Je proteste » sur mon honneur, que de ma vie je n'ai » gagné un jeu contre vous. A la vérité j'en » serois fort étonnée, à moins qu'il n'y eût un » rideau entre vous & votre associé. Cela est » fort agréable en vérité! perdre toujours, & » cependant être toujours grondée comme si » l'on gagnoit! Je défie tout le monde de dire » que j'aye de ma vie quitté le jeu en gagnant. » L'Eté dernier à Tunbridge, quelqu'un m'a- » t-il vu seulement gagner un jeu? Demandez » à Mr. A. & à Sir Richard B. & au Doyen C.

» & à Lord & à Lady D. & à tous ceux qui
» ont été à Bath cet hyver, si je n'ai pas perdu
» deux ou trois guinées tous les soirs, à un de-
» mi-écu la partie, pendant deux mois de suite.
» Mais je ne m'agite pas, je ne parle pas du
» Diable, Madame ; non, Madame, je n'im-
» portune pas la compagnie de mes pertes, je
» ne rapelle pas les coups passés, je ne dis point
» des choses insultantes. . . . Non, Madame,
» je laisse de pareils procedés à des Dames
» qui. . . .

» O Ciel ! ma chère, comme vous vous
» échaufez ! Vous êtes absolument hors de
» vous. Allons, coupons pour voir qui seront
» les associés. «

C'est ce qu'elles firent immédiatement, & s'étant trouvées associées, & ayant gagné le premier jeu, elles furent les meilleures amies du monde, & les personnes les plus civiles que j'aye jamais vues.

Plusieurs de mes lecteurs seront peut-être trop promts à prendre mauvaise opinion de ces Dames ; mais je puis assurer, sur une autorité incontestable, qu'elles sont, à tout autre égard, d'excellentes personnes, & si distinguées par leur patience & leur bonne humeur, qu'il est

connu, que l'une d'elles a perdu ſon mari, & toutes deux leur réputation, ſans donner la moindre marque de douleur.

Parlons ſérieuſement : je connois pluſieurs perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, qui, quoique réellement d'un bon naturel, & ayant du mérite, violent tous les jours les loix de la décence & de la politeſſe, par ces accès de pétulance & d'impertinence.

Je ne vois point par quelle raiſon quelqu'un importuneroit ſes amis du récit de ſes malheurs, ſi ce n'eſt pour trouver des conſolations dans leur pitié, ou du ſoulagement dans leur charité. Si un *grondeur* me dit qu'il retire quelqu'un de ces avantages du trouble qu'il cauſe autour de lui, s'il m'aſſure qu'il a excité la compaſſion dans un ſeul cœur, ou qu'il a une ſeule fois engagé ſon adverſaire à changer de cartes avec lui par charité, je conviendrai qu'il agit par un principe de prudence, & qu'il n'eſt pas le plus inſuportable, le plus ridicule, & le plus mépriſable des animaux.

Je ne voudrois pas qu'on s'imaginât que j'en veux au jeu dans cette feuille. Je ſuis bien aiſe, à la vérité, de voir cette paſſion ruineuſe attaquée ſur le théatre, & je ſouhaite que l'en-

treprise réussisse. Mais je ne condamne pas non plus la coutume de jouer aux cartes pour de petites sommes, dans ceux dont l'humeur & la fortune ne sont point dérangées par ce qu'ils perdent. Au contraire je regarde le jeu de cartes comme un amusement innocent & utile, propre à interrompre des conversations de complimens, & des cabales particulières dans les compagnies nombreuses, & à donner quelque chose à faire à un homme qui n'a rien à dire. Mon dessein à présent est de faire entendre à ces *gragneurs* & à ces *dépiteuses*, qu'ils sont des pestes publiques & particulières, & d'avertir toutes les personnes modérées & polies, de ne pas se trouver à une même table de jeu avec ces gens-là, ou de ne payer leurs plaintes que d'un ris méprisant.

Je terminerai cette feuille en avertissant mes lecteurs, qu'à l'imitation du grand Mr. Hoyle (*a*), je prépare pour la presse un livre intitulé, *Règles de conduite pour le jeu de Whist*: j'y montre, dans une variété presque infinie de bons & de mauvais jeux, à quel degré les muscles du visage doivent être contractés ou étendus,

(*a*) Qui a composé un traité du jeu de Whist.

dus, & combien de fois une Dame peut se permettre de changer de couleur, ou un Cavalier de mordre ses lèvres, dans le cours d'une partie. A quoi l'on a ajouté, pour l'avantage des joueurs tranquilles & de sang-froid, un calcul exact des probabilités qu'il y a contre les *Grogneurs* & les *Dépiteuses*.

ARTICLE DIXIEME.

ODE

SUR LE SUBLIME POETIQUE.

A Mr. l'Abbé ARNAUD.

QU'armés des foudres de la guerre,
Suivis des Soldats indomptés,
Les Césars enchaînent la Terre,
Sous leurs Drapeaux ensanglantés.
Heureux les Mortels qu'Uranie,
Dans le Palais de l'harmonie,
Place sur le Trône des Arts!
Le tems raffermit leur Couronne,
Et dans la nuit qui l'environne,
Il plonge celle des Césars.

Mais si les Maîtres de la Rime
Sont les arbitres des humains;
Un Poëte élevé, sublime,
Est le Roi de ces Souverains.
Peignons aujourd'hui son Empire.

O

O toi, dont la verve m'inſpire,
Arnaud, vole, ſois mon ſoutien;
De tes feux embraſe ma veine;
Dans mon cœur verſe l'hypocréne;
Que mon triomphe ſoit le tien.

Au ſein de *Cibèle* qui s'ouvre
Par un pénible & long travail,
L'œil du Vulgaire ne découvre
Que l'éclat d'un riche Métail.
Caylus dans ces vaſtes ruines
Démêle les traces divines
Des Arts engloutis par le Tems,
Et ſon active vigilance
Donne une ſeconde exiſtence
A leurs chefs-d'œuvres éclatans.

Ainſi dans les Tombeaux antiques
Des Auteurs les plus renommés,
Repoſent les feux poëtiques
Dont leurs cœurs furent allumés:
C'eſt de leurs Urnes immortelles
Que jailliſſent les étincelles
Dont s'embraſent tous mes eſprits.
Cette vive & puiſſante flamme

De

De leurs cendres paſſe en mon ame,
De mon ame dans mes écrits.

Rempli d'Apollon qui m'agite,
J'échappe aux profanes regards;
La paſſion me précipite
Dans le délire & les écarts.
Impérieuſe ſouveraine,
L'imagination m'entraîne;
Sa force aſſervit ma raiſon.
La fougue preſſe mes penſées,
Et les figures entaſſées
Se ſoutiennent ſans liaiſon.

C'eſt alors qu'auprès de l'Alphée,
Mêlant les Lauriers & les fleurs,
J'en pare l'immortel Trophée
Que ma Muſe éléve aux vainqueurs.
J'entends dans le camp des Atrides,
Se joindre aux clameurs homicides,
Que jette la fiére Pallas,
Les cris que des Tours de Pergame,
Dans la colére qui l'enflamme,
Pouſſe le Démon des combats.

Mon ame alors trop resserrée
Dans l'enceinte de l'Univers,
Rompt ses liens, s'envole, crée
Une chaîne d'êtres divers.
Tant que l'enthousiasme dure,
Ma voix commande à la Nature:
Elle s'aggrandit sous mes mains.
Cesse-t-il? Mon Trône s'écroule:
Mortel, je rentre dans la foule,
Où rampent les foibles Humains.

Si les défauts sont une dette
Attachée à l'humanité,
Je les ai; mais je les rachette
Par une sublime Beauté.
Qu'au fameux Chantre de la Gréce,
Les Aristarques du Permesse
Reprochent un léger sommeil;
Sa Muse en merveilles féconde,
Franchissant les remparts du Monde,
Est dans l'Olimpe à son réveil.

Toujours un sublime Poëte,
Que frape un sublime sujet,
Imprime à l'ouvrage qu'il traite

L'eſprit même de ſon objet.
Par des images énergiques,
De ſes modéles magnifiques
Il reproduit la vérité,
Et des beautés de la Nature,
Il préſente moins la peinture,
Qu'il n'offre la réalité.

Auſſi près d'un écrit ſublime,
S'effacent les autres écrits;
Un Eſprit que le Grand anime,
Eclipſe les autres Eſprits.
Telle dans une nuit tranquille,
Des Aſtres la clarté débile
Peut blanchir le Trône des airs;
Mais quand le Dieu du jour s'avance,
Les Cieux remplis de ſa préſence,
Ne ſont que de vaſtes Déſerts.

Que les Laſares, les Chapelles,
Cueillent les mirthes de Paphos;
Que le feu des roſes nouvelles
Brille ſur le front des Saphos.
Je chéris ce feuillage antique
Dont une Muſe pindarique
Couvre ſon front audacieux,

Et

Et m'élançant loin de la Terre,
Dans la Région du Tonnerre,
Je vai ravir le feu des Cieux.

En vain la raiſon me retrace
De Phaëton le triſte ſort;
J'admire ſa bouillante audace,
Sans être effrayé de ſa mort.
Au repos obſcur du vulgaire,
Ma Muſe orgueilleuſe préfére
Un ſanglant mais fameux revers:
Dans la folle ardeur qui m'égare,
Tombons, s'il le faut, comme Icare;
Mais tombons du plus haut des airs.

Sous mes pieds foulant les Etoiles,
La terre à mes yeux n'eſt qu'un point;
Du tems je déchire les voiles;
Mais bientôt le tems les rejoint.
Dans ce Palais inacceſſible,
Où des Dieux la grandeur viſible
S'offre ſous des traits radieux,
Je chante, l'Olimpe m'écoute,
Et mon hymne immortel ajoute
Un plaiſir aux plaiſirs des Dieux.

A ma voix, de joye enyvrée
Latone me prend pour ſon fils.
L'Aigle du tranquille Empirée
Sent calmer ſes bouillans eſprits.
Cédant au ſommeil qui la preſſe,
Le poids de ſes aîles s'abaiſſe;
De pavots ſes yeux ſont couverts;
Elle dort : de ſa vaſte ſerre
S'échappe le triple Tonnerre
Dont le bruit remplit l'Univers.

Malheur à l'Ennemi barbare
Des divins accords de Phœbus!
L'affreuſe Erinnis lui prépare
Le ſort du frére de Rhœcus.
Du brulant Etna qui l'accable,
En vain ce Titan redoutable
Souléve les flancs calcinés;
Sous des Montagnes embraſées,
Ses cent têtes ſont écraſées,
Et ſes cent bras ſont enchaînés.

Mais les Amans de l'harmonie,
Immortaliſés dans mes Vers,
De ma ſublime ſymphonie

Rece-

Recevront les doctes concerts.
Pour eux le Laurier du Permeſſe,
Dans les Cieux, éléve ſans ceſſe
Un front des hyvers reſpecté;
Et mes Vers, tels qu'un trait rapide,
Décoché par le bras d'Alcide,
Volent à l'immortalité.

ARTICLE ONZIEME.

A SON EMINENCE MGR. LE CARDINAL DE BERNIS,

Sur sa promotion au Cardinalat. *

LEs Muses, dont Votre Eminence
A chéri longtems les faveurs,
En vous voyant chargé d'honneurs,
Garderont-elles le silence ?
Un noble orgueil les entretient
Des grandeurs de leur digne élève,
Et quand la vertu vous élève,
Votre gloire leur appartient.
Ouvrez les yeux, censeurs bisarres,
Des beaux Arts tristes ennemis,
Abjurez des Dogmes barbares;
Voyez sous les traits de Bernis,
Desormais près du Thrône assis,

Aristi-

* Par Mr. ... de l'Académie de Lyon.

Ariſtide ceint du Lierre
Du doux & tendre Anacréon,
Et ſur les Lauriers d'Apollon
Portant le Chapeau de St. Pierre:
Tranquille au printems de ſes jours,
Il chantoit les jeux & les graces,
Et ſon cœur voloit ſur les traces
Et des plaiſirs & des amours.
Enfant chéri de la nature,
Tel ce jeune & tendre arbriſſeau
S'élève & croit près du ruiſſeau
Qui le baigne d'une onde pure;
Dans la ſaiſon du doux zéphir
De fleurs ſa tête ſe couronne,
De fruits éclatans ſon automne
A ſon tour viendra le couvrir.
Toutes les ſaiſons de ta vie,
O le plus heureux des humains,
Par des ſuccès toujours certains,
Ont fait naître & mourir l'envie.
Le repos & la liberté
Etoient les Dieux de ta jeuneſſe;
De ton nom l'éclat reſpecté
Eveilla l'aveugle Déeſſe,
Et ſon bandeau ſe déchira:
Tandis qu'une foule importune

Soûpire en vain pour la fortune,
Pour toi seul elle soûpira.
Dans le nouveau feu qui t'enflamme,
Voi tes premiers ans sans regret;
Les Muses élevoient ton ame,
Léonore l'adoucissoit.
Ames sublimes, cœurs sensibles,
Heureux mille fois l'Univers,
Lorsqu'il voit vos vertus paisibles
Adoucir le poids de ses fers!
Trop souvent des cœurs sanguinaires,
Des politiques de mêtier,
Ont fait gémir le monde entier
Pour des Lauriers imaginaires.
Loin ces torrens tumultueux,
Qui par cent détours tortueux
Portent leurs ravines profondes,
L'horreur & la mort en tous lieux!
Ce fleuve auguste, dont les ondes
Promenant leurs flots argentés
Enrichissent mille Cités
Du tribut des plaines fécondes,
Voilà l'image des vertus.
Je vois l'Univers mis en cendre
Se taire devant Alexandre,
Mais il chante & bénit Titus.

Vainement l'Europe eſt jalouſe.
Quel deſtin nous eſt réſervé ?
Nous reconnoiſſons Louïs douze,
Enfin D'Amboiſe eſt retrouvé.
De deux rivales réünies
Dejà les diſcordes finies
Ont été tes premiers eſſais !
Encor un coup de ton génie,
Et l'univerſelle harmonie
Va renaître de nos ſuccès.
Du ſein de ſes plaines ſanglantes
Attachant ſes regards ſur toi,
La Terre éléve vers ton Roi
Ses mains captives & tremblantes.
Etein ces foudres dévorans,
Dont le redoutable paſſage
Tour à tour parcourt & ravage
Les Etats les plus floriſſans ;
Et ſur l'horiſon ſans nuage
Ren nous des jours purs & brillans :
Non, que ſur nos rives fleuries
Coulent pour prix de tes travaux,
Le miel & le lait à longs flots,
Ni, que les loups dans les prairies
Bondiſſent avec les agneaux ;

Mais le Laboureur en repos
Sillonnant le champ de ſes péres,
Le vol heureux de nos vaiſſeaux
Uniſſant les deux hémiſphéres,
Les arts à ta voix excités
Et les talens reſſuſcités
Enfantant de nouveaux prodiges....
Des premiers âges ſi vantés
Diſparoiſſez, fameux preſtiges.
Au doux charme de ſes accens,
Amphion bâtit une Ville,
J'en vois renaître plus de mille
Par tes accords bien plus puiſſans.
Je ne viens point ici te dire,
Sois fidelle à garder ton cœur
Du ſouffle impur & corrupteur
Qu'à la Cour la vertu reſpire:
Je dirai qu'en cet âge heureux
Où la candeur ſimple, ingénuë,
Sur le front brille toute nuë,
De ce cœur noble & généreux
La pureté me fut connuë:
J'ai vû depuis au ſein des mers,
Par la main de Neptune aſſiſe,
La ſuperbe & ſage Veniſe

Célébrer tes talens divers:
Le front calme en ce rang ſuprême,
Tu ſeras ſemblable à toi-même,
Philoſophe, homme & Citoyen;
Et celui dont la voix ſincère
Promet ce bonheur à la Terre,
Bernis, ne te demande rien.

ARTICLE DOUZIEME.

L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

Ode.

Grand Dieu, quand un rayon de ta clarté suprême
Ne m'eût point révélé mon sort,
Mon ame chaque jour lit au fond d'elle-même,
Qu'en la formant, ta main l'a soustraite à la mort.
Un instinct généreux, un cri de la nature,
Contre le néant me rassure.
Ce qui n'est point matière est immortel en moi;
Ma raison me l'apprend sans être téméraire,
Et sur cet important mistére
Ne laisse ni combat ni mérite à ma foi.

Quoi! ce souffle émané de la bouche divine,
Pourroit donc, victime du tems,
Malgré ses attributs, malgré son origine,
N'échapper au néant que pour quelques instans?
Cet Etre, en qui des traits qu'on ne peut méconnoitre,
M'offrent l'image de ton Etre,
Pourroit, comme l'éclair.... Ah! j'en frémis d'effroi.
Non, Seigneur, de tes dons ce brillant assemblage
Ne sauroit être ton image,
S'il ne sort de tes mains immortel comme toi.

Lui périr! lui, grand Dieu! par qui l'espace immense

Dans

Dans un inſtant eſt embraſſé?
Lui qui d'un prompt eſſor dans l'avenir s'élance,
Lui qui fait d'un regard revivre le paſſé?
Lui qui ſonde les cieux, lui qui pèſe la terre,
Qui décompoſe le tonnerre?
Lui qui connoît ſon Etre, & qui ſait l'expliquer?
C'eſt peu; lui qui t'entend, qui te connoît, qui t'aime,
Qui pénétre dans ton ſein même?
Ah! la mort dans ton ſein pourroit donc l'attaquer!

Hé pourquoi, s'il eſt prêt à fondre dans l'abîme,
De tant de dons le revêtir?
N'aurois-tu donc voulu qu'embellir la victime,
Que la mort va frapper, & la terre engloutir?
Malheur, malheur au jour qui ne m'a donc vû naître,
Que pour ſouffrir & diſparoître!
Le néant m'épargnoit l'horreur du ſort humain.
O de jours & de maux carrière déplorable!
Tu me deviens inſupportable,
Si d'un ſéjour plus doux tu n'es point le chemin.

Quoi! naître dans les pleurs? Vivre en proie au ſupplice
Des paſſions, ou de l'ennui?
Victime, ou des remords qui pourſuivent le vice,
Ou du pénible ſoin de lutter contre lui?
Ne connoître du vrai qu'une ombre peu certaine,
Du plaiſir qu'une image vaine,
Au ſein de la douleur voir approcher la mort,
Ne pouvoir ni la fuir, ni ceſſer de la craindre,
Et tout entier enfin s'éteindre?
Si tel eſt mon deſtin, quel plus horrible ſort?

Le tien, inſecte vil, ſeroit plus favorable:
Du ſeul penchant tu ſuis les loix,

Tu ſens les maux préſens: à leur poids qui m'accable,
Seul des maux à venir j'ajoute tout le poids.
Ton corps fait tous les tiens; mes deſtins infléxibles
M'en font ſouffrir de plus terribles,
Enfans de la raiſon, péres du déſeſpoir;
La mort fond ſur nous deux; mais le ſouverain Maître,
Avec l'horreur de la connoître,
N'épargne qu'à toi ſeul l'effroi de la prévoir.

Si dans une carrière à peu de jours bornée
Tout mon deſtin doit s'accomplir,
D'où naît en moi, Seigneur, cette faim effrénée,
Qu'excitent tant d'objets, qu'aucun ne peut remplir?
Ce deſir de ſavoir, cette ſoif de connoître,
Inſéparables de mon être,
Vers l'immortalité cet éffor généréux?
Je reconnois ta voix dans ces ardeurs confuſes;
Et c'eſt toi-même qui m'abuſes,
Si jamais nul objet ne répond à ces vœux.

Quoi! ce feroit pour l'homme (être vil & frivole,
Si le néant peut l'engloutir)
Que le monde, grand Dieu, docile à ta parole,
Du chaos débrouillé ſe hâta de ſortir!
Non, non: ou cette terre eſt une vaſte ſcène,
Qui par les combats & la peine,
D'un bonheur éternel peut m'aſſurer l'eſpoir;
Ou mon œil, dans ce jeu de ta main immortelle,
Qui me paroît peu digne d'elle,
De tous tes attributs ne voit que ton pouvoir.

Mais ſi tout l'homme meurt, je cherche ta juſtice:
Quels objets m'offre l'univers!
La pourpre eſt trop ſouvent le partage du vice;
Celui

Celui de la vertu, la poussière ou les fers.
Applaudi, redouté, l'usurpateur habile,
De la dépouille du pupille,
Au mépris de la foudre, éblouït tous les yeux.
La foule qui le voit insultant ses victimes,
S'enyvrer du fruit de ses crimes,
Doute s'il est encore un vengeur dans les cieux.

Ainsi tant d'attentats pourroient de ta colère
Eluder la juste rigueur?
Tant d'efforts de vertu périroient sans salaire!
La mort égaleroit le juste & l'infracteur?
Ah! l'impie aveuglé, qui croit l'ame mortelle,
Veut s'anéantir avec elle.
Tu n'es point, si tu n'es la suprême équité.
Croire qu'il est un Dieu, sans le croire équitable,
C'est par un blasphême effroyable
Substituer un monstre à la Divinité.

Non, je n'en puis douter, ton jour est prêt à luire:
Le sort du juste & du pervers,
Dans un ordre nouveau, dont tu daignes m'instruire,
Vont te justifier aux yeux de l'univers.
Quel trouble cependant! quels périls! quelle attente!
L'immortalité m'épouvante.
Ah! soutien mon espoir, ranime mon effort.
Que l'Enfer vainement de piéges m'investisse;
Qu'à jamais heureux je bénisse
La main qui m'affranchit du pouvoir de la mort.

Non moriar, sed vivam, & narrabo opera Domini.
Ps. CXVII. v. 17.

* * *

ARTI-

ARTICLE TREIZIEME.

IMITATION DE L'ODE D'HORACE,

Rectius vives, Licini &c. *

LA Sagesse, *Licinie*,
Est la source du bonheur.
Pour voguer avec honneur
Sur l'Océan de la vie
Ne condui ton bâtiment
Ni près, ni loin du rivage:
La crainte est un esclavage,
L'ambition un tourment.
Médiocrité charmante,
Heureux qui connoit ton prix!
Si la fortune insolente
Ne dore point tes lambris,
La commodité tranquille

Et

* Par Mr. Bory, de l'Académie de Lyon.

Et le loisir précieux,
A l'abri des envieux,
Embellissent ton azile;
Loin des vents impétueux
Et des éclats du tonnerre
Tu fécondes sur la terre
L'arbrisseau de nos vallons,
Tandis qu'au sommet des monts
Enorgueilli de sa cime,
Le chêne tombe victime
Du courroux des aquilons:
Et vous qui touchez la nuë,
Monumens de vanité,
Tours superbes dont la vuë
Se perd dans l'immensité,
Au fracas de votre chute
Le Courtisan tremble & fuit,
Et le Villageois bénit
L'obscurité de sa hutte.
Fuyons un éclat trompeur,
Et d'une aveugle Déesse
Ne craignons point la fureur:
Que peut-elle contre un cœur
Défendu par la sagesse?
Si la fortune me rit,
Je connois son goût volage

Et je n'en ſuis point ſéduit.
Le jour brillant qui me luit,
Eſt la veille de l'orage.
Me plaindrai-je de ſes jeux,
Si le ſort devient contraire?
Son caprice peut me faire
Le lendemain plus heureux.
L'éternelle deſtinée
Ote & rend à chaque année
Le Printems & les Hyvers,
Et le Dieu brûlant qui cauſe
Les fléaux de l'Univers,
Eſt le pére de la roſe,
Et le Dieu de nos concerts.
Dans le creuſet l'or s'épure,
La vertu dans le malheur;
Elle oppoſe ſans murmure
Le courage à la douleur,
Et régnant en ſouveraine,
Au ſein même des plaiſirs,
Ne livre point ſes deſirs
A l'appas qui les entraîne.
Tel un Pilote prudent
De ſes voiles fait uſage
Selon le degré du vent;
Il les cale dans l'orage,

Et

Et quand Eole appaiſé,
Lui laiſſant d'un vol aiſé
Parcourir l'humide Empire,
Sur la pouppe du navire,
Conduit les Zéphirs légers,
Modérant leur fougue heureuſe,
D'une courſe impétueuſe
Il évite les dangers.

ARTICLE QUATORZIEME.

LE ZEPHIR ET LE PAPILLON RIVAUX.

Pour l'aimable Sylvie
Je ſoignois, de mes mains,
Une roſe choiſie;
Secondant mes deſſeins,
Déja la jeune Flore
Lui prêtoit ſes couleurs;
Et la naiſſante Aurore
L'arroſoit de ſes pleurs.
L'Aſtre brillant du monde,
Pour l'aider à s'ouvrir,
Quittoit le ſein de l'onde;
Je m'apprêtois à la cueillir.
Vaine & frivole joye!
Aux fureurs d'un jaloux
Je vois ma roſe en proye,
Et tomber ſous ſes coups.

Zéphir, ce Dieu que le Printems ramène;
Sans ſe fixer, voltigeoit un matin,

Et

Et careſſoit d'une amoureuſe haleine
L'œillet, le lys, l'anemone & le thin;
Mais vers la fleur écloſe pour Sylvie
Guidant ſon vol, il devient plus conſtant;
Un vif éclat, une odeur d'ambroiſie
Flatte ſon choix & fixe ſon penchant.
Du mouvement de ſon aîle bruyante
Il frappe l'air, une douce fraîcheur
Se fait ſentir à ſa nouvelle amante,
Qui ſe dilate à ce ſouffle flatteur.
Rien n'égaloit leurs communes délices.
Par un baiſer déja l'heureux Zéphir
De ſon amour ſavouroit les prémices,
Lorſqu'un rival interrompt ſon plaiſir.
Sur le beau ſein de la Roſe nouvelle,
Vient ſe poſer un Papillon doré;
De ſes attraits Iris l'avoit paré;
Les yeux d'Argus étoient peints ſur ſon aîle.
Zéphir le voit folâtrer, voltiger,
Et s'enyvrer de faveurs amoureuſes.
Quoi, cet inſecte oſeroit m'outrager!
Où ſont, dit-il, mes vapeurs orageuſes!
Et dans l'inſtant il ſouffle, il ſe bouffit;
Des clairs ruiſſeaux on voit l'onde ridée,
L'air eſt ému; le Papillon s'en rit,
Se balançant ſur la Roſe agitée.

Zéphir

Zephir outré redouble ſon courroux;
Il ſiffle, il gronde, & dans ſa rage extrême,
Pour ſe venger, il abbat ſous ſes coups
Le Papillon & la Roſe elle-même.
Ainſi périt cette Reine des fleurs;
En la voyant, une Nymphe attendrie
De ſes débris compoſa ces couleurs
Qu'on voit briller ſur le teint de Sylvie.

NOUVELLES LITTERAIRES.

FRANCE.

I. ABrégé Chronologique de l'Histoire d'Espagne depuis sa fondation jusqu'au présent régne. Par M *Déformeaux*, 5. vol. in-12. *Paris*, chez *Du Chesne*. L'Auteur s'est servi des Ouvrages de *Mariana* & de *Ferreras*, & de Mémoires très-fidèles pour continuer l'Histoire d'Espagne depuis le point où se sont arrêtés ces deux Auteurs.

II. Histoire des Mathématiques, dans laquelle on rend compte de leurs progrès, depuis leur origine jusqu'à nos jours, où l'on expose le tableau & le dévelopement des principales découvertes, les contestations qu'elles ont fait naitre & les principaux traits de la vie des Mathématiciens les plus célébres, par Mr. *Montucla*, de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Prusse, 2. vol. in-4. *Paris*, chez *Jombert*. Excellent Ouvrage.

III. Dictionnaire raisonné & universel des Animaux, ou le Régne Animal. *Paris* chez *Bauche*. Cet Ouvrage est proposé par souscription. Il y aura 4. vol. in-4. Le prix de la souscription est de 48 livres de France.

IV. Vues Politiques sur le Commerce, Ouvrage dans lequel on traite particuliérement des denrées, & où l'on propose de nouveaux moyens pour encourager l'Agriculture & les Arts, & pour augmenter le Commerce général du Royaume. *Paris*, chez *Vincent*. Ouvrage très-intéressant.

V. Annales Typographiques, ou Notice du progrès des connoissances humaines. *Paris*, chez *Lambert*. C'est une

feuille périodique, dans laquelle on se propose de donner une notice de tous les livres de la France & des pays étrangers qui paroitront dans le cours de chaque année.

VI. Tableau de la petite Vérole, par Mr. *Cantwel*, *Paris*, chez *Hérissant*. C'est l'Ouvrage d'un ennemi déclaré de l'Inoculation, & par là même du genre-humain.

VII. Essai sur les Maladies Vénériennes, où l'on expose la méthode de feu Mr. *Petit* dans leur traitement, avec plusieurs consultations du même Auteur. *Paris*, chez *Cavelier*.

VIII. Dictionnaire Historique, Théorique & Pratique de Marine. 2. vol. in-8. Par Mr. *Saverien*. *Paris* chez *Lambert*. On trouve dans ce Dictionnaire la définition des termes propres à la Marine, l'Histoire, la Théorie & la pratique de la Navigation.

IX. *Matthiæ Casimiri Sarbievii è Societate Jesu Carmina*. Poësies de Sarbiewski. *Paris*, chez *Barbou*. Nouvelle Edition, très-belle & très-correcte. Le mérite de ces pièces de poësie, au moins d'un grand nombre, est connu depuis longtems.

X. *Ecole d'Agriculture*. *Paris*, chez les fréres *Etienne*. Brochure.

XI. La Physique des Arbres, où il est traité de l'anatomie des Plantes & de l'économie végétale, pour servir d'Introduction au Traitté complet des Bois & des Forêts; avec une Dissertation sur l'utilité des méthodes de Botanique, & une explication des termes propres de cette Science, & qui sont en usage pour l'exploitation des Bois & des Forets. Ouvrage enrichi de figures en taille-douce, 2. vol. in-4. par Mr. *Duhamel du Monceau*, de l'Académie &c. *Paris*, chez *Guérin*. Cet Ouvrage est une suite du *Traité des Arbres & des Arbustes*, qui parut il y a quelques années.

XII.

XII. Leçons de Chymie, propres à perfectionner la Physique, le Commerce & les Arts, par Mr. *Pierre Shaw*, premier Médecin du Roi d'Angleterre, traduites de l'Anglois, in-4. *Paris*, chez *Hérissant*. Excellent.

XIII. Histoire moderne des Chinois, des Japonois, des Indiens, des Persans &c. pour servir de suite à l'Histoire Ancienne de Mr. *Rollin*, les vol. 5e. & 6e. *Paris*, chez *De Saint & Saillant*. Il est question dans ces deux nouveaux volumes de l'Histoire des Indiens, des habitans des Maldives, de Ceylan, de Sumatra, de Java, de Borneo &c.

XIV. Transactions Philosophiques. Ouvrage traduit de l'Anglois par Mr. *Demours*, 2. vol. in-4. *Paris*, chez *Briasson*. Ces deux nouveaux volumes renferment les années 1737. 1738. 1739. & 1740. Les suivans paroitront de six mois en six mois.

XV. Essais & Observations Physiques & Litteraires de la Société d'Edimbourg; traduits de l'Anglois, T. I. in-12. fig. *Paris*, chez *Bauche*.

XVI. Soins faciles pour la propreté de la bouche & pour la conservation des Dents, par Mr. *Bourdet*. *Paris*, chez *Hérissant*.

ANGLETERRE.

I. *Outlines of a Systeme &c.* Ebauche d'un Systême sur la génération des Végétaux, par Mr. *Hill*. *Londres*, chez *Baldwin*. Cet Ouvrage contient un grand nombre d'expériences sur les Végétaux, nouvelles & très-intéressantes.

II. *A Treatis on the &c.* Traité sur la maniére d'employer plus utilement & d'entretenir mieux les pauvres dans les maisons où on leur fournit du travail. Avec quelques Observations sur la culture du Lin, & diverses inventions nouvelles, qui tendent à

 la

la perfection des Manufactures de toile, dont on démontre l'importance & les avantages, par *Guill. Bayely*, *Londres*, chez *Dodsley*. Le Titre de cet Ouvrage en fait connoitre l'utilité.

ALLEMAGNE.

I. *Sylloge Nova Epistolarum varii Argumenti Liber* 1. Nouveau Recueil de Lettres sur divers sujets. *Nuremberg*. Ces Lettres roulent particuliérement sur la Littérature Orientale.

II. *Institutiones Medicinæ Clinicæ &c.* Institutions de Médecine Clinique. Par Mr. *Ludwig*. Ouvrage très estimé par les connoisseurs.

HOLLANDE.

I. Bigarrures Philosophiques, 2. vol. in-12. *Amsterdam*. Trois parties. *Visions d'Ibrahim*; *Voyage aux Limbes*; *Essai sur la nature de l'ame*.

II. *Girardi Guill. de Bruyn Dissertatio &c.* Dissertation de Mr. de Bruyn sur les progrès de la Morale parmi les Payens, qui a remporté le prix de la Fondation de *Stolp*. *Leyde* chez *Lusac*. L'Auteur montre dans cette excellente Dissertation qu'il est impossible de donner un exposé net & précis de la Morale Payenne; jusqu'où est allée cette morale, & quels en ont été les défauts.

ITALIE.

Dell' Istoria Ecclesiastica &c. Histoire Ecclésiastique, Tome XIX. Par le Pére *Joseph Augustin Orsi*. *Rome*, chez *Pigliazini*. Ce XIX. vol. contient l'Histoire de l'Eglise depuis l'an 554 jusqu'à la fin de 586.

SUISSE.

Lettre de Mr. Elie Bertrand, à Mr. Luzac &c. à Leyde.

MONSIEUR,

J'ai lu dans le Journal Helvétique du mois de Novembre 1758. l'Article que vous avez inseré dans la partie des Nouvelles Litteraires de vôtre Bibliothèque impartiale Tome XVII. page 136. On y accuse formellement & sans restriction les Ministres de la Suisse Françoise Réformée d'éterodoxie. A cette lecture il ne me vint pas en pensée que cette accusation pût me regarder, quoique j'aye étudié à Geneve, reçu l'imposition des mains à Lausanne, & que je sois également membre du corps du Clergé du Pays de Vaud comme de celui de Berne. Mes sermons ordinaires font foi de ma Doctrine. Ceux qui sont imprimés, aussi-bien que les deux éditions de mon Catéchisme & divers autres écrits, prouvent que je n'ai jamais rien enseigné de contraire à la confession Helvétique & au Synode de Dordrecht, qui sont les principaux livres Symboliques des Eglises Réformées. La meilleure & la seule vraie justification d'une imputation d'erreur est la confession franche de la vérité. Je suis informé depuis peu de tems, Monsieur, que j'ai une autre sorte d'intérêt à prendre dans l'Article de vôtre Bibliothèque. Deux de mes amis de Hollande, l'un desquels est un de vos Théologiens célébres, dont l'amitié me fait autant de plaisir que d'honneur, m'écrivent qu'on me regarde comme l'Auteur de l'Article qu'on dit venir de Berne. J'ai donc crû devoir déclarer que je n'ai jamais publié ni ne publierai jamais rien sous le masque d'un Anonyme contre qui que ce soit, & que lorsque je ne pourrai pas dire ouvertement ce que je pense, je saurai me taire. Je n'ai pas besoin, Monsieur, de vous dire que cette lettre est la prémiére que j'ai eu l'honneur de vous écrire. Je n'ai point celui de connoitre, ni les Auteurs, ni les Editeurs ni les Directeurs de vôtre Journal, & jamais je ne leur écrivis ni directement, ni indirectement. Enfin je déclare que je n'ai même jamais eu au-

aucune intention de rien publier de ce qui est contenu dans l'article qu'on m'attribue sans fondement. J'aime d'ailleurs à me persuader que celle de l'Auteur, que je ne connois point, a été pure & droite, & je prie Dieu qu'il affermisse & qu'il étende de plus en plus le régne de Jésus Christ nôtre Sauveur.

J'attends, Monsieur, que vous ne me refuserez pas la grace de publier ma lettre ou un extrait suffisant pour détruire une imputation absolument fausse, & que vous agréerez les assurances de la considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Berne 27. Janvier, 1759.

Votre très-humble & très-obeïssant Serviteur,
ELIE BERTRAND,
Premier Past. de l'Eglise Fr.

BERNE. Les Journalistes Littéraires ayant réussi a étendre leurs Correspondances, & le nombre des Souscrivans pour les Journaux qu'ils débitent s'accroissant de jour en jour, ils ont été par-là-même mis en moyen d'en diminuer le prix, à proportion de l'encouragement qu'ils trouvent, & ils vendront les 4. Volumes, qui comprennent l'Année complette, pour 4. florins d'Empire ou 2. Rixdalers, qui répondent à 7. Livres 10. Sols de France ou 15. Paules Romains. Ce changement a lieu & pour le Journal écrit en Italien, qui embrasse la Litterature de l'Europe, & pour le Journal Latin, qui comprend la Litterature de l'Italie & de la Suisse. Les Editeurs se sont aussi déterminés à ne plus tirer d'Exemplaires du Journal Latin sur du papier sans cole ; tous les Exemplaires de l'un & de l'autre Journal seront uniformes par rapport à la qualité du Papier.

TABLE
DES ARTICLES
Contenus dans ce Volume.

ART. I. *L'Ami des Bêtes.* page 3
ART. II. DISCOURS. *L'Esprit de Justice assure la gloire & la durée des Empires.* 28
ART. III. *Réflexions sur les Mariages malheureux.* 55
ART. IV. *Réflexions diverses.* 64
ART. V. *Conseils d'un vieil Auteur à un jeune, ou l'Art de parvenir dans la République des Lettres.* 87
ART. VI. *Suite des Fables choisies de* Gay. 120
ART. VII. *Réflexions sur le Gouvernement Démocratique.* 148
ART. VIII. *Les plaisirs de l'Imagination.* Chant Premier. 162
ART. IX. *Avis à ceux qui grondent en jouant.* 191
ART. X. *Ode sur le Sublime Poëtique.* 200
ART. XI. *Epitre à Son Eminence Mgr. le Cardinal de Bernis.* 208
ART. XII. *L'Immortalité de l'Ame.* Ode. 214
ART. XIII. *Imitation de l'Ode d'Horace*, Rectius vives, Licini &c. 218
ART. XIV. *Le Zéphir & le Papillon Rivaux.* 222
Nouvelles Litteraires. 225

Fin du dix-septiéme Tome.

CHOIX LITTERAIRE.

Floriferis ut apes in saltibus omnia libant,
Omnia nos itidem depascimur aurea dicta,
Aurea, perpetuâ semper dignissima vitâ.
LUCR. Lib. 3.

TOME DIX-HUITIEME.

A GENEVE
ET
A COPPENHAGUE,
Chez CL. & ANT. PHILIBERT, Fréres.

M. DCC. LIX.

AVEC PERMISSION.

CHOIX LITTERAIRE.

ARTICLE PREMIER.

LA LOGIQUE DES BIENSEANCES;

OU

Brochure sur le Bonheur. *

COMME l'utile est aujourd'hui la régle du beau, & que le soin des bienséances est une branche de l'amour-propre, l'alliance des deux titres que je donne à cette brochure ne doit pas surprendre. J'ai cru même ne pouvoir me dispenser de les

 réunir.

* L'Auteur avertit les sots qu'il a pris le ton ironique dans cette Piéce.

réunir. Me borner au ſecond eût été m'annoncer par une trivialité; rien n'étant ſi commun de nos jours que les Eſſais ſur *le bonheur*; & m'en tenir au premier eût été vouloir n'être pas même feuilleté par nos jeunes Dames à vapeurs.

J'ai deſſein de fixer la nature des bienſéances, & d'en peindre les avantages. Mais voulant avoir des Lecteurs, j'avertis d'avance, que je n'écris point un Sermon, je fais ſimplement une ſpéculation d'intérêt. Je connois mon ſiécle; ſon goût eſt ſi décidé pour l'utile, qu'il eſt même du bon ton de chercher ſon bonheur à l'excluſion de celui des autres. Et qui peut le trouver mauvais? Dépend-il de moi d'être organiſé de maniére que le bien d'autrui affecte agréablement mes nerfs? Je prétens donc qu'une obſervation ſoigneuſe du *décorum* eſt un moyen ſûr de ſe rendre heureux. Encore une fois, ceci n'a point trait à la Morale; qu'on éloigne cet odieux ſoupçon, j'en conjure. Les bienſéances n'interdiſent aucun des ſolides plaiſirs du vice; elles rendent la débauche honnête; elles ne nous diſtinguent des gens ſans mœurs que par un voile léger, & elles nous épargnent l'ennuyeuſe accuſation de ſcandale; ce qui eſt un bien, parce que l'ennui s'oppoſe au bonheur. La

La premiére loi de la décence eſt de ſe reſpecter. Mais pour éviter en cela toute ombre d'affectation, le plus court eſt de concevoir, ſi on le peut, une profonde eſtime pour ſoi-même. Il eſt très-permis de ſe louer, quand la bouche paroit n'exprimer que l'intime perſuaſion. On peut auſſi recevoir ſans rougir des éloges donnés en face, mais en témoignant d'un air ingénu & vrai qu'on croit ſincérement les mériter. Que votre ſtile de converſation ſoit énergiquement bref: Soyez cenſé n'ouvrir la bouche que pour frapper des coups de force & de lumiére. Raiſonne-t-on Métaphyſique? quoique vous y compreniez peu, marquez, par une ſorte de ricanement, que la diſpute nait d'une équivoque, & qu'on ignore les grands principes. Soyez diſtrait quand on vous parle, & paroiſſez ne goûter que foiblement ce qu'on vous dit. Ces précautions ſont une maniére honnête de faire entendre que vous ſaiſiſſez le vrai des choſes, que vous êtes en correſpondance avec les D... & les d'A... que vous poſſédez ſur l'Hiſtoire générale du Monde, des anecdotes très-particuliéres, & que ſi vous ne les imprimez pas, c'eſt que vous avez par devers

vous des raiſons pour ne pas les rendre publiques.

La bienſéance preſcrit auſſi des égards pour les préjugés vulgaires. Bien des gens croyent ſérieuſement à une autre vie, & à la différence du vice & de la vertu. Que faire à cela? Prenez-en votre parti, & ayez pour eux de la tolérance. S'ils n'ont point aſſez d'eſprit pour s'élever au Matérialiſme, s'ils ne connoiſſent pas les ouvrages immortels que nos grands maîtres en l'art de nier ont écrit ſur ces importans ſujets, s'ils honorent la Divinité, & croyent que la penſée n'eſt ni impénétrable ni étendue, n'oubliez pas qu'ils ſont hommes; vous devez toujours reſpecter en eux votre eſpèce quoiqu'étrangement défigurée; vous devez les plaindre, je dirai plus, leur faire du bien quand ils ſont dans la néceſſité. J'hazarderai même une penſée: Si ces vieux préjugés ſubſiſtent encore dans pluſieurs cerveaux, ce n'eſt peut-être pas un grand mal. Il eſt bon que la populace ait un frein & une marque de ſujettion, qui mette entre elle & ſes ſupérieurs un grand intervalle. La dévotion & la vertu lui inſpirent la modeſtie qui lui convient; & ſi tous prenoient le vol hardi de

de l'impieté & du vice, où feroit la fubordination fi néceffaire dans la focieté civile ?

Gardez vous donc de prêcher l'irréligion dans les converfations communes ; cela feroit d'un Miffionnaire, & tout ce qui fent le zéle convertiffeur fied mal à un fage. D'ailleurs vous courriez grand rifque de tomber dans le lieu commun. Dites-vous bien qu'un blafphème, tout blafphème qu'il eft, perd de fon prix par le long ufage. La belle gloire pour vous d'être l'écho du vulgaire des gens fans principes ! Seroit-il enfin de la bienféance, de facrifier à l'amufement d'une compagnie, des vérités dont la perfuafion intéreffe toute l'humanité ? Il n'y a qu'un cas où je pourrois vous permettre de détruire ces opinions, ce feroit fi vous compofiez un livre, où vous réduiriez toutes les impiétés à un feul principe. L'entreprife feroit féduifante, & pourroit s'excufer par le prix que donneroit à un tel ouvrage le mérite du fujet, par l'avantage d'en débiter cinq à fix mille exemplaires avant que perfonne en eût fait la lecture, par la fatisfaction de fe dire, J'amuferai les Sybarites qui penfent ; je leur épargnerai la peine d'ouvrir un folio pour trouver un fyftême de liberti-

 nage.

nage. Votre deſſein ſeroit peut-être pernicieux, mais il ſeroit neuf & digne de vous.

On vouloit autrefois qu'un écrivain complimentat ſon lecteur dans une humble & longue préface; aujourdhui on le tient quitte pour un mot d'avis, qui revient à peu près à ceci: *Je ſuis fat & bref.* C'eſt une formalité de convention, à laquelle la bienſéance veut qu'on ſe prête, & qui changera dès que les *in-quarto* ſeront à la mode, ce qui ne tardera pas. Les courtes préfaces ſont déja un peu difficiles, depuis le devoir que tout Auteur s'impoſe à préſent d'inſtruire à fond le lecteur du délabrement de ſa ſanté. Perſonne n'oſe écrire ſans déclarer qu'il va mourir, qu'il n'eſt plus qu'un ſquelette ou une ombre. Mais je crains que le public ne ſoit plus d'humeur à en croire un écrivain ſur ſa parole, quand il en verra une centaine, qui s'étoient donnés pour agoniſans, ſurvivre la plupart à leurs ouvrages. On exigera des atteſtations de la Faculté, qui ſurement tiendront de l'eſpace. Rien, à vrai dire, de plus ridicule qu'un homme en pleine & forte ſanté, & qui s'aviſe d'écrire. N'eſt-ce pas aſſez pour lui de bien digerer & d'avoir la tête libre, ſans vouloir chaſſer ſur les

plai-

plaiſirs de ceux qui ſont doublement malades? Contentez vous, lui dirai-je, de bien remplir toutes vos fonctions animales; laiſſez la Métaphyſique aux nerfs dérangés, les vers amoureux aux poitrines rétrécies, & les comédies à ceux qui ſont menacés d'une mort prochaine.

Venons à des objets plus ſérieux. Si la liberté eſt un bien ineſtimable, l'avantage d'être affranchi de ce qu'on appelle vertu n'eſt pas à mépriſer, & cet avantage eſt le fruit des bienſéances. Quoique le vrai Philoſophe ſoit au-deſſus des régles de la vertu, je veux qu'il en prenne les déhors; & pourquoi s'y refuſer, ſi ſa gloire & ſa fortune y ſont attachées? Il eſt indigne de moi, dites-vous, de porter un maſque: Mais raiſonnons. Tout homme veut ſon bonheur, nul n'eſt blâmable de rechercher ce qui le procure. Or ce principe qui vous guérit du remors, eſt auſſi un antidote contre la honte. En effet, pour quelle raiſon vous reprocheriez-vous l'apparence de la vertu plutôt que la réalité du vice, ſi l'apparence de la vertu & la réalité du vice vous conduiſent également à vos fins?

Les fruits qui naiſſent des apparences vertueuſes ſont aſſez grands pour vous dédom-

ma-

mager de la contrainte qu'elles impofent; elles vous procureront un fonds d'eſtime générale, dont le revenû ne trompe preſque jamais. N'étant point réduit à vendre le même ouvrage à un ſeul Libraire, pouvant nier dans l'occaſion une dette ou un dépot, ou faire honnêtement quelque coup de main, vous corrigerez amplement les torts de la fortune à votre égard; vous vous mettrez en état de faire ſur vos vieux jours des fondations pieuſes, au grand ſcandale des dévots; vous bâtirez des hôpitaux pour les enfans trouvés, à la conſolation des vrais citoyens : Et ſi l'on ne vous canoniſe pàs après votre mort, c'eſt que vous vous ſerez trop bien expliqué pendant votre vie, ſur le peu de cas que vous faites de toutes les diſtinctions qui viennent ſi tard.

Mais une maxime eſſentielle à un écrivain qui s'aime, eſt de témoigner dans ſes ouvrages à tout le genre humain l'affection la plus vive. Qu'il prenne le titre ſublime de Citoyen de l'Univers. Qu'à l'idée de l'eſpéce humaine, il s'extaſie & répande un torrent de larmes. C'eſt le propre du Philoſophe, qu'un mot général, une idée abſtraite, excite en lui la plus forte émotion, tandis qu'un pauvre éten-

étendu ſur le grand chemin, ne lui inſpire point de pitié : car abſorbé par l'idée des maux qui affligent l'eſpéce entiére, la miſére d'un ſeul homme eſt trop peu de choſe pour l'émouvoir. Les rélations même de ſocieté, de parenté, d'amitié, qui ont tant de priſe ſur les cœurs vulgaires, & rétréciſſent la ſphère de leurs ſentimens, ont peu d'accès dans ſon ame, occupée du bonheur de toute l'humanité. Et ſi dans pluſieurs cas il ſe montre dur, s'il écrit des libelles, s'il tourne le dos à un ami malheureux, ne l'en eſtimez pas moins; ſes écrits témoignent de reſte la tendre affection qu'il porte à cet Univers; & quand il immoleroit à ſon reſſentiment une cinquantaine d'individus, qu'eſt-ce que cela comparé à huit-cent millions d'hommes?

Ecrivant comme je le fais ſur les bienſéances, ce ſeroit les violer que ne pas dire un mot du beau ſexe. Dût-on ſe récrier au paradoxe, je ſoutiens que les femmes ſont obligées d'en obſerver les loix. Elles feront moins parler d'elles, je l'avoue, en s'y ſoumettant; peut-être elles en ſeront plus heureuſes : celles qui ſçavent le prix du myſtére, ne dédaigneront pas un triomphe obſcur. *Felix quæ latuit!*

tuit! Quelque affranchi de préjugés que ſoit notre ſiécle, peu de maris ont l'ame aſſez élevée pour ſe plaire à partager leur bonheur. Pluſieurs même ſont aſſez injuſtes pour ſoupçonner une femme ſur de ſimples apparences, & ſeroient capables de ſe courroucer tout de bon pour une ſeule infidélité.

La fureur du jeu eſt un plaiſir légitime, à parler en général; mais à l'égard des femmes, cette vérité doit ſouffrir quelque reſtriction, non-ſeulement parce que cette paſſion portée à l'excès peut ouvrir un gouffre de dettes, mais ſur-tout parce que les longues veilles qu'elle occaſionne, & les coups bizarres du ſort, creuſent les yeux, deſſéchent les bras, défigurent les traits, & altérent la fraicheur de la peau. Or immoler ſa beauté à la ſoif du gain, n'eſt pas un ſacrifice qui ſiée à une femme Philoſophe qui déſire fortement le bien de toute l'eſpéce humaine.

Les jeunes Demoiſelles, celles du moins qui ne renoncent pas au mariage, me pardonneront ſi je leur preſcris un attachement ſcrupuleux aux loix de la bienſéance. J'avoue que les jolis Cavaliers qui leur font la cour, n'exigent pas d'elles tant de régularité; mais ils ne ſont

ſont pas de l'eſpéce de ceux qui épouſent. Ceux qui épouſent ont des préjugés ; ils croyent qu'une femme doit avoir des mœurs, ils parlent de caractère, de vertu, d'amour du chez ſoi. Mais comme à tout prendre ils peuvent faire de bons maris, le *décorum* eſt un piége qu'il faut leur tendre.

Cependant je ne pouſſe pas la rigueur juſqu'à interdire à nos Demoiſelles les plaiſirs qu'on regarde chez nous comme très-honnêtes. Elles peuvent donc, puiſque l'uſage le leur permet, ſe trouver en tête à tête avec de jeunes Cavaliers dans les ruës, dans les places publiques, à la promenade, dans les bals, & dans les ſociétés.

Au reſte je me garde bien d'impoſer des loix à toutes les Demoiſelles : Il en eſt pluſieurs qui ſans doute ſe diſpenſeront de me lire, ne m'étant adreſſé qu'à celles qui ſongent à ſe marier.

GENEVE.

ARTICLE SECOND.

LES PLAISIRS DE L'IMAGINATION.

SOMMAIRE DU SECOND CHANT.*

Distinction des Ouvrages de l'Imagination, de ceux de la Philosophie, cause de l'abus qui en a été fait parmi les Modernes. Projet de leur réunion, sous la protection de la liberté publique. Enumération des plaisirs accidentels qui augmentent l'effet des objets agréables à l'Imagination. Les plaisirs des sens. Circonstances particulières de l'ame. Découverte de la Vérité. Idée du dessein & de l'ordre. Mouvemens des Passions. Toutes les Passions de la Nature donnent une sensation agréable. Cause finale de cette disposition de l'ame, expliquée par une Vision allégorique, & par des exemples tirés de l'affliction, de la compassion, de la terreur, & de l'indignation. *CHANT*

* Le 1er. se trouve dans le Volume précédent.

CHANT SECOND.

LE Laurier & la Lyre ne recouvreront-ils plus leurs honneurs? Le langage divin de l'harmonie, qui, semblable au feu de Promethée, embrase le sein des Mortels, n'obtiendra-t-il plus l'antique louange? Ah, que l'Aurore de la Beauté & de la Vérité a de peine à percer les ombres rebelles de la nuit gothique, qui couvrent encore les Nations! Long-tems elles ont gémi sous le joug odieux de la fureur avide; souvent de ses antres glacés, le Nord ténébreux a vomi des essains de guerriers, pour désoler les rivages de l'Italie; souvent il entraîna dans l'abîme de l'oubli les monumens augustes de la sagesse & de la liberté; les Muses éperdues, à la lueur d'une lampe tremblante, passoient alors de tristes momens à déplorer la rigueur de leur sort, tandis que des mains barbares profanoient leurs Mystéres, désaccordoient leur Lyre, & attachoient à la terre leurs aîles, faites pour s'élever jusqu'aux Cieux. Les Muses enfin se relevérent; brisant d'indignes liens, elles pri-

rent

rent leur essor, & chantant sur un ton sauvage, elles étendirent leurs guirlandes depuis les sources de Vaucluse jusqu'aux rives de l'Arne & de la tendre Parthenope. La funeste ambition, & la tyrannie cruelle bannirent aussi du commerce de la société & de l'administration publique, la troupe active des Sciences. Elle fut releguée dans les ombres des Cloîtres, dans ces lieux où l'aisance studieuse passe des heures tranquilles en recherches ténébreuses, & s'occupe de soins infructueux. Ainsi les Arts, enfans de l'imitation & du délire Poëtique, arrachés à leurs Protecteurs, furent encore long-tems asservis à la tyrannie & aux déréglemens des Cours. Malgré leur répugnance, ils furent pendant trois siécles forcés de leur consacrer leurs travaux; la langue du Tasse chanta servilement des triomphes sans gloire; & l'Art Magique de Raphaël eut des bornes qu'il n'osa franchir.

Que vois-je ! Une époque lumineuse s'annonce, le Temple de la liberté s'éléve pour jamais sur les bords fortunés d'Albion; il fournira une commune retraite à tous les talens qui tendent au bonheur de la société. C'est-là que le cortége de la Sagesse, c'est-là que les

Ver-

Vertus, retrouvant des amis, dont elles furent long-tems féparées, embrafferont comme autrefois la Troupe aimable des Arts; des Mufes & des Graces. Le vice prodigue de leurs dons précieux, ne les offrira plus à des objets méprifables; les regards indignés du Citoyen & du Sage, ne feront plus forcés à fe détourner avec dégoût de leurs charmes; le pouvoir des Loix, l'étude de la Philofophie, ne feront plus en proye aux ténébres, à l'orgueil, & à l'efclavage. La Mufe de l'harmonie & fes divines Sœurs, planteront leurs Lauriers favorables fur le penchant de la double colline; elles répandront leurs fleurs fur fon chemin dangereux.

Armé de la Lyre, déja j'ai ofé pénétrer dans le Sanctuaire de la Sageffe éternelle; déja j'ai tenté d'unir leurs charmes, fi long-tems féparés; mes Vers ont chanté les attraits de la Vérité & de la Beauté: ce grand deffein n'eft point encore rempli. Je vai pourfuivre; je vai découvrir les fources des plaifirs, qui, lorfqu'ils joignent leurs douces influences aux premiers effets des objets grands & fublimes, augmentent la joye que caufe leur union. Les fens n'uniffent-ils pas fouvent leurs

douceurs pour embellir les charmes naturels de l'Imagination? Ainſi quand on reſpire le parfum d'une roſe, ſa couleur ne ſemble-t-elle pas plus belle? Lorſqu'au milieu des ardeurs du midi, on découvre un ruiſſeau qui coule ſur la verdure, & préſente une fraîcheur aimable, un breuvage délicieux au voyageur altéré, ſes ondes ne paroiſſent-elles pas plus pures? Son murmure ne ſemble-t-il pas plus doux! Dans le cours varié de la vie, ſouvent une circonſtance diſpoſe à ſe livrer au plaiſir, tandis qu'en tout autre inſtant on n'en ſeroit point touché. Le ſpectacle du Printems, lorſqu'il eſt accompagné des chanſons ruſtiques, & parfumé par les fleurs du matin, a des appas pour tous les yeux. Mais que ſon aſpect eſt doux pour le malade, qu'un lit a long-tems environné de ſon ombre lugubre! Que ſa beauté lui paroit touchante, lorſqu'au moment où ſes forces commençant à renaître, il reſpire un air embaumé, il ſent la chaleur vivifiante du Soleil réchauffer ſon ſein, & chaſſer des ſources de la vie les vapeurs funeſtes de la douleur qui l'oppriment!

Dirai-je où la céleſte Vérité déploie ſa lumiére auguſte, pour répandre un plus grand

éclat ſur les traits de la beauté? L'homme cherche la Science, & les rayons de la Vérité ſont plus agréables aux yeux de ſon entendement, que les plus doux ſons ne le paroiſſent à ſon oreille, que les mêts les plus exquis ne le paroiſſent à ſon palais. Jamais les vives couleurs de l'Arc-en-ciel n'ont été ſi belles à mes yeux, que depuis que la main de la Science m'eut fait voir la route que décrivent les rayons du Soleil, lorſque partant de l'Occident, ils vont tomber ſur le nuage ſombre, dont le voile environne l'Orient; qu'après qu'elle m'eut enſeigné que ce nuage eſt réduit en pluie ou en goutes de roſée, qu'alors il eſt diviſé en une infinité de globules tranſparens, dont les ſurfaces convexes d'un côté, & concaves de l'autre, reçoivent les rayons qui les frappent, les repouſſent enſuite dans les airs; les obligent de retourner vers la ſource lumineuſe dont ils ſont émanés, & les renvoyent, ſuivant des directions différentes, vers l'œil du ſpectateur étonné qu'ils rencontrent, & où ils vont peindre toutes les nuances & les gradations imperceptibles des couleurs, depuis l'incarnat brillant de la roſe, juſqu'à la teinte obſcure de la violette.

Que dirons-nous de la joie qui ſaiſit à l'aſpect d'un objet aimable, lorſqu'en parcourant ſes charmes, nous découvrons les vûes de la Sageſſe, dans l'arrangement de ſes parties, & les voies qu'elle a miſes en uſage pour parvenir à ſes fins ? O vous, que le flambeau de la Science guide dans le ténébreux labyrinthe de la Nature, dites-nous le plaiſir pur que vous éprouvez, lorſque le hazard vous fait pénétrer dans quelqu'un de ſes myſtéres ; lorſque dans le Firmament vous contemplez les loix brillantes de la lumiére ; quand vous calculez les forces centrales qui donnent le mouvement annuel aux Planétes ſuſpendues ; quand vous conſidérez les agitations des Mers, les fruits délicieux que la terre fait ſortir de ſon ſein ; lorſque vous réfléchiſſez aux ſources de la vie & du ſentiment, ou que vous méditez dans ces choſes la Sageſſe de l'Auteur Tout-Puiſſant.

Mais quel ſentiment éprouvera-t-on ? A quel point le ſpectacle que l'on contemple, ſera-t-il animé, lorſque l'ardeur d'une paſſion embraſée dans les replis de l'ame, lui préſentera tout-à-coup l'objet qui l'occupe & l'enchante, & le peindra d'une grandeur dé-

me-

mesurée, sous des couleurs vives, & comme environné d'une nuit d'ombre? Que sera-ce, lorsque semblable à la tempête qui souléve l'Océan du fond de son lit immense, la violence des secousses se fera sentir jusques dans la profondeur de l'entendement, & lorsque ses fondemens en seront ébranlés? Alors les sensations du plaisir & de la douleur se montreront dans toute leur pureté; elles seront dégagées des enveloppes de l'opinion; le foible voile de l'usage & des tems disparoîtra; l'ame sensible sera mise à découvert; la Nature parlera sa langue; les expressions des hommes fortifiés par les mouvemens de leurs ames, montreront l'énergie que la Passion sçait donner aux choses. Il y a plus, sans que la beauté exerce ses droits, sans que les attraits du bonheur séduisent les sens, la Passion seule procure un plaisir véritable; son choc impétueux réveille l'ame toute entiére; par des impulsions réitérées, elle met l'équilibre, & donne de la tension à tous ses ressorts; par-là ils reçoivent une force nouvelle: Sans ce choc, la machine rouillée perdroit son mouvement, & ce que le Ciel a destiné à un travail perpétuel, resteroit dans l'inaction. Mais, diras-

tu, toutes les passions que les hommes éprouvent, leur donnent-elles du plaisir ? Ce sentiment n'est dû qu'au charme de l'amour, au sourire de la joie, aux applaudissemens de l'admiration. Mais ces larmes améres que la douleur fait verser sur le tombeau d'un frére, cet effroi muet que causent les terreurs de la nuit, ces feux dévorans qui brûlent l'ame, lorsqu'elle est indignée, trouvera-t-on que ces choses nous donnent du plaisir ? Ecoute, écoute avec respect. Ma voix va révéler les volontés du Ciel. Le vieil Harmodius me les apprit à la fleur de mon âge, Harmodius qui avoit pesé dans le fond de son cœur tout ce qu'enseignent les écoles de la sagesse, tout ce qu'apprend dans la retraite ta voix solitaire, ô nature fidelle ! Ce sont tes loix qui gouvernent & soutiennent l'univers. Pendant qu'il me donnoit ses leçons sublimes, les heures couloient avec rapidité. J'écoutois en silence les paroles de ses lévres, lorsqu'un jour ce sage commença ce récit.

C'étoit dans les détours d'une forêt antique, au tems où ma jeunesse consacroit dans la solitude des jours innocens, aux charmes de la Philosophie ; dans la saison où le pâle Automne

ne fournit une ombre fraîche aux soirées paisibles. J'errois & je rêvois; je pensois aux sources du bien & du mal; je méditois sur l'homme mortel; tout-à-coup l'Imagination peignit à mon esprit un spectacle qui me glaça d'horreur; je crus voir l'ombre plaintive de Parthénie; l'instant de son trépas arrivé à pareille heure, s'offrit à mon coeur affligé. O toi, que j'aimai, cher objet de tant de larmes! Ni la fleur du bel âge, ni les talens enchanteurs, ni les guirlandes de l'Hymenée qui s'apprêtoient pour te couronner, ni les pleurs d'un amant, ni la douleur d'un tendre pére, ne purent t'arracher à la Parque inéxorable! Tes yeux mourans, tes derniers adieux saisirent mon cœur, comme la main glacée de la mort!... A l'instant, l'ombrage où j'étois me parut affreux; il me sembla que les vents irrités se déchaînoient pour agiter avec fureur les branches des arbres; le spectacle des choses humaines me parut noir & funeste, comme un orage au milieu de la nuit; je ne vis plus que déserts, que sables arides & brûlans, où les reptiles mêmes étoient forcés d'expirer; je ne trouvai plus qu'un renversement total; le midi me parut glacé; la désolation,

le carnage & les rapines couvroient l'Occident ; là le pouvoir tyrannique étoit assis sur son trône au milieu des flots de sang ; les affreux enchantemens de la superstition obscurcissoient les Cieux ; le Soleil reculoit d'horreur. Ciel favorable ! m'écriai-je, qu'est-ce que la vie de l'homme ? Ces désastres ne peuvent-ils suffire à ta volonté redoutable ? Faut-il que passant au-delà de leurs bornes, ces maux se raniment aujourd'hui pour exercer de nouveau leur rigueur sur mon ame attendrie ? Le destin veut-il donc lui faire sentir toutes les impressions de la douleur ! Faut-il qu'elle soit victime de maux qui lui sont étrangers !

Ainsi je parlois dans mon impatience ; tout-à-coup un torrent de lumiére se répandit au milieu de l'obscurité qui m'environnoit ; un nuage éclatant descendit lentement par les airs ; il s'arrêta sur la cime des arbres qui me couvroient de leur ombre, & se plaça devant mes yeux ; là se développant, il devint plus radieux ; je vis alors au-dessus de ma tête un Etre supérieur à l'humanité ; il s'inclina majestueusement vers moi ; sur le champ le tonnerre fit retentir la grotte, & le nuage disparut. Alors il me fut permis de considérer cette brillante

appa-

apparition. Je vis un phantôme divin; des palmes ceignoient ſon front; un manteau lumineux flottoit ſur ſes épaules, & deſcendoit juſqu'à ſes genoux; il étoit embraſſé vers le milieu du corps par une ceinture d'or; j'y lus en caractères myſtérieux, ſa fonction ſublime & ſon Nom, *Génie de l'humanité.* Immobile & confus, j'arrêtai mes regards ſur cet Etre redoutable; le déplaiſir étoit peint ſur ſon viſage, cependant il étoit tempéré par un air d'intérêt & de pitié; il portoit ſa vûe avec peine ſur moi, & ces paroles ſe firent entendre dans les airs, comme un tonnerre éloigné.

Tes penſées ſont vaines, me dit-il, ô enfant né pour la mort! Ta langue eſt impuiſſante; & ta petiteſſe eſt-elle faite pour meſurer ce vaſte Univers? Ta ſageſſe eſt-elle ſuffiſante? Voudrois-tu t'établir Juge entre le Souverain de la Nature & ſes œuvres? Voudrois-tu élever ta voix contre des décrets éternels qui ne reſpirent que l'amour & la bonté? Ta langue impie oſe-t-elle blaſphêmer les nœuds ſacrés de la tendreſſe innée, & de l'amour ſocial? C'eſt par ces nœuds indeſtructibles que la chaîne des êtres eſt retenue; c'eſt par eux qu'elle eſt éternelle. As-tu trouvé les

les peines de l'affliction qui s'adoucit, les impressions du zèle qui s'indigne, assez douloureuses à ton ame, pour désirer que les liens de la Nature fussent brisés pour toi? ton cœur épris de lui-même, ne cessera-t-il point de déplorer son sort, parce qu'il est la victime de maux qui lui sont étrangers? O bienveillance aimable des cœurs généreux! O homme que la Nature a fait pour toute l'humanité!

Ainsi parla le Génie. Je restai interdit & confus, comme si j'eusse reconnu l'offense de mes lévres; cependant mon silence n'étoit dû qu'au respect que sa présence m'inspiroit; mon cœur murmuroit en secret de ses reproches. Alors s'inclinant de dessus son trône, & touchant mon front de sa main, Léve les yeux, me dit-il, & que tes sens te convainquent de l'erreur de ta langue. Je regardai. Quel prodige! Tout avoit changé de face; des chemins ombragés, des arbres touffus, une solitude vaste & sauvage se présentérent à mes regards: c'étoit un assemblage informe de montagnes entassées, un amas confus de rochers & de courants; des arbres élevés jettoient une ombre redoutable sur les eaux; des torrens impétueux entraînoient sans cesse la terre qui couvroit le

pied

pied des chênes & des pins, & mettoient à nud leurs racines; les eaux amaſſées faiſoient un bruit terrible en ſe précipitant par les routes qu'elles s'étoient ouvertes au travers des rochers; le débordement alloit toujours en augmentant. Enfin je vis une plaine de verdure qui s'étendoit juſqu'à ce lieu ſauvage; elle recevoit dans ſon ſein émaillé, les eaux qui deſcendoient. Parvenues dans cet endroit, elles ſe reſſerroient dans les bornes d'un même canal; là elles couloient paiſiblement au travers d'un vallon délicieux, & montroient une ſurface unie comme la glace d'un miroir; les riches fruits de l'Automne étalant leurs tréſors aux rayons du Soleil, peignoient des plus vives couleurs les côteaux qui terminoient en cercles ce théâtre champêtre. Sur les bords de cette onde pure, j'apperçus un édifice élevé qui répandoit ſon ombre flotante au milieu des ſaules argentés. En ce moment le Soleil couchant montroit ſon diſque lumineux entre deux collines ſéparées; il jettoit ſur les montagnes & les eaux une traînée de lumiére qui relevoit la beauté du coup d'œil. Mon ame fut remplie d'admiration, mes penſées furent ſuſpendues dans l'attente; alors la voix de cette intelli-

telligence céleſte me tira de ma rêverie, pour m'expliquer ce ſpectacle myſtérieux, & m'adreſſa ces mots:

Habitant de la terre, à qui il fut donné d'apprendre les voies bienfaiſantes de la Providence, prête une oreille attentive à mes paroles. L'Eſprit ſouverain de l'Univers, quoique renfermé depuis l'éternité dans la profondeur de ſon eſſence, a vu ſe former la chaîne du bonheur; ſa bonté infinie l'engagea à répandre dans ſes Ouvrages cette joie ineffable, dont il étoit rempli; il éleva ſa main puiſſante, & fit retentir ſon ordre créateur dans les abîmes de l'immenſité; auſſi-tôt parurent les orbes lumineux, les riants ſéjours de la vie, toute cette variété d'êtres s'anima par ſon ſouffle divin, & prit des formes différentes; chacun reçut de lui une portion de la flamme vivifiante, dans un ſi juſte rapport, que du vaſte aſſemblage des ordres coexiſtans, il en réſulta un ordre général, qui embraſſa tous les autres. Il vit encore par la lumière ſacrée de ſa raiſon ſuprême, toutes les combinaiſons poſſibles, le mouvement progreſſif des actions, & la variété infinie de toutes les exiſtences; il fixa dans la longue ſuite des événemens & des

des tems, les époques des êtres; il prescrivit à tout ce qui a vie, le tems du mouvement & l'instant du repos; il n'y eut rien qui ne conspirât à son dessein suprême, le bien général de l'Univers. Tout répondit d'un plein accord au plan sublime qu'il avoit choisi; celui du meilleur & du plus parfait des mondes sans nombre qui de toute éternité étoient renfermés dans les trésors infinis de son entendement. Non content de montrer sa puissance par l'acte de la Création, il voulut encore manifester sa bonté. Dans tous les âges, dans tous les instans, en remontant la suite des tems, sa main paternelle orna d'un accroissement perpétuel de bonheur & de vertu cet Univers dont toutes les parties sont dans un si juste accord. Depuis le coquillage muet qui s'ouvre sur le bord des Mers, jusqu'aux hommes, aux intelligences célestes, sa main conduisit sans cesse les générations des Etres qui se succédent, vers une existence plus élevée; tandis que son souffle vivifiant produisit chaque jour des êtres d'un ordre inférieur, qui montent par degrés, & vont remplir l'espace qui reste au-dessous des premiers. La flamme

s'élé-

s'éléve ; les corps se précipitent vers le centre qui leur est propre ; l'Océan en équilibre, obéit en se gonfflant à l'action de la Lune qui l'attire ; ainsi tout ce qui vit tend à Dieu. Infini, immuable, il est le Soleil des êtres, & le centre des Ames ! Jamais la voix de la Nature ne cesse de diriger leur marche incertaine ; jamais le Ciel ne cesse de prêter un secours proportionné au travail ; par-là chaque être persévére dans sa tendance, & s'efforce de s'aprocher de l'essence éternelle.

Ces amas de rochers que tu vois, cette plaine fleurie qu'arrosent les eaux des montagnes, eh bien, que ce spectacle peigne à ton imagination le séjour où la volonté du Ciel fixa la demeure primitive de l'homme. Cet édifice qui s'élève & s'étend le long de ces bords ombragés, lui fut marqué pour passer dans la retraite la saison du jeune âge, jusqu'à-ce que devenu plus mûr, il pût jouir de la communication des intelligences supérieures, des Héros & des Dieux. Le Pére bienfaisant de la Nature donna ses soins à sa tendre fleur ; souvent il se montra dans ce séjour agréable ; souvent de la splendeur de son trône,

trône, il envoya ſa Nymphe bien-aimée, cette beauté ſouveraine émanée de ſa gloire, l'objet de ſa tendreſſe; il la plaça devant ſes yeux, pour qu'elle attirât tous ſes regards; ce fut la Déeſſe de l'inſpiration; c'eſt elle qui ordonne le travail du citoyen, qui fait les délices de l'amitié; ſans ſon ſecours il n'eſt rien d'aimable ſur la Terre, ni dans les Cieux; il n'eſt point de ſuccès fortunés, point de gloire, point d'honneurs. Ce fut elle que le Très-haut chargea d'élever l'ame tendre de l'homme, de développer ſes facultés naiſſantes, de diriger ſes jeunes deſirs, & de lui apprendre ce qui eſt bon, d'après les loix qui gouvernent ce vaſte Univers. Tous les jours la Nymphe s'occupoit de ce ſoin généreux; ſans ceſſe elle avoit à ſes côtés la charmante Euphroſine, cette Reine aimable des ris & des plaiſirs délicieux, qui réjouïſſent également les intelligences céleſtes, & les cœurs des mortels. Vois-tu ce couple charmant! elles quittent ce ſéjour qui ſe découvre maintenant à tes yeux; elles abandonnent le dépôt confié à leurs ſoins, pour retourner vers les demeures céleſtes... Je regardai, & je vis, ſur un gazon fleuri entre deux Nymphes d'une

d'une beauté raviſſante, un jeune homme aimable; la vivacité des fleurs printaniéres étoit répanduë ſur ſes joues; la douce innocence brilloit dans ſes yeux timides; ſur ſon front réſidoit la candeur du jeune âge. D'un œil enchanté il conſidéroit les deux Nymphes qui s'éloignoient; la plus jeune ſur-tout arrêtoit ſes regards amoureux; d'un air touchant il la prioit de reſter. Elle paroiſſoit brillante comme l'Etoile du ſoir au milieu de l'obſcurité; la jeuneſſe éternelle répandoit ſes graces ſur toute ſa perſonne; on voyoit briller dans ſes yeux une joye conſtante & pure, auſſi délicieuſe que la roſée du matin qui tombe ſur les eaux tranquilles; le printems du Ciel avoit fourni les fleurs qui lioient les treſſes noires de ſes cheveux; ſon écharpe dorée voltigeoit au gré des Zéphirs; dans ſa main elle portoit un rameau chargé de fruits immortels; il avoit le pouvoir de calmer les feux de la colère, & de diſſiper de devant les yeux humides les nuages de l'affliction. Sa compagne s'avançoit d'un air plus grand encore; elle avoit la démarche aſſurée de l'adoleſcence; l'image d'un Dieu placée ſur le haut de ſon front, imprimoit le reſpect; elle ne faiſoit aucun mouve-

mens

ment qui n'inſpirât une vénération profonde ; mais l'amour raſſuré par la douceur de ſes regards, tempéroit ce ſentiment, & le changeoit en une joie raviſſante, & en une tendreſſe filiale, dont l'ame étoit enchantée. Elle portoit librement dans ſa main le glaive du pouvoir réglé ; une couronne héroïque ornoit ſon front avec une ſimplicité majeſtueuſe ; ſa taille noble étoit couverte d'une longue robe, dont la blancheur égaloit l'éclat du Soleil du Printems, lorſqu'il ſe montre au travers des nuages. Ces deux Compagnes immortelles ſe tenant par la main, s'élevoient lentement dans les airs ; des rayons lumineux marquoient tous leurs pas ; de toutes parts on entendoit des chœurs d'une harmonie céleſte, & l'air embaumé répandoit autour d'elles des roſées d'Ambroſie ; mais au milieu de leur route, vers le firmament, les nuages entr'ouvrant tout-à-coup leurs voiles, laiſſérent échapper une maſſe éblouïſſante de la lumiére de l'Empyrée ; l'œil affligé s'y perdoit, & cherchoit vainement à découvrir les objets qui en étoient enveloppés ; mes foibles yeux n'en purent ſoutenir l'éclat ; je me tins profondément incliné vers la terre en ſilence ; bien-tôt j'entendis la voix d'une

femme; elle étoit douce comme le murmure des eaux qui coulent sous un ombrage frais. Elle commença par cette invocation.

Pére des Dieux & des hommes! Toi qui tiens dans tes mains les rênes de l'Univers, sois favorable à mes vœux! Je remplis avec joye tes décrets respectables; je porte souvent mes pas vers la demeure de l'homme, ton ouvrage; je développe dans son cœur les germes naissants de la Justice & de la Sagesse; je lui fais envisager la noblesse & la grandeur de son Etre, qu'il ne connoîtra parfaitement que quand ta main secourable le tirera du séjour de la terre, pour le conduire vers les régions célestes, où tu fixas le temple de ta gloire. Mais hélas! Je ne suis point l'objet de ses désirs; ce n'est point ma voix qui charme son oreille; cette Nymphe enchanteresse, cette compagne charmante que tu m'as donnée, est l'objet que son cœur chérit uniquement: absente, il soupire pour elle; c'est sa présence seule qui réjouït son ame; je perds donc tout espoir d'accomplir tes ordres bienfaisants; mes soins seront infructueux, si tu n'accordes ton secours à cette œuvre divine.

Elle se tut. Une voix plus majestueuse lui répondit en ces mots: O toi sur qui j'ai fixé

pour

pour toujours ma tendresse ! O la plus belle des Nymphes du Ciel ! Image la plus parfaite de ton auteur ! Loin de toi les succès malheureux, le dégoût ou le blâme ! tôt ou tard tu accompliras mes ordres sans trouver de résistance. Si l'homme refuse d'écouter tes conseils, si séduit par des voluptés indignes de la splendeur de son origine, il transfére à d'autres objets les honneurs dûs à toi seule, jamais il ne goûtera le plaisir après lequel il court, jamais il n'atteindra le but de son désir. Va donc encore ; que le succès accompagne tes soins ; va, mais que ton aimable Compagne ne suive plus tes pas ; en sa place, j'envoye le cruel fils de Némésis ; c'est lui qui venge mes ordres violés... Le voilà qui t'appelle ; il brûle de marcher ; il brûle d'épuiser les trésors de sa rage sur cette tête dévouée. Toi, ma fille, modére sa fureur, & conserve le dépôt que j'ai mis en tes mains. Lorsque l'affreux désespoir saisira son cœur, qu'il apprenne à chérir la main secourable qui seule peut sauver sa foiblesse ; qu'alors il reconnoisse ta puissance & ta gloire ; que tous les maux qui obéissent à la voix de ce démon vengeur, que tous les orages de la nuit infernale ne servent qu'à faire

éclater le pouvoir de tes charmes ; ils triomphéront de ſa férocité, & les horreurs des ténébres ne feront qu'en relever l'éclat.

Ici ceſſa la voix redoutable. Le rideau de nuages qui défendoit mes foibles paupiéres contre cette lumiére immortelle, fut fermé de nouveau. Je levai les yeux, & je vis s'avancer à grands pas un phantôme d'une grandeur démeſurée ; il marchoit au bruit du tonnerre, au milieu d'une maſſe énorme de nuages, & ſa démarche étoit terrible. Son front noir comme la nuit portoit la conſternation ; d'impatience il tordoit ſes membres ; la rage y excitoit un mouvement convulſif ; ſa main étoit armée d'un fouet de ſerpents, que ſouvent dans ſa fureur aveugle il tournoit contre ſon propre ſein ; ſes yeux verſoient des larmes améres. Il mugit, & ſa voix remplit le vuide d'horreur ; à ſes côtés la Nymphe s'avançoit en ſilence ; rien ne troubloit la ſérénité de ſon viſage ; les ténébres qui l'environnoient, ne ſouilloient point la pureté des rayons qui partoient de ſa perſonne. Ils deſcendirent tous deux ſur les bords des eaux ; cependant l'habitant de ce ſéjour, ignorant ſon malheur, s'avançoit avec tranſport pour recevoir ſes Compagnes accoutumées. Com-

Comme un loup affamé qui a parcouru pendant toute la nuit les neiges des Alpes, lorsqu'au matin du haut d'une roche qui domine sur la plaine, il apperçoit loin d'un hameau un agneau égaré qui cherche sa pâture ou de l'eau pour se désaltérer; il s'avance le long des bords tortueux d'un ruisseau, & s'apprête à le dévorer. Ainsi le monstre odieux s'élance sur sa proye. Le jeune homme sans défense, est glacé de frayeur; d'une voix foible & entrecoupée, il fait entendre le cri lamentable de la désolation. Frappé d'une terreur subite, il reste immobile, & comme fixé par des racines à la terre. La Nymphe voit son trouble; les yeux remplis de l'inquiétude la plus tendre, elle vole à son secours; soudain le monstre éprouve l'effet de son pouvoir; son bras impétueux tombe sans nerfs & sans vigueur, avant d'avoir porté le coup que méditoit sa rage; il se retire interdit & désespéré. La Déesse, avec la tendresse d'une mére, saisit le jeune homme entre ses bras, & le presse contre son sein, jusqu'à-ce que la vie ait rappellé les couleurs de ses joues: alors elle prend sa main, & sa voix l'encourage en ces termes.

Réveille-toi ! ranime ton courage ! Faut-il que les menaces de ce monſtre accablent ton ame, tandis que pour te ſouſtraire à ſa fureur, ta protectrice & ton amie ſe tient auprès de toi ? Souvien-toi que les décrets du Ciel veulent le bonheur de tous & le tien. Ce n'eſt pas la chaleur douce des objets agréables qui ſeule peut développer l'ame, & lui donner l'accroiſſement ; ſouvent leur éclat ſéducteur égare la foible vue de la raiſon ; jeune encore, & ſans expérience, elle ſe perd dans une route fatale qui l'éloigne du terme fixé par la Nature : crois-tu que le Ciel ait fait l'homme pour attendre dans un repos honteux le cercle des plaiſirs qui ſans ceſſe ſe renouvellent ? Interroge ton cœur ; une erreur ſi flatteuſe n'a-t-elle point endormi tes deſirs ? Ton ame affermie a-t-elle rejetté les liens de la molleſſe ? Lorſque la charmante Euphroſine parut en ce ſéjour, tes vains déſirs n'étoient-ils pas indignes de la nobleſſe du deſtin que je t'avois annoncé ? Fatigué de mes conſeils, tu détournois les yeux pour t'enyvrer de la douceur de ſes charmes ; voilà pourquoi l'éternel te prive de ſa vue ; ſa ſageſſe toujours bienfaiſante veut qu'en ſa place ce phantôme

effrayant accompagne mes pas, pour que tu apprennes à connoitre ton bonheur véritable, pour que tu sçaches ce qui seul peut sauver ton foible cœur de la folie & du désespoir, au tems de la douleur & de l'infortune. O toi que j'aime encore! que la terreur ne glace point tes sens; ne sois point allarmé des efforts de ce monstre; je suis ici pour te défendre; je te donnerai des forces supérieures. Enhardi par tes craintes, fier par ta foiblesse, il triomphe en ce moment; ose te mesurer avec lui; ose lui livrer combat; alors tu le dompteras; sa fureur méprisée recevra tes fers. Ainsi l'ame immortelle, aguerrie par les dangers, rendue plus active par les travaux, supérieure aux coups du sort, au milieu du choc des élémens, inébranlable comme la base solide de ce vaste Univers, reste affermie sur ses fondemens. Déchaînez-vous, vents impétueux! Mugissez, flots irrités! Tonnerres, roulez vos tempêtes! Colonnes qui soutenez le firmament, ébranlez vous! Que les Astres enflammés soient arrachés de leur place! Toujours calme, l'ame invincible regarde avec tranquillité cet affreux renversement: plus forte à mesure que l'orage s'accroit, elle poursuit

ſa route avec aſſurance; elle marche avec ſécurité parmi les ruines de l'Univers, & elle arrive au terme fixé par la voix de la Nature.

Ainſi parla la Nymphe; à chaque parole qui ſortoit de ſes lèvres, des graces céleſtes ornoient ſa perſonne; chaque mot, chaque mouvement portoit un feu divin dans les cœurs. Auſſi promptement que l'éclair enflamme les plaines aromatiques de l'Ethiopie, le jeune homme ſe ſentit échauffé par ſon ſouffle: ſortant de ſa langueur, il s'écria: Eh bien, que l'épreuve vienne! Sois témoin de mon courage; voi ſi je tremblerai aux approches de l'orage; voi ſi les forces m'abandonneront, lorſqu'il s'appeſantira ſur moi; je ne ſuis plus le mortel timide que tu as vû; tu viens de changer mon être; ta voix puiſſante a réveillé mes facultés endormies; je vais affronter les périls & les travaux; je vai marcher où les décrets du Ciel m'appellent; mais ne m'abandonne point; ſois toujours à mes côtés; que je puiſſe entendre ta voix ſacrée; que tes ordres dirigent & affermiſſent mes pas. Mais hélas! di-moi, mes yeux ſeront-ils privés pour toujours de cette Nymphe charmante? Ne verront-ils plus la céleſte

Euphrosine? Toi qui régnes dans les Cieux, arbitre éternel des choses! que tes ordres sublimes s'accomplissent! qui suis-je pour m'opposer à ta volonté redoutable? Que les regards menaçants de ce monstre vengeur obscurcissent tous les matins les charmes de l'aurore; que chaque soir il redouble les ténébres de mon séjour solitaire; les deux Nymphes seront toujours également chères à mon cœur, & je soutiendrai sa présence sans peine. Mais souffre que ma langue t'adresse une humble priére; si mes actions trouvent grace à tes yeux, ren moi la Nymphe sa compagne; qu'elle vienne charmer ma solitude; que ses regards enchanteurs continuent à me rendre heureux.

Ainsi parla le jeune homme. Au travers des noires vapeurs, dont le phantôme avoit rempli les airs, un torrent de lumiére se répandit tout-à-coup; les nuages se partagérent; au milieu d'un ciel azuré, Euphrosine parut; la Nymphe d'un pas léger descend sur le gazon, & tient ce discours à la troupe surprise. Me voici rendue à tes vœux; puisse notre union être fortunée; le Ciel est propice à tes désirs; nous ne serons plus séparés. Enten l'écho du fond de sa grotte, répéter en

mur-

murmurant ſur les eaux, ces mots charmans: Nous ne ſerons plus ſéparés. O vous que je chéris tous deux! Le Tout-Puiſſant du haut de ſon trône vous a regardés dans ſa clémence; tandis que ce démon implacable montroit l'impuiſſance de ſon bras contre vos forces réunies. O Nymphe divine! voici ce que ſon décret éternel a ordonné. Ce phantôme affreux accompagnera quelquefois tes pas; mais lorſqu'il deſcendra dans la demeure de l'homme, jamais tu ne reſteras ſeule expoſée à ſa fureur; jamais tu ne ſeras éloignée de ta chère Euphroſine. Elle finit à ces mots... Auſſi-tôt le ſpectacle phantaſtique diſparut; en un inſtant les rochers, les forêts, les eaux, l'édifice, tout cet aſſemblage d'êtres myſtérieux ſe diſſipa, comme les ſonges du matin qui s'envolent aux premiers rayons du Soleil. Je reſtai quelque tems interdit & confus; enſuite je me tournai vers le Génie, dont le pouvoir avoit fait paroître ce payſage à mon imagination; je trouvai ſes regards adoucis; & prévenant ma demande, il m'adreſſa ces mots.

Reconnois ici l'aveuglement & l'impiété de ta plainte; conſidére les voies que l'Eternel a marquées aux humains; toujours juſte, toujours

jours bienfaisant, toujours sage, il veut que les pas de la Vertu, lors même qu'elle est poursuivie par l'infortune & la douleur, soient toujours accompagnés de la volupté pure. Faut-il que j'excite ta pensée tardive? Faut-il que je te peigne le cercle des événemens par lesquels les êtres sont forcés de passer? Alors ton ame calmée sentira la force que donne la vertu dans les orages qu'excite la passion, quand elle est animée par l'affliction & le malheur; alors elle connoîtra les remédes qu'elle sçait appliquer pour affoiblir leurs aiguillons mortels. Demande à cet amant fidèle pourquoi l'urne de celle qu'il a tendrement aimée, remplit si souvent ses bras? pourquoi ses cendres attirent ses pas solitaires dans un moment de silence, pour leur payer le lugubre tribut de ses larmes? Il répondra que tous les trésors de l'Univers ne lui feroient pas omettre, chaque jour à une heure marquée, un devoir aussi sacré, aussi cher; il te dira qu'alors s'échappant au tumulte, à l'envie, aux affaires, un souvenir si tendre, adouci par la vertu, calme les peines de son ame, & le conduit au ravissement, même au travers de ses pleurs. Interroge cette foule qui abandonne avec empressement ses

ſes amuſemens champêtres, pour monter ſur les rochers du voiſinage, lorſque les vents cruels ont fait échouer ſur la côte quelque vaiſſeau ſans ſecours ; demande pourquoi la pitié attendrit tous les yeux, tandis que la main de la terreur fait dreſſer les cheveux, & glace les membres des infortunés qui périſſent ; chaque mère preſſe plus fortement ſon enfant contre ſon ſein, en montrant du doigt un endroit par où les vagues écumantes pénétrent dans les débris du navire fracaſſé ; elle jette un cri perçant à la vûe d'un infortuné, qui au moment où ſes bras étendus implorent du ſecours, eſt tout-à-coup englouti par les flots irrités, ou lorſqu'elle en apperçoit un autre que l'impétuoſité des ondes écraſe contre les rochers. Crois-tu que la Nature n'ait point mis de plaiſir dans la terreur que nous cauſent les malheurs des autres, dans les larmes ſi douces que fait verſer la compaſſion ? Penſes-tu qu'il n'y ait point un charme invincible qui entraîne les facultés ſociales, & les mette en action malgré le tranchant de la douleur ? Interroge ton cœur ; lorſqu'au milieu du ſilence de la nuit, à la lueur d'une lampe, ton œil ſtudieux parcourt les volumes ſacrés des morts, les vers des chantres de la Grèce,

les

les fastes où la renommée traça les noms fameux de ces Héros dont le Ciel & la Terre lisent les actions avec la complaisance d'un Père qui entend les louanges de son fils ; alors si ton ame, s'affranchissant du joug de ces siécles sans gloire, partage leurs exploits, & brûle de la même ardeur qui les animoit autrefois ; di, lorsqu'un spectacle odieux se présente à ta vûe, lorsqu'ébranlés jusques dans leurs fondemens, des Etats glorieux gémissent dans la poussiére, & tremblent à l'aspect altier de la fiére ambition ; lorsque tu vois une jeunesse héroïque qui combattit pour les loix & la liberté de ses Péres, étendue dans des ruisseaux de sang ; quand l'orgueil impie usurpant le trône de la Justice, change l'éclat du pouvoir, la majesté des loix, le glaive, le laurier & la pourpre, en un vain appareil, fait pour orner la marche insolente d'un Tyran, ou pour éblouïr les yeux des esclaves qui fléchissent devant lui ; lorsque les urnes honorables des Citoyens & de leurs illustres Chefs, leurs bustes respectables, les monumens sacrés de leurs triomphes sont répandus sur les chemins pour repaître la lâche jalousie des Rois ; lorsque tu vois ces lieux habités autrefois par les Muses, ces portiques au-

augustes où la Sagesse parloit à Socrate ; à Ciceron, ne retentir plus que des cris barbares de la dispute scholastique, ou des priéres nocturnes de femmes superstitieuses ; lorsque l'avidité impitoyable arrache des mains du tems sa faulx meurtrière, pour détruire les monumens de la gloire ; quand tu vois la désolation déployer ses aîles de corbeau sur des rues abandonnées & couvertes d'herbes ; quand sur ces murs habités autrefois par des Sénateurs aussi révérés que des Rois, l'on entend siffler le serpent, qui sortant d'un amas de plantes venimeuses, va s'entortiller autour d'une colonne brisée ; lorsque le touchant spectacle de ces débris lugubres, de ces révolutions funestes, perce ton cœur ému ; lorsque la larme patriotique tombe de ton œil attendri, & que ton bras vengeur voudroit arracher la foudre des mains de Jupiter, pour frapper le laurier impie sur le front de Philippe, ou pour renverser Octave de son char triomphal : di-moi, à la vue de ces choses, ton cœur souffre-t-il en secret de la douleur qu'il éprouve ? Changerois-tu ces peines qui annoblissent l'ame pour le sort d'un Tyran, qui assis au milieu d'un troupeau de

bar-

barbares, que le moindre signe fait tomber dans la poussiére, élève avec fierté sa tête ornée du diadême, & dit en lui-même, Je suis Roi. Quel droit la voix importune de la douleur a-t-elle pour frapper mon oreille?.. Non, ton choix n'est pas douteux, graces aux soins du Législateur du Monde; les funestes lies de ces derniers âges, le breuvage infame de la servitude & de la folie n'a pas avili à ce point la grandeur naturelle de l'ame; l'empreinte de son Créateur n'est point encore si honteusement défigurée.

Fin du second Chant.

ARTICLE TROISIEME.

EXAMEN DE CETTE QUESTION:

Est-il avantageux de savoir son sort d'avance? *

RIen ne paroit plus facile que de se convaincre, qu'il ne seroit pas bon de sçavoir d'avance le sort qui nous attend dans le monde; & cependant la plûpart des hommes désirent ardemment cette connoissance, qui peut-être leur seroit bien funeste. Les mêmes, qui le matin croyoient que c'étoit un bienfait du Ciel, que de ne pouvoir pas prévoir ni son bonheur ni son malheur, souhaitent le soir, que le rideau, qui cache l'avenir à nos yeux, tombe tout-à-coup & leur laisse voir ce qui doit leur arriver. C'est apparemment l'amour-propre qui produit en nous ce

* Par Mr. *Gellert.*

ce desir, & c'est l'orgueil & l'avarice qui le nourrissent. Je ne vois cependant pas pourquoi il n'y auroit pas aussi plusieurs bons motifs aussi capables de le faire naître. Le desir de devenir heureux, est une partie indispensable de notre nature, & le desir de faire le bonheur des autres est la plus noble volupté d'un honnête homme; mais tous deux peuvent nous séduire sur l'envie de savoir notre sort.

J'entends par le sort de chacun les bons & les mauvais événemens de sa vie. S'il est question de les prévoir, nous pouvons les envisager en détail & d'une maniére indéterminée, ou dans leur rapport & leur connexion. Ce que j'appelle ici détail, c'est de sçavoir, par exemple, si je passerai plus de jours de ma vie en maladie qu'en santé; si j'acquérerai de grandes richesses, & si je les perdrai ensuite, sans pouvoir pénétrer les causes de ces divers accidens. Prévoir son sort dans la connexion des événemens, c'est en connoitre toutes les circonstances heureuses ou malheureuses pendant toute la suite & la durée de notre vie. Ainsi à l'égard de l'amour & du mariage, il ne me suffiroit pas de sçavoir, que je me marierai un jour; mais il faudroit prévoir encore

par quelles circonstances & en quel tems je me marierai ; si ma femme sera belle ou laide, riche ou pauvre, d'un bon ou d'un mauvais caractère, & si je la posséderai peu ou beaucoup d'années. Cette science complette de son sort, si elle étoit possible à l'homme, entraîneroit des maux affreux, comme on le verra par la suite. La premiére connoissance paroît être la plus facile & la plus commode ; mais elle nous seroit peu utile, & elle exciteroit plutôt notre curiosité qu'elle ne la tranquilliseroit. Car sçavoir quelque chose & ne pas sçavoir tout, c'est la même chose que d'avoir soif, & d'être conduit à une fontaine qu'on ne peut ouvrir. J'apprends qu'un jour je deviendrai riche & grand ; cette connoissance m'est fort agréable. Mais quand le deviendrai-je, & de quelle maniere ? Est-ce peu avant la fin de ma vie, ou long-tems auparavant ? Et ce bonheur qu'on me promet, combien de tems durera-t-il ? Qui me l'ôtera ? Sera-ce la mort, ou me l'ôterai-je moi-même ? Sera-ce la malice des hommes ? Les aurai-je pour amis, ou pour ennemis ? Aurai-je des protecteurs ou des envieux ? Me nuira-t-on de propos délibéré, ou par imprudence ? Il naîtra

tra mille queſtions pareilles, ſi je ne connois mon ſort que par détail; & combien m'inquiéteront-elles, lorſque je ſouhaiterai de pouvoir en trouver la ſolution, & que je ne le pourrai pas? Au lieu qu'une telle connoiſſance devroit contenter mon déſir, il n'en ſera que plus fortement excité. Car le deſir de ſçavoir eſt de la nature de tous les autres deſirs; & comme l'avarice ne diminue point, mais augmente au contraire avec les richeſſes, ainſi que l'ambition par l'accroiſſement de la gloire, le deſir de connoître ſon ſort, bien loin d'être tranquilliſé par une connoiſſance ſuperficielle, en devient beaucoup plus vif. Quiconque en demandera la preuve, pourra avec un peu d'attention la trouver aiſément dans ſon propre cœur, & dans ce qui ſe paſſe en lui-même; & quiconque n'eſt point capable de ſentir cette vérité dans ſoi-même, eſt infiniment moins en état de l'entendre dans un raiſonnement. Oui, dira-t-on, ma connoiſſance eſt bornée; mais je ſçai toujours quelque choſe. Je ſçai que je deviendrai grand, honoré, riche & vieux. Toutes ces attentes ſont fort agréables, & cela ne vaut-il pas mieux qu'une incertitude totale? Je ne pré-

prétends pas sçavoir d'avance mon infortune, mais seulement mon bonheur. On peut penser avec cette modération, mais il est très-difficile de la conserver. Car, quand il seroit possible d'apprendre à connoître uniquement son bonheur, sans pressentir aucun mal, je craindrois que la plûpart des hommes ne fussent encore bien malheureux avec cette seule connoissance. Expliquons-nous plus clairement. Si nous considérons le bonheur comme l'accomplissement de nos desirs, la plûpart des hommes sont malheureux. Or si nous devions prévoir notre bonheur, en le comparant avec nos desirs, nous le trouverions fort au-dessous & fort différent de ce que nous souhaitons, & par conséquent, selon nos idées, nous ne verrions plus de bonheur. C'est un bonheur que de pouvoir fournir suffisamment pendant toute sa vie à tous ses besoins par un travail convenable. Si la plus grande partie des hommes avoit par inspiration un court extrait de sa vie, cette connoissance n'y changeroit rien. Quelle consolation les avares & les voluptueux goûteroient-ils, s'ils sçavoient d'avance l'espéce de bonheur qui leur est destiné? Aucun d'eux ne regarderoit sa condition comme un bon-

bonheur; ainsi au lieu de connoitre qu'ils sont destinés à être heureux conformément à leur génie, ils ne sçauroient autre chose, sinon qu'il leur manquera toujours de quoi l'être. Qu'on dise à un poltron qu'il est destiné à devenir un jour un grand Général, & qu'il fera des actions surprenantes avec le plus grand péril, il va d'avance s'effrayer, & souffrir plus d'inquiétude, qu'il n'en sentiroit réellement, s'il étoit obligé par les circonstances d'hasarder sa vie devant l'ennemi: car alors il s'en consoleroit peut-être par la nécessité, & peut-être deviendroit-il à la fin vaillant jusqu'à l'héroïsme. Mais en attendant il ne regardera point ce qu'on lui annonce pour un bonheur, attendu sa timidité actuelle, & il croira, ou qu'il n'a aucun bonheur à espérer dans le monde, ou qu'il ne sçait pas encore tout ce que le sort lui réserve. On voit de cette maniére que, quand ce qui doit nous arriver d'heureux seulement, nous seroit révélé, selon nos desirs, hors de sa connexion avec les disgraces dont il peut être mêlé, nous n'en serions pas plus tranquilles, & que nous serions au contraire beaucoup plus inquiets que nous ne sommes, en ignorant le bien & le mal qui

nous attendent. Mais dans quel tems voudroit-on que notre bonheur nous fût annoncé d'avance ? C'est apparemment dans celui où nous commençons à penser, dans les années d'une jeunesse déja un peu instruite & capable de profiter de cette connoissance. Or il ne faut pas oublier que les années influent puissamment sur nos passions ; que nos desirs changent avec chaque période de notre vie ; que nous estimons peu dans un tems ce que nous avons fort estimé dans un autre, & que nous revenons de même à ce que nous avons méprisé. Le moyen alors de nous contenter ! Le jeune homme qui est tourmenté par l'ambition, apprend qu'il deviendra Fermier de quelque Bailliage, & voilà toute sa fortune. Mon Dieu, qu'il doit être épouvanté ! Il espéroit de devenir dans sa Patrie du moins un des premiers Ministres d'Etat ; & après les plus beaux songes du monde, il faut qu'il se borne à l'emploi d'un simple Fermier. Il ne voit pas dans sa fortune l'accomplissement de ses prétentions ; & que voulons-nous, lorsque nous souhaitons de sçavoir d'avance notre sort, si ce n'est de voir nos desirs accomplis ? Qu'on juge soi-même, si ce jeune homme doit se ré-

réjouir de sa condition future, ou si plutôt il ne s'en plaindra pas. Ne seroit-il pas plus avantageux pour lui, que son sort lui fût resté caché jusqu'au tems qu'il lui est arrivé? Car peut-être les circonstances du tems & du monde ont-elles fatigué si fort ses hautes idées dans l'espace de dix ans, que son état lui plaît à présent beaucoup. La jeune & vive Clélie, qui ne souhaite rien tant que d'être toute sa vie dans les bras de son cher Amant, demande à sçavoir le sort de son amour. On lui annonce tristement qu'elle ne sera pas le partage de Damon, mais qu'elle finira ses jours avec un homme sombre & âgé. Voilà son bonheur. Son mariage eût été malheureux, si l'inconstant Damon eût rempli les vûes qu'il avoit sur elle. Mais dans les circonstances actuelles, on la verra au désespoir de ce qu'elle vient d'apprendre, & elle se croit la personne du monde la plus malheureuse.

Quand il seroit possible de prévoir notre bonheur, de façon que notre malheur nous restât inconnu; la plûpart des hommes ne s'en trouveroient pas mieux, parce que, si nous voulons parler le langage du monde, & non pas celui des Philosophes, c'est la moindre partie

qui a du bonheur. Car le bonheur parmi les hommes, n'eſt dans leur idée autre choſe que ce qui éblouït les yeux, comme l'abondance des biens, les plaiſirs, de grands honneurs, & des commodités recherchées. Or la moindre partie parvient à cette ſorte de félicité, ainſi qu'ils la nomment conformément à leurs deſirs, & par conſéquent la moindre partie verroit d'avance ſon bonheur, où la plûpart ne verroient que leur misère. Ainſi le deſir de ſçavoir l'avenir, quand cette connoiſſance ſeroit bornée aux événemens agréables, n'en ſeroit pas plus ſage.

Le bonheur de la plûpart des hommes ne conſiſte pas dans une ſuite conſtante d'événemens agréables; car les biens de la vie ſont entremêlés de maux, & nos plus heureux inſtans tirent ſouvent leur prix des mauvaiſes heures qui les ont précédés. Or celui qui ne déſire de voir que le bien qui l'attend, ne veut point prévoir le mal qui peut y être attaché. Il prend donc ce qui, dans la connexion des événemens, eſt un grand bonheur, pour un très-petit bien, ou n'y en verra point du tout.

En voilà, ce me ſemble, aſſez ſur la connoiſ-

noissance de notre bonheur futur en détail, & sur les inconvéniens qui en résulteroient. Il s'agit maintenant de voir l'avantage qu'on tireroit de l'autre espèce de connoissance, de celle qui consisteroit à sçavoir complettement son sort, & qui embrasseroit tous les événemens heureux ou malheureux.

On peut se représenter cette connoissance à peu près telle que les Horoscopes, dans lesquels on promet aux personnes crédules de leur montrer ce qui leur arrivera jour par jour, & d'en démontrer les causes.

Les causes de tout ce qui nous arrive sont fondées, ou dans l'arrangement du monde, ou dans nous, ou dans d'autres hommes. Prévoir son sort avec ses causes, c'est voir ce que la nature ou l'arrangement du monde, ce que nous-mêmes, par ce que nous faisons, ou par ce que nous ne faisons point, & ce que d'autres hommes contribueront à notre bonheur ou à notre malheur. Une connoissance si étendue dans les hommes seroit sans doute bien admirable. Si nous l'avions, nous serions tout d'un coup délivrés de cette crainte qui agite tant notre cœur, & nous pourrions tranquillement hasarder mille entreprises qui nous font

trembler. Notre espérance deviendroit plus forte & plus douce, parce que nous saurions son but. Chacun sachant à quoi il est destiné dans sa vie, suivroit mieux sa vocation, & régleroit mieux sa façon de vivre. Ces trois avantages peuvent nourrir dans la plûpart des hommes le desir de prévoir l'avenir; & s'ils avoient quelque fondement, il n'y auroit rien de plus juste que ce desir.

Mais est-il bien vrai que toute ma crainte doit s'évanouïr, lorsque je sçai ce qui m'attend dans la vie? Je n'en crois rien. Car je n'ai pas uniquement du bien à espérer, & le mal dont je ne puis être exempt me causera une crainte perpétuelle jusqu'à-ce qu'il soit arrivé. Nous n'avions à craindre auparavant que des cas possibles ou vraisemblables, & nous sommes délivrés de cette crainte. Mais l'échange est-il avantageux? Un mal certain qui m'attend ne me tourmentera-t-il pas plus qu'un mal qui est incertain? Je prévois que je dois passer un jour loin de ma femme, de mes enfans, & de mes amis, trois ans dans la captivité: la crainte ne me fera-t-elle point éprouver dix fois ce malheur, avant que de tomber dans les fers? De plus, instruit d'a-

vance

vance de mon sort, je l'anticipe avec toutes ses circonstances, & dans l'ordre des événemens de ma vie. Ainsi je sçaurai que cette disgrace me sera envoyée par la Providence pour des raisons qui me sont cachées ; ou que je me l'attirerai par ma faute, peut-être par ma probité ; ou que ce sera l'ouvrage de la malice des hommes. A quoi me servira de me tourmenter ? Toute espérance d'échapper à mon malheur m'est ôtée, & cependant toujours le desir de l'éloigner se réveille en moi. Ce desir veut être satisfait, & il n'est pas possible de le contenter. Quelles plaintes mon juste désespoir n'adressera-t-il point à chaque instant vers le Ciel ? Quels reproches amers ne me ferai-je pas incessamment à moi-même, si je dois causer mon malheur ? Et s'il est l'ouvrage d'autrui, quelle haine ne porterai-je pas à ceux qui m'y plongeront ? Toutes ces considérations ne me priveront-elles pas du repos, dont j'aurois joui, si je n'avois pas prévu le mal ? Que d'amertume elles verseront, avant qu'il soit arrivé, sur tous les plaisirs qui s'offriront à ma jouissance !

Qu'on réponde encore à cette question. Celui qui regarde ceci seulement du mauvais côté, agit-

agit-il bien ſenſément? Si la crainte eſt augmentée par la certitude du malheur, il faut donc que l'eſpérance augmente auſſi par l'aſſurance du bonheur. Mais cela ne ſe décide pas ſi aiſément. Car ſi l'on veut comparer le bien & le mal, ſi l'on veut que l'un compenſe l'autre, il faut qu'ils ayent une certaine proportion. Que mon malheur pour le cas préſent ſoit la perte de ma réputation, & que le bonheur que j'obtiens enſuite conſiſte à poſſéder de grandes richeſſes. Ces deux objets ne ſe laiſſent pas peſer l'un vis-à-vis de l'autre, eu égard aux hommes, & à leur façon de juger des biens, qui eſt déterminée par les préjugés & par les tempéramens. Car la force avec laquelle tous deux me toucheront d'avance, l'un par la crainte, l'autre par l'eſpérance, ne dépend pas tant de ces objets en eux-mêmes que de mon caractère, & du déſir plus ou moins grand, ſoit de l'honneur, ſoit des richeſſes, qui m'eſt propre & naturel. Si je ſuis ambitieux, & que je prévoye que dans deux ans je ſerai l'opprobre des hommes, mais que j'hériterai enſuite ou auparavant de dix mille écus, cette eſpérance ſera fort peu de choſe, rélativement à l'impreſſion que doit faire en moi la

crain-

crainte de ma honte future. Ainsi, pour pouvoir comparer d'abord le bien & le mal que j'attends, puis les craintes & les espérances qui les précéderont nécessairement, il faut qu'ils ayent pour fondement en moi-même un motif égal. Or le desir de l'honneur & celui de conserver sa réputation, est le même en soi, & s'il y a quelque différence, elle ne vient que de notre façon de penser; & si nous voulons comparer nos espérances & nos craintes, il faut opposer les richesses à l'indigence, la volupté à la douleur, l'honneur à la honte: mais ce n'est pas là précisément notre sort. Qui, avec de l'ambition, a de la honte à craindre, n'a pas toujours à espérer un dédommagement conforme à l'objet de son desir dominant, & l'Avare qui perd son bien, n'a pas toujours l'espérance d'en recouvrer de nouveau. Il est donc rarement vrai, que mon contentement doive s'accroître par l'espérance d'un certain bien que je prévois, à proportion que ma crainte s'est accrue du côté du mal.

Le moyen de sçavoir combien il me tombera en partage de ce que je me figure être un plaisir! Si j'ai peu de félicité, & d'autant plus

plus de malheur à attendre, ce que j'ai le plus à craindre, eſt certainement de le prévoir ou d'en être inſtruit d'avance. Que je dois donc m'eſtimer heureux, que le Créateur m'ait caché mon ſort! Cependant ne ſeroit-ce point pour moi une ſatisfaction extraordinaire, ſi j'avois un preſſentiment ſûr d'un bonheur qui m'attend dans dix ans? Si je ſçavois, par exemple, que je dois épouſer une femme aimable, tendre, raiſonnable & fidelle, ces dix années ne ſe paſſeroient-elles pas pour moi avec beaucoup de vîteſſe & de douceur? J'en doute fort. Mon eſpérance même deviendroit plutôt un ſupplice, parce qu'il n'y auroit pas moyen de la remplir aſſez promptement, au gré de mon deſir; & comme le mal vient toujours trop tôt pour nous, le bonheur, quelque prompt qu'il ſoit, nous paroît toujours tardif.

Je crois même qu'on penſeroit aſſez bien en ſoutenant que, ſi nous ſçavions d'avance le bonheur qui doit nous arriver dans ce monde, cette connoiſſance affoibliroit beaucoup notre contentement, au moins dans la plûpart des hommes. Le bonheur, tel que nous le formons dans notre penſée, tel que pour l'ordinaire

naire nous le desirons & l'espérons, est communément plus vif que celui que nous obtenons en effet : on peut dire même que les bornes de notre espérance sont nos desirs : & combien ne sont-ils pas étendus, indéterminés ! Or, quand nous sçaurons notre bonheur futur, la mesure de notre espérance ne dépendra plus que du degré du bien que nous attendons. Si ce bonheur est médiocre, suivant le calcul de notre desir, le plaisir de l'espérance diminuera à proportion. Mais ne considérons plus l'espérance comme l'avant-goût de notre bonheur : voyons si nous ne perdons pas même quelque chose du plaisir que la jouissance actuelle du bonheur nous donne, lorsque nous le sçavons d'avance.

Il y a une certaine crainte, qui mêlée à notre contentement, fait à peu près le même effet que de fortes épiceries font dans certains mets ; elle assaisonne le plaisir, & nous le fait goûter avec plus de vivacité. Pourquoi la jouissance d'un bien me touche-t-elle souvent si fort, si ce n'est parce que j'ai surmonté le doute où j'étois de ne pas l'obtenir ? Je ne le sentirois pas tant, si la crainte n'avoit, pour ainsi dire, mis en action toute ma sensibilité, qui

qui eſt néceſſairement émouſſée, lorſque je ſçai d'avance le bien dont je dois jouir. N'eſt-il pas certain d'ailleurs, qu'un bien imprévu & inespéré nous touche beaucoup plus qu'un bien prévu, dans le cas où les circonſtances ſont égales? Si nous pouvions prévoir notre ſort, nous verrions encore que nous ne le devons pas ſouvent à nous-mêmes, ni à notre habileté, ni à notre mérite, mais au haſard ou à d'autres hommes. Ainſi notre vanité perdroit la ſatisfaction d'attribuer, comme on fait communément aujourd'hui, à notre ſeul mérite les bons événemens de notre vie, quoique ſans aucun fondement. Que ce ſoit, tant qu'on voudra, une erreur, cette erreur eſt précieuſe pour nous, parce qu'elle nous flatte autant que la vérité. Peut-on à ce prix être curieux de ſçavoir d'avance ſon ſort?

Il reſte encore une objection. Si je ſçavois à quoi je ſuis deſtiné, dira-t-on, je m'y préparerois en arrangeant ma façon de vivre; & c'eſt en quoi je trouve qu'on ſe trompe encore beaucoup. Si la maniére de vivre que mon bien-être futur exige de moi, ne s'accorde pas avec mon caractère ou ma maniére de penſer, comment m'y préparerai-je, ſur-tout étant

étant sûr de ce bien-être? Ai-je besoin de me gêner, puisque quand je n'aurois aucun mérite; je ne parviendrai pas moins à l'état qui m'est destiné? Il est vrai que, si mon inclination est portée naturellement pour cet état, je pourrai m'y préparer, quand même je n'aurois pas eu la curiosité de sçavoir mon sort. Ainsi à quoi peut donc me servir dans tous les cas cette connoissance?

Nous avons seulement examiné jusqu'ici quelle seroit la condition de chaque homme en particulier, s'il sçavoit son sort d'avance. Mais il ne faut pas nous considérer simplement séparés des autres: il faut voir aussi quelles seroient les suites de cette connoissance, par rapport à la société générale, & dans la connexion des choses. Quant à moi, je ne voudrois pas vivre dans un monde où tous les hommes sçachant d'avance leur sort, auroient leur volonté libre; ou il faudroit que ce sort fût tout autre qu'il n'est maintenant que nous l'ignorons. L'action d'un seul homme a souvent une grande influence dans le sort de plusieurs milliers d'autres hommes. Les mobiles de toutes nos actions, sont la crainte & l'espérance. Si on les retranche, ou si on les

change, nos actions & nos entreprises feront changées, ou n'auront plus lieu. Comme nos espérances & nos craintes feroient tout autres, si nous sçavions d'avance ce qui doit nous arriver, nos actions, du moins celles qui dépendent de notre libre volonté, si nous sçavions d'avance leur fin, feroient absolument tout autres. Philippe II, Roi d'Espagne, auroit-il laissé sortir la Flotte invincible, s'il avoit vû d'avance ce qu'il ne vit qu'à la fin? Il étoit trop prudent pour faire cette faute. Les hommes qui périrent sur cette Flotte, ou que cet événement rendit misérables, ou heureux d'une certaine façon, auroient eu par conséquent tout un autre sort qu'ils n'ont eu, si Philippe avoit sçu d'avance le mauvais succès de cette entreprise. On peut donc juger combien les événemens du monde feroient différens de ce qu'ils sont, si chacun voyoit clairement quelle fin auront ses entreprises. A la bonne heure, dira-t-on : mais si l'on pouvoit pénétrer dans l'avenir, & voir les suites de toutes choses, on éviteroit bien des maux qui dépendent de la volonté des hommes. C'est de quoi je doute encore beaucoup.

Si en prévoyant les choses, nous conservions

les

les mêmes desirs & les passions que nous avons maintenant, il resteroit encore assez de malice & de folie dans le monde; & quand nous ne ferions pas tel ou tel mal, nous en ferions surement quelqu'autre. Je conviens que nous pourrions éviter les vices qui portent leur punition en eux-mêmes; mais éviterions-nous les autres? De plus, dans le premier cas, que deviendroit la liberté, & par conséquent la vertu? La crapule est un vice, qui dans bien des gens, est puni par lui-même: or si Strephon, qui par le vin a abrégé ses jours de dix ans, avoit prévu que cela lui dût arriver, il auroit peut-être été plus sobre: & voilà par conséquent un mal qu'il y auroit eu de moins dans le monde. D'accord: mais alors il n'y a donc ni liberté ni vertu dans Strephon. D'ailleurs, ne faudroit-il pas que l'impression de cette idée, *Tu mourras nécessairement plus tôt, si tu bois beaucoup*, fût aussi forte, que quand quelqu'un placé devant nous l'épée nue, s'oppose violemment à ce que nous aurions fait sans cette violence. On voit tous les jours des yvrognes & des voluptueux se livrer aux plus grands excès, parvenir, malgré leurs débauches, à un âge très avancé,

& vivre toujours heureux extérieurement. Par quel moyen donc ceux-là peuvent-ils être guéris de leurs vices? Quel mal ne nous causeroit pas la seule certitude du tems & du genre de notre mort? Quelles suites auroit la connoissance anticipée du bien & du mal dans le cours des événemens de notre vie? Ici des maisons entiéres se plaindroient d'un mal imminent. Là des hommes enyvrés de joie redoubleroient la peine des malheureux, par la seule vûe du plaisir que leur causeroit leur prochain bonheur. Personne ne voudroit plus travailler; aucun particulier ne voudroit s'occuper un instant du bien public. Combien souvent par désespoir s'ôteroit-on la vie à soi-même, ou à d'autres? Le pére étoufferoit son fils au berceau, pour ne pas le voir mourir sur un échaffaud à trente ans. Nous nous déferions aujourd'hui de l'ami, qui doit demain ruiner notre fortune; & d'autres peut-être le même jour se déferoient de nous par vengeance. En un mot, le monde ne pourroit subsister long-tems, si nous sçavions notre sort d'avance d'une maniére circonstanciée. Que de gens mourroient à la fleur de leur âge de chagrin & de tristesse, à moins qu'ils ne fussent

assez

assez stupides ou assez heureux pour s'endormir profondément dans l'oubli des maux dont ils sont menacés, comme s'ils n'avoient rien à craindre! Dans l'état où sont les choses, nous nous trompons par l'espérance que notre bonheur arrivera bien-tôt; & c'est ainsi que nos jours passent insensiblement l'un après l'autre. Nous craignons des maux incertains, & du moins de cette maniére nous restons toujours tranquilles & en état de les détourner. De plus, avec quelle indiscrétion les hommes ne se découvriroient-ils pas les uns aux autres leur bon ou mauvais sort, s'ils le sçavoient d'avance? Que d'envie, que de jalousie, & de-là que de maux ne s'ensuivroient-ils pas? Qu'auroit fait, que n'auroit pas fait Jule César, s'il avoit sçu qu'il devoit être poignardé dans le Sénat? Ciceron auroit-il fait tant de bien, & malgré son ambition, seroit-il jamais devenu Consul, s'il avoit prévu que la récompense de ses actions patriotiques seroit une mort violente? Beaucoup de gens se seroient-ils efforcé de parvenir à un certain bonheur, s'ils avoient sçu devoir l'acheter au prix de tous les travaux & de toutes les incommodités qu'ils ont surmontées pendant une longue suite d'années,

ſans s'en appercevoir? Qui voudroit entreprendre une action grande & louable, ſi, par la connoiſſance de ſon ſort, l'eſpoir de la récompenſe lui étoit ôté? Qui, dans un malheur inévitable, mettroit ſa confiance en Dieu & lui demanderoit du ſecours? Qui dans l'attente du bonheur qui ne pourroit lui échapper, ſeroit moderé & reconnoiſſant envers la Providence, humble & affable envers les hommes? La vertu & la Religion ne ſeroient-elles pas, pour ainſi dire, entiérement anéanties, par une préſcience circonſtanciée?

L'homme, en deſirant de ſçavoir ſon ſort, ſouhaite d'une façon ou d'une autre quelque choſe de contradictoire. S'il veut connoître l'avenir avec toutes ſes circonſtances, il veut ſçavoir des événemens qui ne ſeront jamais événemens pour lui, dès qu'il les ſçait d'avance, & que dans ſa préſcience il conſerve encore les mêmes inclinations, les mêmes deſirs, les mêmes paſſions, la même liberté, la même volonté attachées à ſa condition préſente. Il ſouhaite donc de ſçavoir qu'il arrive une choſe qui n'arrivera jamais. Quelle contradiction! Si les événemens doivent ſuivre infailliblement ſa prévision, il deſire donc de perdre ou ſa

con-

condition actuelle, ou sa liberté; c'est-à-dire, il souhaite d'être homme & de ne pas l'être. Ainsi le desir curieux de sçavoir d'avance son sort d'une maniére circonstanciée, est contradictoire, extravaguant, ou du moins un des plus funestes dont l'homme puisse être capable à son propre désavantage. Car supposons que le monde & le genre humain pussent subsister avec la connoissance de l'avenir, quel enfer ne seroit-ce point dans ce monde, & alors quel bonheur affreux que celui d'être homme! Oui, s'il y avoit des hommes en état de prédire les événemens de ma vie, je les prie & je les conjure de me cacher à jamais leur malheureuse science. La peste, la famine, & les guerres sont les plus grands maux que l'on connoisse; mais des *Genétbliaques* sures, s'il pouvoit y en avoir, des Généthliaques seroient pour le genre-humain plus terribles encore.

ARTICLE QUATRIEME.

PENSÉES POLITIQUES.*

CÉsar fit perdre à la République Romaine sa liberté; si on recherche les raisons qui l'ont fait regarder avec moins d'horreur que *Catilina*, on les trouvera dans une conduite plus adroite & des qualités très-éminentes, qui font souhaiter qu'il eût eu le droit de régner. Les moyens qu'il emploia pour asservir sa Patrie étoient presqu'infaillibles; il y introduisit la corruption & l'esprit d'intérêt; il se rendit le maitre des armées & de la fortune des particuliers. Ceux qui étoient encore animés de l'esprit Républicain ne formoient un corps, ni assez considérable, ni assez uni, pour résister avec succès aux artifices & à la violence de *César*: Rome ne pouvoit donc pas conserver sa liberté dans les circonstances où elle se trouvoit alors.

* * *

Cé-

* Traduites de l'Anglois.

César ne songea jamais sérieusement à réformer l'Etat, & à le purger de ses désordres ; toute sa conduite étoit pleine d'artifice & de mauvaise foi. Ne nous laissons pas éblouïr par l'éclat de ses exploits guerriers. Quelle apparence que celui qui fit périr par le fer des millions d'hommes, & qui en réduisit encore plus à l'esclavage & à la misère, fût animé d'un véritable esprit de clémence, lorsqu'il voulut bien laisser la vie à un ennemi, ou à un conspirateur, qu'il avoit mis hors d'état de lui nuire? Il étoit aisé de voir que par une pareille conduite, il vouloit se faire une réputation de douceur & de générosité, pour aller plus surement à son but, qui étoit de se rendre maitre absolu :

» Toujours la tyrannie a d'heureuses prémices.

César n'ayant pas le consentement des peuples, n'avoit pas plus de droit à l'Empire qu'*Alaric* ou *Attila*; on peut dire même que son crime étoit plus grand que le leur, en ce qu'il ajouta l'ingratitude & la perfidie à l'usurpation.

* * *

Il y a des gens qui croyent, ou qui veulent faire croire aux autres, que Dieu établit & protége les Tyrans. Si ce sentiment dénaturé a été

été débité & ſoutenu hautement, & s'il l'eſt encore dans pluſieurs Etats de l'Europe, malgré l'eſprit d'examen & de diſcuſſion qui y régne en toute autre choſe, il ne faut plus être ſurpris de rien; tout ſentiment, tout uſage peut s'établir, pourvû qu'il ſoit revêtu d'une certaine apparence de Religion. La conduite des mauvais Empereurs Romains, leurs barbaries & leurs fureurs continuelles, ne prêtent-elles pas de la force aux principes les plus anti-Monarchiques ? & ne font-elles pas fermer les yeux ſur les inconvéniens inévitables d'un Etat libre, mais déchiré par des factions & livré à des conducteurs aveugles, tels que l'Hiſtoire d'Athènes, & bien d'autres en font voir? A quels dangers les principes de ſervitude n'expoſent-ils pas? Que ne nous diroient point les Romains ſeuls, quand il nous manqueroit d'autres exemples? La Turquie & la Perſe, ces grands Empires ſujets à de ſi étranges révolutions, nous apprennent de tems en tems, que des principes dénaturés & fanatiques ne ſauroient toujours tenir contre les ſuggeſtions de la nature & de la juſtice. On voit par là combien il eſt néceſſaire qu'un Gouvernement ſoit limité par des loix; & ne peut-on

pas

pas dire, que les Loix sont autant avantageuses au Souverain qu'aux Sujets? elles font la sûreté de ceux qui gouvernent, comme de ceux qui sont gouvernés.

* * *

Comment le Sénat Romain subsista-t-il au milieu de tant de desordres qui sembloient devoir l'anéantir? C'est que la méchanceté la plus excessive a des bornes, & que l'intérêt personnel empêche souvent un mauvais Prince de se défaire de tous ceux pour qui il a conçu de la jalousie ou de la haine.

* * *

Les esprits tombérent dans un avilissement universel sous le gouvernement de ces Empereurs dont le pouvoir étoit sans bornes. Le Sénat ne se garantit pas de cet esprit de servitude; il abandonna sa liberté & ses droits plus vite que les Tyrans ne les lui eussent enlevés. L'intrépidité de *Thrasea* fut tout-à-fait héroïque. Son exemple fait voir combien un homme de courage peut affermir les autres dans leur devoir, quelque grande que soit la corruption où ils sont tombés. Son sort funeste n'a rien que de glorieux; il fut moins à plaindre

dre que ceux à qui la crainte d'un pareil traitement ferma la bouche.

* * *

L'esprit de conquête est très-imprudent & très-pernicieux. La République d'Athènes commença à se détruire par une guerre insensée & ruineuse que ses Chefs portérent en Sicile : par-là ils s'exposérent aux attaques des Lacédémoniens & aux révoltes de leurs propres sujets. Les Lacédémoniens, que cet événement auroit dû rendre plus prudens, saisis de la même fureur martiale, eurent aussi la même destinée ; ils se virent dépouillés de leur authorité par les Villes Grecques confédérées, après qu'ils eurent triomphé des Athéniens. Toutes ces petites Républiques, trop ambitieuses, devinrent enfin la proye des Macédoniens qu'on avoit vû auparavant sous leur dépendance. Le Czar de Moscovie vainquit enfin le Roi de Suède, trop entreprenant & d'une ambition démesurée. Tel avoit été le sort de Charles Duc de Bourgogne ; son humeur trop bouillante & trop belliqueuse le perdit.

* * *

Les Turcs s'épuisent d'hommes & d'argent

pour

pour acquerir de vaftes déferts, fans fonger que la force d'un Etat confifte dans le nombre & l'induftrie de fes habitans. Les Turcs & les Perfans fe détruifent mutuellement par le même efprit, & par un faux zèle de Religion; en quoi ils ne font que trop imités par les Princes Chrétiens : l'Efpagne en offre un trifte exemple : les Mores induftrieux en ont été chaffés, & l'Inquifition a achevé d'amortir le peu d'induftrie qui y refte. L'or que ce Royaume tire des Indes-Occidentales paffe aux autres nations. Voilà ce qu'elle a gagné à violenter les confciences & à conquérir. La petite République de Hollande a tenu tête à ce Monarque, qui fe vante que le Soleil ne fe couche point fur fes terres.

* * *

Si l'on regarde un Etat comme une fimple famille, ne peut-on pas comparer la conduite de cette grande famille à celle d'une petite, & confidérer les moyens par où l'une s'enrichit & s'aggrandit, & l'autre s'appauvrit & tombe en décadence? Le défaut de prévoyance, la diffipation des finances, & l'inclination voluptueufe des Princes qui en font les maîtres, font plus de mal que les plus habiles Miniftres n'en peu-

peuvent reparer. Pour remplacer ces thréſors répandus ſans néceſſité, & ſouvent d'une maniére criminelle, il faut avoir recours à des expédiens ruineux pour les ſujets & pour l'Etat; on perd le coeur des peuples, on cauſe des murmures & des mécontentemens dont un ennemi peut tirer avantage. Ce ſont des inconvéniens que le ſimple ſens commun devroit faire appercevoir, ſi l'emportement dans les plaiſirs & l'yvreſſe du pouvoir ſouverain n'éteignoient pas le flambeau de la raiſon. Caligula, Néron, Vitellius, Domitien, Comode &c. ces bêtes féroces, (car ce n'eſt que ſous cette idée qu'ils ſont dignes qu'on en parle) faiſoient périr indifféremment les plus honnêtes gens de l'Empire, pourvu qu'ils puſſent profiter de leurs dépouilles. Ce fut par leurs folles profuſions qu'ils ſe virent réduits à une conduite ſi déteſtable. La profuſion & les libéralités mal entendûes de Henri III. Roi d'Angleterre le réduiſirent à vendre ſes domaines & ſes joyaux, à engager les pays qu'il poſſédoit hors de l'Angleterre & ſa propre couronne, & à s'emparer de la Chaſſe d'Edouard le Confeſſeur. Il manqua de pain pour ſa famille, & fut forcé de rompre ſon ménage & d'aller

d'aller mendier d'Abbaye en Abbaye, avec sa femme & ses enfans. Après avoir souvent manqué de parole à ses sujets, & les avoir tyrannisés, il reconnut à la fin que son véritable intérêt étoit de bien gouverner, d'obéir aux Loix, & de traiter doucement ses peuples.

* * *

Montagne dit : *Un Roi entant que Roi, n'a rien proprement sien, il se doit soi-même à autrui. La Jurisdiction ne se donne point en faveur du jurisdiciant, c'est en faveur du jurisdicié.* Un Prince qui veut faire son devoir, doit obéir aux Loix & contraindre les autres à y obéir. Il ne doit songer qu'à procurer le bien de ses sujets; car à quelle autre fin l'auroit-on établi au-dessus de ses semblables? Pour exécuter dignement & surement un pareil plan, il doit se contenter d'une authorité limitée par les Loix ; la raison en est, que quand même il seroit assez sage pour ne pas abuser d'un pouvoir absolu, il doit s'attendre que ses Successeurs le feront, & penser qu'il est responsable de l'abus d'une authorité excessive à laquelle il n'auroit jamais dû aspirer. L'Empereur *Marc-Aurele*, ce modèle des Princes, disoit qu'*il est difficile que celui dont la puissance est sans bornes,*

nes, en puisse mettre à ses passions. Ceux qui ont prétendu être au-dessus de l'humanité & des loix, étoient au-dessous des brutes; ceux qui ont voulu se faire respecter comme des Dieux, étoient la lie du genre-humain. La véritable gloire d'un Prince consiste à gouverner selon l'esprit des Loix; c'est en cela qu'il peut signaler son habileté & ses talens. Un brutal, un stupide, un furieux, a tout ce qu'il faut pour faire un Tyran parfait; il n'est besoin pour cela ni d'art ni de science. Quels Princes que Marc-Aurèle, Henri IV. Edouard III. Roi d'Angleterre!

* * *

Les Incas du Pérou, Vespasien, Henri III. Roi de France, Richard II. Roi d'Angleterre, nous montrent l'influence de la conduite d'un Prince sur celle des Sujets. *Non tam imperio nobis opus est quam exemplo*, dit Pline à Trajan, qui étoit un beau modèle pour les Sujets, comme pour les Princes qui devoient lui succéder. On peut connoître le caractère du Prince régnant par celui des Courtisans qu'il comble de ses faveurs, & par les opinions qui sont en vogue à sa Cour. Les principes de servitude sont enseignés à la Cour d'un Tyran; cela

çela est infaillible ; & l'on voit d'abord à quoi l'on doit s'attendre. Si l'on rendoit justice à ceux qui se font un devoir de les répandre & de les inculquer, on les traiteroit comme des Criminels d'Etat, & leur châtiment obligeroit leurs pareils à se conformer aux régles de la raison & de l'humanité.

* *
*

La perfidie est inséparable de la tyrannie ; c'est un Caligula & un Tibère qui y excellent. Quels hommes ! Ce sont les peuples barbares & stupides qui sont le plus adonnés au mensonge, de même que les Nérons, les Domitiens, les Vitellius, les Basilowits, les Muley Rois de Maroc, & les autres Tyrans anciens & modernes. Misérable Politique ! celui qui trompe tout le monde est trompé de tous, & ne gagne la confiance de personne. Les Princes, dont l'ame est véritablement grande & généreuse, tiennent l'imposture au-dessous d'eux ; ils vont à la gloire par le chemin le plus court, qui est l'amour & la confiance de leurs Sujets.

* *
*

Il arrive souvent que les Princes aiment mieux être trompés agréablement, que d'être

ſervis avec toute la fidélité poſſible. C'eſt ce qui cauſe ſouvent la chute des bons Miniſtres, qui n'ont rien tant à craindre que les complots que les peſtes de Cour forment contre eux. Tout le monde connoit la diſgrace du Marquis de la Vieuville, & le triſte ſort du premier Miniſtre de Schah Huſſein, Roi de Perſe, à qui les intrigues des Eunuques firent perdre ſon poſte, malgré les preuves démonſtratives qu'il avoit données de ſon innocence. C'eſt ſouvent cette même innocence, c'eſt la vertu d'un Miniſtre qui l'expoſe aux atteintes de ſes envieux, & lui fait encourir la diſgrace de ſon Maître. Les Courtiſans mercenaires ſont les ennemis jurés des Miniſtres qui ont de la droiture.

* * *

Les Romains, qui n'étoient d'abord qu'une troupe de bannis & de fugitifs, formérent un peuple civiliſé, épris de l'amour de la liberté & de la gloire : le différent génie de leurs Rois leur inſpira tous les ſentimens néceſſaires pour devenir une nation illuſtre. Ce changement dans les mœurs n'eſt pas particulier aux Romains; on peut le remarquer dans l'Hiſtoire de toutes les révolutions d'Etat. Ce n'eſt point

le

le climat, le froid ou le chaud, qui forment le caractère distinctif des habitans du pays ; c'est la nature de leur gouvernement, la perfection ou le défaut de leurs loix. C'est ce qui fait que des hommes sauvages ou scélérats deviennent justes & humains ; ou qu'au contraire, de vertueux & de libres qu'ils étoient auparavant, ils deviennent abjects, esclaves & barbares. *Athènes* civilisée par *Thésée*, & le *Pérou* par les *Incas*, en sont une preuve.

* * *

Les Peuples soumis à un Gouvernement juste sont naturellement portés à la paix & à la reconnoissance des bienfaits de leurs Souverains. Souvent ils supportent l'oppression avec patience, résistent à leurs oppresseurs avec modération, & suivent les régles de la justice, quand ils ne sont point séduits par quelque imposteur. La patience des Romains à l'égard des Patriciens devenus des Tyrans, est tout-à-fait exemplaire. La Noblesse Romaine ne gardoit aucune mesure dans ses usurpations ; elle épuisoit les Sujets de la République par des usures & des extorsions sans fin, & ne leur faisoit aucune part de l'autorité ; & par cet indigne procédé elle les réduisit à se faire justice eux-

mêmes; ce qu'ils exécutérent, comme on le sait, avec toute la modération imaginable.

* * *

On n'ignore pas l'attachement excessif des peuples pour les Races régnantes. Les Romains aimoient les Césars, les Parthes la famille des Arsaces, les François celle de Charlemagne, quelque aversion qu'ils eussent en particulier pour la personne des Tyrans de ces familles. Les Révolutions mettoient un nouveau Maitre sur le thrône, mais on le prenoit toujours dans la même famille. Le Peuple a un attachement machinal pour les noms & pour certaines habitudes; on peut changer le fonds des choses à son égard, il est moins facile d'en changer l'extérieur: Aussi les habiles Usurpateurs manquent rarement de le conserver, & ne le changent jamais sans une extrême nécessité. Le ressentiment du Peuple Romain contre les Auteurs de la mort des Gracques étoit extrême, aussi-bien que son entêtement pour Jules-César qui ruinoit les fondemens de la liberté: Il en étoit de même des François pour les Guises. On voit encore le barbare Tribunal de l'Inquisition, *cette abomination introduite dans le saint lieu*, se soutenir dans les pays

pays où elle s'est introduite, par le respect des peuples qu'elle rend misérables, & qui la regardent comme le boulevart de la Religion: tant est grande la force de l'illusion! tant ces Nations infortunées sont ensorcelées par cette religieuse apparence!

* * *

Il faut mettre sur le compte des Grands les desordres qui sont arrivés dans plusieurs Etats. Leur penchant à la Tyrannie, leur orgueil & leur insolence jettent les peuples dans le desespoir, leur font haïr le gouvernement présent, & soupirer après une révolution. Ils se réjouïssent des mauvais succès de leurs Maîtres. Sous le régne de Tibère les Romains aprirent avec joye les nouvelles de la revolte des Provinces. En 1639. les Anglois virent avec plaisir que les Ecossois s'étoient emparés des quatre Provinces du Nord de l'Angleterre; & sous le régne de Charles II., on haïssoit les François dans ce Royaume, par la seule raison que le Roi les aimoit, comme un bouffon le lui sçut fort bien dire. Les Peuples ne demandent qu'à être protégés & à jouïr tranquillement de leurs biens; & les Grands ne sont jamais contens d'une authorité limitée; leurs usurpations n'ont

d'autres bornes que l'impuissance d'aller plus loin.

* * *

Les Peuples ne sont pas ordinairement difficiles à gouverner. Il y a communément beaucoup de mauvaise foi dans la conduite des Souverains & de leurs Ministres. *Politica est non tam regendi quam fallendi homines.* Gui Patin, étant à portée, par sa profession de Médecin, de voir le jeu de plusieurs intrigues à la Cour & à la Ville, ne cesse d'inculquer ces mots latins à son ami. Ne soyons pas surpris si les Peuples que l'on abuse, & à la liberté desquels on tend des piéges funestes, deviennent furieux par un pareil traitement, & s'ils se portent à des extrémités, où ils ne se porteroient jamais si on ne les poussoit au desespoir. *Omnes seditiones molestæ*, dit l'Orateur Romain, *nonnullæ tamen justæ & necessariæ.* C'est à la honte de ceux qui gouvernent que cela se trouve vrai. L'histoire de ce qui se passa à Gènes au siécle passé, bien connue, est une puissante retorsion du prétendu bon mot qui *donnoit les Génois au Diable.*

* * *

L'Authorité Ecclésiastique est un Etat dans un

un Etat, si elle n'est subordonnée à celle des Magistrats ; il importe à ceux-ci que leurs Sujets soient bien instruits de leurs devoirs ; ils en sont d'autant plus faciles à gouverner. L'ignorance des Peuples n'assure pas l'autorité de ceux qui sont à la tête du Gouvernement Civil ; une populace ignorante est aisée à émouvoir & difficile à ramener. L'Histoire sacrée & profane montre combien le vulgaire ignorant est aisé à séduire, & quelle est l'influence des Ministres de la Religion sur la conduite. La Turquie, où le Peuple est ignorant & grossier, où l'autorité des Souverains n'a point de bornes, est aussi le pays où les révolutions sont les plus fréquentes, & où le Prince est le moins assuré sur le Thrône, dans le tems qu'il reçoit de ses Sujets des respects qui tiennent de l'adoration. Ce à quoi il faut faire une grande attention, c'est d'établir dans un Etat la vraye pieté, & d'en bannir la crédulité & la superstition.

ARTICLE CINQUIEME.

MAXIMES ET CARACTERES.*

I.

Quelques perſonnes ſont comme de certaines étoffes, admirables d'un côté, hideuſes de l'autre.

II.

La plûpart des hommes raiſonneront & agiront ſenſément en diverſes occaſions, & ſeront abſurdes dans la ſpéculation & la pratique des choſes les plus ſimples lorſqu'elles ſortent de leur ſphère: ils ſont comme les horloges à cylindre, qui jouent un certain nombre d'airs, & pas un au-delà.

III.

Il eſt des ridicules qui ont beſoin d'atteindre à leur dernier période pour déplaire moins.

IV.

Les murmures contre la fortune ne ſont ſou-

* Trad. de l'Anglois.

ſouvent que l'apologie déguiſée de notre indolence.

V.

Les hommes & les ſtatues que l'on admire dans une haute élévation, font un effet très-différent ſur nous lorſque nous en approchons; les uns nous paroiſſent beaucoup plus petits, & les autres beaucoup plus grandes.

V I.

Il y a dans les amis une certaine négligence qui flatte, & une certaine attention qui mortifie.

V I I.

Notre raiſon eſt à notre conduite ce que la livre ſterling eſt dans le commerce, une valeur nominale & non réelle, avec laquelle nous payons tout, & ne donnons rien.

V I I I.

Il ſemble que la généroſité ſoit une vertu, pour ainſi dire, contagieuſe. Si tant de gens n'en ont point, c'eſt peut-être par la même raiſon qui épargne la petite vérole aux habitans de la campagne; ils ne rencontrent perſonne qui la leur donne.

I X.

Entre amis, comme entre parens, les attentions

tions recherchées ſont moins en général la marque d'un véritable attachement que la marque de ſon déclin.

X.

La moindre contrainte met ſouvent l'homme d'eſprit & le ſot de niveau.

XI.

Il eſt en général beaucoup moins néceſſaire de ſe déterminer bien, que de ſe déterminer.

XII.

La même diſpoſition qui fait que l'on recherche & que l'on s'occupe de petites choſes, rend indolent ſur les grandes.

XIII.

Le contraſte dans les petites choſes, & les raports dans les grandes, eſt ce qui forme & reſſerre l'amitié entre les gens raiſonnables, & ce qui l'altére parmi ceux qui ne le ſont pas.

XIV.

L'eſprit comme le corps a ſouvent, ſi l'on oſe hazarder l'expreſſion, un appétit étrange & de mauvaiſes digeſtions, de maniére que les ſciences dégénérent en erreurs comme les alimens en mauvais chyle.

XV.

Il faut l'avouer, quoiqu'à regret; ceux qui ont beaucoup de douceur & de liant dans le caractère, ont rarement beaucoup d'élévation dans l'ame.

XVI.

Il y a des caractères qui sont comme de certains corps en chimie, très-bons en eux-mêmes, mais qui ne s'allient jamais avec d'autres.

XVII.

Ceux qui n'ont aucune idée des charmes de la solitude, n'en ont pas une bien parfaite des plaisirs de la société.

XVIII.

L'impertinence est à la dignité, ce que la ruse est à la sagesse.

XIX.

Il n'est pas plus certain qu'un homme qui posséde plus de qualités aimables qu'un autre, plaira d'avantage, qu'il l'est, qu'un peintre qui employera les plus belles couleurs, aura le plus beau coloris.

XX.

Je vois plusieurs esprits qui sont, si j'ose risquer la métaphore, bien assis; mais j'en vois peu qui ayent leurs coudées franches.

XXI.

Certaines gens font de leur esprit, ce qu'aux marchés les Fermiers font de leurs bleds ; ils en passent beaucoup de mauvais, à la faveur d'un peu de bon.

XXII.

Il est peu d'hommes qui n'ayent plus de finesse que nous ne leur en supposons, & moins qu'ils ne s'en croyent à eux-mêmes.

XXIII.

Il est malheureux que la même raison qui fait qu'Eugenio croit ses Histoires amusantes, soit précisément celle qui me les fait trouver ennuyeuses : Il en est toujours le Héros.

XXIV.

On prouve la violence de ses propres préjugés, par la violence avec laquelle on attaque ceux des autres.

XXV.

C'est l'esprit qui parle ; mais c'est le caractére qui agit, & même qui persuade.

XXVI.

Les gens dont l'esprit est foible, sont plus à charge que ceux dont l'esprit est vicieux.

XXVII.

Un homme dont personne ne dit que du bien,

bien, doit être bien ſupérieur, ou plûtôt bien inférieur à tout le monde.

XXVIII.

On eſt dans la converſation comme dans un Orcheſtre, où chacun eſt plus attentif à ſa propre partie, qu'à celle des autres.

XXIX.

PHORBAS raſſemble preſque toutes les bonnes qualités; il eſt raiſonnable, conſéquent & impartial juſqu'à ſe condamner lui-même lorsqu'il apperçoit qu'il a tort. Bref, la régle de Phorbas eſt en tout la plus exacte équité: il eſt vertueux, & l'eſt par principe, enfin on l'eſtime univerſellement. PHORMION eſt noble, modéré, généreux, & poſſéde toutes les vertus aimables; mais il eſt ſi loin de ſe les ſuppoſer intérieurement, de les y conſidérer comme Vertus, qu'en les pratiquant il ne les regarde que comme des moyens de bonheur: elles ſont ſi loin auſſi d'être l'effet du travail ou de la contrainte, qu'il auroit peine au contraire à s'en écarter. Ses vertus donc ont tellement un certain air de liberté, une certaine élégance, un certain charme inexprimable & naturel, qu'il ſuffit de les voir en action, pour les admirer. Egalement incapable, & de

l'avi-

l'avidité des richeſſes, & de la profuſion qui tient ſouvent de ſi près à la rapacité, ce qui ſeroit prodigalité dans un autre, n'eſt en lui que généroſité bien entendue. Qu'on ne s'en étonne pas, les communes régles ne ſont point faites pour les ames d'une trempe extraordinaire. Phormion aime le plaiſir, le connoît, fut formé pour lui, le goûte, & l'inſpire. Il ſubjugue la froideur, l'inſenſibilité, la cupidité corrompue & la licencieuſe dépravation, juſqu'à les forcer de convenir, qu'il eſt une félicité pure qu'elles ne donnent pas; juſqu'à leur en faire naître enfin la notion & le deſir. Partout & toujours le vice eſt honteux de ſa propre difformité. Que Phormion eſt aimable! Sa figure eſt mâle, & cependant expreſſive & tendre; ſes maniéres ſont modeſtes, & cependant libres, élégantes, pleines de feu. Son caractère eſt ferme, & cependant ſenſible. Il eſt connoiſſeur en plaiſir, & ſait en ſavourer, en extraire l'eſſence, la quinteſſence de tous les objets qui peuvent le produire; mais le plus délicat pour lui eſt de le ſacrifier au bonheur des autres. Un de ſes amis eſt-il dans l'adverſité? C'eſt avec plaiſir qu'il partagera ſa fortune avec lui. Eſt-il en danger? c'eſt avec

plus

plus de plaisir encore qu'il exposera sa personne pour le défendre du péril. Que Phormion est digne d'attachement! Que son mérite est supérieur ! Non seulement cet homme admirable est sensé & judicieux, mais il est l'un & l'autre au suprême degré. Le même principe qui dirige son goût avec tant de précision vers les plaisirs, dirige aussi son génie vers les vérités & les agrémens. Il semble que la Nature l'ait formé avec une complaisance particuliére, & ne l'ait doué d'un assemblage de perfections si rares, que pour offrir le spectacle d'un être accompli, & celui de la félicité que procure le plus précieux de ses dons, le don de la Vertu. Phorbas leva les yeux sur Phormion, & vit qu'il étoit né pour être vertueux, qu'il ne pouvoit même ne l'être pas, & se comparant à lui, malgré la droiture de son propre cœur, il sentit toute son infériorité. Phorbas étoit juste, mais il n'avoit jamais éprouvé le charme d'être plus que juste. Il auroit rougi de faire tort à qui que ce fût, mais il ignoroit cette touchante délicatesse, cet ingénieux rafinement de générosité que l'on trouve à porter la bienfaisance jusqu'à son dernier période. Il est vrai qu'il étudie, qu'il pré-

prévient les vœux de ses amis, & s'empresse à les obliger aux dépens de ses intérêts mêmes; mais la vertu n'est point identifiée en lui, son penchant naturel ne l'entraine pas à la pratiquer; elle fait moins son bonheur, qu'elle ne régle ses devoirs; aussi ne l'estime-t-on pas en proportion de son exactitude à les remplir. Phorbas est vertueux par raison & par systême : Phormion par l'impulsion de la nature & par l'élévation de son ame. La vertu de Phorbas est peut-être plus méritoire; mais celle de Phormion est plus sûre & plus aimable.

XXX.

Est-là le jeune ESCHYLE qui entre à l'Opéra? Non.... oui.... c'est lui, c'est sa figure; cependant ce n'est pas son air. Oui, ma foi, maintenant qu'il approche davantage, je le reconnois... mais ... quelle métamorphose! à quoi ressemble-t-il? le pauvre enfant! L'année derniére il étoit encore si timide, si modeste, si docile! Avec quel plaisir ne l'encourageoit-on pas! Comment se peut-il qu'en quelques mois il soit si changé? Mon cher Eschyle, j'en suis blessé, c'est-à-dire, pour vous. Quoi donc! ne me reconnoissez-vous pas? Ah! fort bien; vous avez

avez acquis de faux airs, & vous voilà ſur le qui vive ; n'eſt-ce pas? Je ne veux pas en rire, cependant j'en ai beaucoup d'envie, & cela me divertit. Quoi! vous fat! vous ſaluez auſſi la Comteſſe! Ma foi, je rirai. Mais il vous manque encore la derniére main : vous roidiſſez votre cou, vous regardez çà & là, enfin vous faites l'agréable très-deſagréablement. Soyez sûr que ſi vous n'imitez pas mieux votre modèle, vous ſerez très-ridicule. Ah! le voici... Tenez, jeune Eſchyle, conſidérez DORIMON : voyez s'il n'eſt pas comme dans une balançoire. Voilà ce qui s'appelle un fat ; il vous joueroit par deſſous jambe. Examinez combien ſes maniéres ſont aiſées, combien ſa parure eſt élégante ſans être magnifique, & à quel point elle lui ſied! Il ne craint ni de la chiffonner ni de ſe déranger lui-même. Dorimon eſt un fat complet, mais du moins je m'en amuſe : croyez-moi, ce ſont les ridicules manqués qui déplaiſent le plus.

XXXI.

Vous êtes marié, je penſe, Monſieur? Oh, oui, Monſieur; je ſuis à ma quatriéme femme. Bon Dieu, vous avez déja eu quatre femmes, & vous êtes encore tout jeune! Il

eſt vrai, Monſieur, mais j'ai une vocation déterminée pour le mariage. J'en eſſayai avant l'âge de vingt ans; ſi-tôt que ma premiére femme fut morte, une autre lui ſuccéda, enſuite une troiſiéme, & ſi je perdois la derniére, la pauvre femme! je paſſerois encore à de cinquiémes nôces. Oh! oui, vous dis-je, j'aime extrêmement l'état du mariage; il eſt, ſelon moi, le bonheur par excellence. C'eſt donc l'état même d'homme marié qui vous plait tant, pour me ſervir de votre expreſſion? Ce n'eſt pas votre femme que vous aimez? Ne pas aimer ma femme, juſte Ciel! ne pas aimer ma femme! Graces à Dieu, perſonne ne m'accuſe d'aimer celle d'un autre. Ne pas aimer ma femme! Mais vous venez de me dire que vous vous remarieriez promptement ſi elle venoit à mourir. Eh bien, Monſieur, y a-t-il du mal à cela? Vous ne voudriez pas, j'eſpère, que je vécuſſe avec elle après ſa mort? Non certainement; mais j'imagine que l'oublier ſi vite & former ſi-tôt de nouveaux liens, ne prouveroit pas qu'elle vous eût été fort chère. Quoi donc, Monſieur, n'eſt-ce pas aſſez d'aimer une femme tant qu'elle vit? Quant à moi je les ai toutes aimées tant qu'elles ont vécu, & je les aimerois encore

être vingt ans de plus chacune, si elles m'étoient rendues. Je crois que le devoir exige qu'on aime sa femme, & quoique les miennes me fussent indifférentes avant de les épouser, je les ai chéries dès qu'elles m'ont appartenu. Je connois mon devoir, Monsieur; j'aime la vie réglée; une femme est une femme enfin, & c'est une très-bonne chose: quoi qu'il en soit, je ne m'en passerai jamais; &, s'il plait au Ciel, je serai toujours un très-bon mari. Fort bien, Monsieur: voilà d'admirables principes. Je vous avoue cependant à ma honte, que si quelque chose pouvoit altérer l'affection que j'ai pour ma femme, ce seroit de ce qu'elle l'est devenue. Je l'aimois beaucoup avant de m'unir à elle, mais ma délicatesse est blessée de la contrainte que le mariage semble imposer, lorsqu'il lui fait une loi de m'aimer. Une tendresse libre, volontaire & mutuelle est seule délicieuse, & produit une sensation élevée, délicate, presque incompatible avec l'idée de la chaîne la plus legére. Je vous demande pardon, Monsieur, je ne vous entends pas bien; je ne vous ai pas compris nettement. Excusez-moi à mon tour, Monsieur, j'ignorois que je ne me fusse pas exprimé intelligiblement. Je

ne ſai pourquoi j'ai balbutié de cette maniére; je me parlois ſans doute à moi-même. Bon ſoir, Monſieur, mes complimens, je vous prie, à votre femme.

XXXII.

O tempora! ô mores! O quelle corruption! quel luxe! quelle vénalité deshonorent notre ſiécle, s'écrie le deſintéreſſé MISANTHES, qui ne laiſſe pas de vendre cependant ſes déclamations ſur la vertu, l'honneur & le patriotiſme. Il a écrit, & récrit juſqu'à-ce qu'il ſe ſoit perſuadé lui-même que les écarts effrenés de ſa plume étoient des préceptes auſſi ſacrés que la Loi des douze Tables. Il menace autour de lui; il tonne comme un petit Dieu de ce bas monde, & ſe tout par grandeur d'ame & pour la prêcher aux autres; je ne voudrois même pas jurer qu'en certains momens de ſes tranſports entouſiaſtes, il n'ait cru que la hauteur du donjon qu'il occupe, élevoit réellement ſon être au-deſſus de la vile nobleſſe qu'il foudroye de préférence. Près de là étoit le Palais d'un grand Seigneur, qui ſur-tout ſcandaliſoit la Philoſophie de Miſanthes. Selon lui, c'étoit le rendez-vous de la plus mauvaiſe compagnie de Londres, & perſonne n'y

en-

entroit ſans qu'il n'en ricanât en lâchant quelque ſarcaſme. Il arriva qu'un jour un homme des plus aſſidus dans ce Palais, & des plus mépriſables, s'il en faut croire le cauſtique voiſin, mais grand Seigneur auſſi, eut par hazard affaire à Miſanthes, & lui fit dire de ſe rendre le lendemain matin à ſon hôtel. Si-tôt que l'heure indiquée fut venue, le fier Miſanthes parut exactement à la porte du My-lord, & dès qu'il fut admis en ſa préſence, ſi vous avez jamais vû un barbet ſe tenant avec peine ſur ſes deux pattes de derriére, & guettant avec embarras le moyen de s'échapper d'une chambre où on lui fait faire cet exercice, vous avez vû le maintien du Philoſophe dont je parle. A peine le grand Seigneur ouvroit-il la bouche pour lui faire une queſtion, qu'il préparoit ſa réponſe, & la précipitoit du ton & de l'air le plus ſoumis. Il vous auroit rappellé une certaine chanſon aſſez libre que j'ai entendue en France, où l'on ſuppoſe un Capucin mort & comparoiſſant devant le Souverain des Enfers. Capucin, dit le Monarque noir : Plait-il, Monſeigneur, répond humblement le Révérend Pére.

* * *

ARTICLE SIXIEME.

LA RELIGION ET LA SUPERSTITION.

Songe. *

JE fis, il y a quelque tems, un songe qui me frappa tellement, qu'il m'est resté en entier dans la mémoire; il mérite que j'en entretienne mes Lecteurs.

Je me trouvois dans une nombreuse & brillante compagnie, où je prenois beaucoup de plaisir à la conversation qui étoit fort animée, lorsque j'apperçus tout-à-coup une figure des plus choquantes qui s'avançoit vers moi. Elle étoit vêtue de noir, sa peau étoit couverte de rides, ses yeux enfoncés dans sa tête, & son visage aussi pâle & livide que la mort. Ses regards étoient sévères & terribles; elle tenoit dans ses mains des vipères & des scorpions. Lorsqu'elle fut près de moi, elle m'ordonna d'un

* Trad. de l'Anglois.

d'un air rechigné, & d'un ton qui me glaça le sang, de la suivre. J'obéis, & après m'avoir fait faire plusieurs tours & détours, elle me conduisit au fond d'une vallée solitaire. Par-tout où elle passoit, l'herbe verte se flétrissoit sous ses pas; son souffle empoisonné remplissoit l'air de vapeurs malignes, le Soleil se couvroit de nuages, & la face riante du Ciel s'obscurcissoit entiérement. Les forêts retentissoient d'hurlemens lugubres; on n'entendoit que le triste chant des oiseaux nocturnes, & la vue ne se promenoit que sur des objets effrayans. Au milieu de cette scène d'horreur, ma Conductrice me parla en ces mots: » Vien auprès de moi, imprudent mortel; échape aux piéges d'un monde imposteur, & appren que le plaisir n'est pas fait » pour l'homme. L'homme est né pour les » pleurs & la misère; c'est là sa vraie destination; quiconque s'en fait une autre, s'oppose aux volontés du Ciel. Ne te laisse donc » pas séduire par les attraits de la jeunesse & » de la societé; passe ton tems dans les soupirs & les larmes. Tout plaisir offense la » Divinité. Faire une violence continuelle à » tous ses penchans, ne vivre que pour gémir

» & pleurer, c'eſt là le ſeul culte qui lui ſoit » agréable.

Cette peinture mélancholique de la vie me glaça, & me parut étouffer au-dedans de moi tout principe de joye & de plaiſir. La frayeur s'empara de mon ame; je réſolus de paſſer ma vie dans cet endroit, juſques à ce que la mort, que j'implorois, vint terminer le cours de mes misères. Dans cette ſituation, j'apperçus à mon côté une riviére bourbeuſe, dont l'onde roulante faiſoit un triſte murmure. J'étois ſur le point de m'y précipiter, lorſque j'en fus tout à coup empêché. M'étant tourné, j'aperçus l'objet le plus aimable que j'euſſe jamais vû. Sa figure brilloit des charmes de la jeuneſſe & de la beauté; la majeſté étoit peinte dans ſes yeux; ſon éclat étoit tempéré par le doux regard de la bonté & de la compaſſion. A ſon approche, ces ſpectres hideux, qui m'avoient effrayé, diſparurent, & avec eux toutes les horreurs qui les accompagnoient. Le Soleil diſſipa les nuages qui le couvroient; les plaines reprirent leur verdure, & tout le pays me parut un jardin délicieux. J'étois tranſporté de joye à la vue d'un tel changement; le plaiſir s'inſinuoit dans mon cœur, à lorſ-

lorſque ma Libératrice, me regardant avec douceur, m'adreſſa ces divines inſtructions.

» Je me nomme la *Religion*. Je ſuis fille » de la *Vérité* & de l'*Amour*, & mére de la » *Bienveillance*, de l'*Eſpérance* & de la *Joye*. » Ce monſtre dont je t'ai délivré, eſt la *Su-* » *perſtition*; elle eſt fille du *Chagrin*, & ſes » compagnes ſont la *Crainte* & l'*Angoiſſe*. Quoi- » que bien différentes l'une de l'autre, la *Su-* » *perſtition* a quelquefois l'inſolence de pren- » dre mon nom & mon caractère; par ce » moyen elle trompe de pauvres mortels qui » la prennent pour moi, juſques-à-ce qu'elle » les ait conduit au *Deſeſpoir*, cet affreux aby- » me où tu allois te précipiter.

» Regarde, contemple les beautés de la » terre, qui a été deſtinée à être la demeure » de l'homme, & voi, ſi un monde tel que » celui-là a été fait pour être un théatre de » misère & de larmes. A quelle fin la main » libérale du Créateur a-t-elle ouvert tant de » ſources de plaiſirs, ſi ce n'eſt pas pour que » l'homme ſe réjouît du privilége de l'exiſten- » ce, & qu'il fût porté par la reconnoiſſance » à adorer & à aimer ſon bienfaiteur? Jouïr » de ſes bienfaits, c'eſt obéiſſance, c'eſt vertu;

» les

» les rejetter comme n'étant que des moyens
» de plaisir, c'est une ridicule ignorance, c'est
» une palpable absurdité. La bonté suprême
» est la source de tout ce qui existe; tous les
» êtres raisonnables, depuis le premier ordre
» des Séraphins, jusqu'à ceux qui occupent le
» dernier rang, s'efforcent de parvenir au plus
» haut degré de bonheur. Ils ont reçu des
» facultés différentes, suivant les différens plai-
» sirs dont ils doivent jouir.

» Est-ce là, m'écriai-je, le langage de *la*
» *Religion*? Permet-elle à ceux qui se consa-
» crent à elle de marcher parmi les fleurs, &
» de mener une vie sans peines & sans tour-
» mens? Que deviennent les pénibles exerci-
» ces de la vertu, les mortifications de la pé-
» nitence, le renoncement à soi-même qui
» distingue les Saints & les Héros?

» Les vrais plaisirs des Etres raisonnables,
me répondit-elle avec douceur, » ne consis-
» tent pas dans une licence sans bornes, &
» une vie toute voluptueuse. S'abandonner aux
» plaisirs que la raison & la vertu condamnent,
» c'est corrompre son ame, & la ravaler au
» rang des animaux; c'est lui ôter les qualités
» propres à goûter le vrai bien, & la destiner
à

» à la misère. Quiconque veut jouïr d'un bon-
» heur réel doit s'appliquer particuliérement à
» sentir & adorer les perfections de son Créa-
» teur, faire aux Créatures tout le bien qui
» est en son pouvoir, & perfectionner sa droi-
» ture & sa probité. S'il prend d'autres plai-
» sirs, ce doit être dans l'intention de donner
» de nouvelles forces à ses facultés, afin de
» pouvoir les appliquer à ce qui est l'objet
» principal de ses recherches. Dans les régions
» habitées par des Natures Angeliques, régne
» une félicité continuelle; c'est une suite de
» joyes pures dont rien ne peut arrêter le cours.
» C'est à l'être raisonnable à se servir de sa
» raison pour régler ses penchans, & les tenir
» dans de justes bornes. Ne pas faire usage
» de sa raison, c'est vouloir s'exposer aux maux
» qui résultent nécessairement des excès; c'est
» s'éloigner volontairement du bonheur. Mais
» l'homme qui s'en est ainsi écarté ne manque
» pas de ressource; il doit faire ses efforts pour
» rentrer dans son premier état, & ne jamais
» se jetter dans le desespoir.... Frémi, pau-
» vre mortel, à l'idée du précipice dans lequel
» tu allois te plonger.

» Si ceux qui se sont rendus coupables, ne
» doi-

» doivent pas perdre courage, l'homme inno-
» cent ne doit point non plus être abattu par
» l'idée des foiblesses humaines; il doit au con-
» traire s'animer par l'espérance que tout effort
» sincère sera agréable à celui qui a fait l'hom-
» me, & qu'il l'en récompensera. Le senti-
» ment de ces foiblesses doit redoubler le cou-
» rage. Ceux qui connoissent ce qu'ils sont,
» deviendront ce qu'ils desirent être, s'ils me
» prennent pour leur Conductrice. Il n'y a
» point de différence entre le *Chrétien* & le
» *Héros*. Tout homme qui se sent animé par
» le desir d'obtenir l'approbation du Souverain
» Maitre de l'Univers, triomphera de toutes
» les difficultés. Aidé de mon secours, ses
» peines & ses travaux deviennent l'exercice &
» l'épreuve de son ame. Sa soumission en-
» tiére à cette Providence qui voit le tems &
» l'éternité, sa résignation profonde, lors même
» qu'il n'aperçoit en aucune maniére ses voyes,
» est l'espèce la plus excellente de renonce-
» ment à soi-même, & la source des plaisirs
» les plus vifs. La Société est la sphère dans
» laquelle la vertu de l'homme doit s'exercer.
» Dans une vie sociale, active, les difficultés
» naissent à chaque instant; elles forment une
» espèce

» espèce de discipline, où l'homme devient utile » à ses semblables, & travaille pour lui-même. » La souffrance n'est pas un devoir, à moins » qu'elle ne soit nécessaire pour empêcher le » mal, ou pour porter au bien; le plaisir n'est » pas non plus un crime, à moins qu'il ne » fortifie les inclinations basses, ou n'ôte à la » vertu son activité généreuse. Le bonheur » assigné à l'homme dans ce monde n'est rien » en comparaison de ce que l'éternité lui pré» sente, & de la félicité dont son cœur est ca» pable. Les plaisirs que la main bienfaisante » du Créateur accorde maintenant à l'homme, » servent seulement à l'aider à supporter son » état actuel, & ne sont que de foibles avant» goûts du bonheur qui doit être un jour son » partage.

» Apren de moi à adoucir les maux de la » vie par les plaisirs innocens qui te sont of» ferts. Garde-toi de vivre dans la solitude, » tu te dois à la Société. La Religion n'or» donne pas à l'homme de vivre dans les dé» serts ou dans des retraites; ce sont là les le» çons de la *Superstition*; elle cherche à rom» pre les chaînes de la bienveillance & des » affections sociales, par lesquelles le bonheur

» de

» de chaque particulier eſt lié avec celui du
» tout. Souvien-toi, que le plus bel hom-
» mage que tu puiſſes rendre à l'Auteur de
» ton exiſtence, eſt celui qui naît du bien que
» tu fais à ſes créatures, & de ta ſoumiſſion
» entiére à ſes volontés reſpectables.

A mon réveil, je me ſouvins de cette leçon; je l'ai ſuivie; & le ſentiment de mon bonheur m'a porté à en faire part à mes ſemblables, dont le bonheur augmentera le mien.

ARTICLE SEPTIEME.

REFLEXIONS SUR LES PETITS-MAITRES.

L'Essence des choses, toujours subsistante, ne fait que changer de modification; nos vices, nos défauts se reproduisent de siécle en siécle sous mille formes différentes. On n'est pas fat aujourd'hui comme on l'étoit il y a cent ans. Pour trouver une certaine conformité entre nos *aimables* & ces Marquis *que d'un coup de son art Moliére a diffamés* *, il faut pénétrer l'écorce dont ils sont revêtus. Alors ces derniers, sous un large baudrier, embarrassés d'un haut-de-chausse, paroissent sur nos Théatres, précisément ce que sont nos Modernes dans leurs ajustemens les plus lestes & les plus recherchés. L'amour de la singularité est chez les uns & les autres le mobile

* Boileau.

mobile ſecret des travers les plus ridicules. Tout Petit-Maître veut être ſingulier : s'il étoit poſſible que le Vulgaire adoptât les airs & le ton de la fatuité, le Petit-Maître, toujours Petit-Maître au fond, prendroit plutôt les façons d'un idiot, d'un lourdaut, que d'imiter la multitude qu'il mépriſe. Mais en vain il veut être original, ſes extravagances ne ſont point nouvelles. Peut-être eſt-il honteux pour nos Ancêtres que nous ne puiſſions être plus foux qu'eux. Ils connoiſſoient long-tems avant nous, cette cruelle manie de jetter le ridicule ſur tout, qui pare l'eſprit des vices du cœur, qui en couvre la ſéchereſſe & l'aridité ; à l'aide de laquelle, quoique méchant, ignorant & ſot, l'on prime ſi ſouvent dans nos Cercles, aux dépens du mérite, de la vertu, des talens. C'eſt de l'eſprit de *turlupinade* qui régna chez eux avec ſuccès, que cette odieuſe manie a pris naiſſance ; l'un & l'autre ſont étayés ſur la médiſance ou la calomnie, & ne différent que par le plus ou le moins d'art qu'on y met. Le jargon précieux, les phraſes coupées, les termes de convention étoient auſſi très en vogue chez les Petits-Maitres du dernier ſiécle. Ce qui les diſtingue

gue le mieux de nos *Talons rouges*, c'eſt ſans doute l'eſprit d'irréligion, que l'on nomme communément *Eſprit philoſophique*, & qui eſt, au contraire, le plus grand des abus de la Philoſophie. Cet eſprit inſpire à nos Modernes l'indépendance & l'envie de ſecouer le joug des préjugés de quelque nature qu'ils ſoient; les Anciens, aſſez heureux pour l'ignorer, plus réſervés, plus ſimples & moins coupables, reſpectoient les préceptes de Morale qu'ils ne ſuivoient pas, & le vice étoit moins une ſuite de leurs principes, qu'un déplorable effet de leur foibleſſe.

Les faveurs des femmes, vrayes ou fauſſes, ont toujours été une vaſte carriére pour la fatuité. Il eſt même de très-honnêtes gens qui ne ſont fats que ſur ce point. Voyez *Cerval* à ſa maiſon de Campagne; ſes ſallons, ſes boſquets, ſes tapis de verdure, ſont autant de lieux que ſes triomphes rendent célébres. Ici la Préſidente de .... perdit dans ſes bras le fruit de dix années de ſageſſe & de fierté. Là, la jeune Marquiſe, trompant les ſoins d'une mére ſurveillante, vint combler ſes ſouhaits & partager ſes plaiſirs. Plus haut, dans ce donjon, il eut l'art de lever des ſcrupules invété-

rés par l'éducation & confirmés par des réflexions sages & sensées. Une femme subjuguée est aux yeux de Clerval une victoire dont son amour propre s'attribue tout l'honneur; il croit ne point en jouïr s'il est ignoré; il le publie, il l'affiche; qu'arrive-t-il? il force l'infortunée victime de son indiscrétion à rougir de ces momens où il lui jura un amour éternel, où il triompha de sa foiblesse: n'importe, on sait qu'il a été heureux, c'en est assez pour lui. A en juger par ce procédé honteux, plus commun chez nous que par-tout ailleurs, on est tenté de croire que notre bonheur n'a rien de réel, & dépend de l'idée que les autres s'en forment. Mais non; vaine illusion, bonheur chimérique, tu ne remplis que de fumée: ce qui n'est pas *Nous* ne peut nous satisfaire pleinement, c'est en nous qu'il faut chercher des plaisirs, c'est au sentiment à nous rendre heureux.

La fatuité est un de ces défauts qu'on ne trouve que chez les peuples les plus policés; elle étoit fort connue des Grecs dans les beaux siécles de leur République; les Romains l'ignorérent jusques au tems des Pompées & des Césars. Elle est sans doute originairement un

un abus de la politesse & de l'esprit.

Un Petit-Maître, dans le printemps de l'âge, décoré des dons extérieurs de la Nature, l'esprit pittoresque & saillant, voltigeant sans cesse d'objets en objets, étourdi avec grace, frivole par tempérament, est aux yeux du Vulgaire un papillon qu'il admire; le Sage seul découvre la chenille à travers ces dehors aimables; mais un esprit lourd, logé dans un corps grossier, étourdi par art & maussadement frivole, est toujours le vil insecte, même aux yeux les moins pénétrans.

Tout change, l'Empire de la mode s'étend sur tout. On ne va plus en bonne fortune, en manteau de couleur de muraille, on ne fait plus arrêter sa voiture au coin de la rue de sa Maîtresse; on a perdu l'incommode habitude de se morfondre à sa porte ou de passer la nuit à lui parler par la fenêtre. Le Chevalier de.... au sortir d'un souper splendide où vingt Cuisiniers ont épuisé leur art, pour aiguiser l'apétit & affoiblir la santé, encore étourdi des vapeurs d'un Champagne mousseux, se rend chez *Julie* dans un équipage leste & brillant, où, à la clarté de deux flambeaux, la volupté étale des images gravées

des mains de la molleſſe. Un Laquais, frappant à coups redoublés, éveille le paiſible Bourgeois, & tout annonce au Quartier que le Chevalier de.... eſt arrivé chez ſa Maîtreſſe, pour paſſer dans ſes bras le reſte de la nuit. Cette façon de ſe procurer des plaiſirs eſt moins gênante que celle du tems paſſé. Je m'étonne qu'on ne l'ait point connue plus tôt; il eſt doux de trouver des femmes que l'on peut aimer devant tout le monde. Les *Julies* nous ſauvent les embarras de l'*incognito*.

Un Petit-Maître eſt ordinairement un bel eſprit. Eh, qui ne l'eſt point aujourd'hui? On trouve par-tout de ces gens partagés d'une mémoire heureuſe, qui, avec peu de lecture & beaucoup d'uſage du monde, paſſent dans des Sociétés pour de beaux eſprits. C'eſt le génie qui eſt rare, & qui l'eſt d'autant plus, qu'il n'eſt pas toujours pris pour ce qu'il eſt. Hors de la portée des ſots, il faut avoir de l'eſprit, & même un certain eſprit, pour ſentir tout le prix du génie. Le génie, non plus que le bon eſprit, qui ſouvent vaut encore mieux, n'ont jamais fait de Petits-Maîtres. Le bel eſprit, dans toute la force du terme, ne ſemble propre qu'à décorer un fat.

Il eſt des fats dans tous les états; un Financier, un Robin, un Abbé, le font de différente façon. Tous ſe modèlent ſur l'original le plus à la mode, mais joignent aux travers de convention des ridicules d'Etat.

En entrant dans un monde où tout eſt inconnu, dans un âge où l'on n'a point encore d'eſprit à ſoi, on adopte, on ſaiſit tout ce qui eſt brillant; on veut plaire: les principes de l'éducation, la vertu, les ſentimens paroiſſent des fadeurs qui ménent à rien; il faut ſe faire des maniéres, ſe donner un ton, prendre les airs du monde; & l'on eſt ſouvent muni de la fatuité la plus inſoutenable, que l'on croit encore n'avoir acquis que l'uſage de ce monde perfide, toujours propre à nous égarer, quand la réflexion, ce fruit de l'expérience & du tems, n'éclaire point nos premiers pas. Bientôt l'on prend un état; ce germe funeſte ſe déploye; ſi c'eſt une charge de Judicature qu'on achète, on ignore la plûpart des devoirs d'un Juge, & l'on ſe promet bien de ne pas remplir ceux qu'on connoit; ſi, au contraire, c'eſt le parti de l'épée qu'on embraſſe, ce n'eſt pas par le louable deſir d'être utile à ſa patrie & à ſon Roi, c'eſt par rapport aux plaiſirs qu'on

s'y promet, & on fait vœu de paſſer ſes jours dans la diſſipation & dans les excès de toute eſpèce ; enfin l'on s'engage dans les loix de l'Hymen, en ſe réſervant la liberté de manquer à ſes ſermens, en ſe promettant de ſouiller le nœud qu'on vient de ſerrer par convenance, par bienſéance ; dès-lors eût-on le bonheur de trouver dans ſa femme les charmes d'une maitreſſe, il faut la fuir, la traiter avec froideur, & ſur-tout s'en ſéparer tout-à-fait dès qu'elle a donné un héritier. Ce ridicule odieux étoit encore connu de nos Anciens ; *Montaigne* écrivoit à ſa femme en 1570. » Ma femme, vous entendez bien que ce n'eſt » pas le tour d'un galant homme, aux regles » de ce tems ici, de vous courtiſer & careſ» ſer encore : car ils diſent qu'un habile hom» me peut bien prendre femme, mais que de » l'épouſer c'eſt à faire à un ſot. »

Tous les Auteurs, Philoſophes, Poëtes, Romanciers, ſe ſont efforcés de montrer le ridicule de la fatuité. Le défaut de ces derniers, c'eſt de l'avoir mis dans un jour ſouvent propre à le faire aimer. Quoique *La Bruyère* n'ait pas fait de Chapitre particulier ſur les Petits-Maîtres, le tiers de ſon Livre traite de la fatuité

tuité dans ses différentes branches. Tant d'écrits seroient superflus, si elle n'étoit qu'un défaut, mais elle est trop souvent un vice pour la négliger.

S'il est vrai que les femmes font les hommes ce qu'ils sont, que la Société doit leur en vouloir d'avoir fait des Petits-Maîtres ! Quelle gloire pour elles de corriger cette espèce futile & méprisable, qui n'aspire qu'à leur plaire, & qui n'hésiteroit point à devenir raisonnable, si l'on pouvoit leur plaire avec de la raison ! de bannir du commerce de la vie l'éclat tumultueux des plaisirs, de faire revivre cet amour véritable, cimenté par la décence & la vertu, cet amour qu'on n'ose pas même faire paroitre dans nos Romans, qui ne se rencontre plus que chez une petite portion d'hommes ignorés, souvent mal partagés des biens frivoles, & que le Vulgaire ne soupçonne pas même d'être heureux !

Il est honteux, pour la raison humaine, que le faux, le brillant l'emportent si souvent sur le réel & le solide. *Céphise*, dans l'aurore de l'âge, douée de toutes les graces qui constituent la jolie femme, vient d'éprouver que les qualités de l'esprit & du corps ne garan-

tiſſent pas des malheurs qu'entraine après ſoi un mauvais choix : née avec un cœur ſenſible, digne d'être aimée, capable d'un attachement ſolide, Céphiſe, faiſant les délices d'un pére tendre qui cherchoit moins, pour ſon établiſſement, de grandes richeſſes, un grand nom, que des vertus capables de la rendre heureuſe ; deux partis ſe préſentoient ; *Ariſte* & *Sevol*, tous deux du même âge, partagés également des biens de la fortune, tous deux du même rang, ſe diſputoient le cœur de Céphiſe. Ariſte, naturellement timide, & plus timide encore, parce qu'il aimoit, ne tenoit jamais un diſcours ſuivi, ne s'expliquoit que par monoſyllabes, & craignoit d'offenſer ſa Maîtreſſe en mettant trop d'amour dans ſes regards. Preſque toujours diſtrait, embarraſſé, contraint, il ignoroit l'art de ſe faire valoir dans des converſations indifférentes ; il mettoit de la paſſion dans mille bagatelles où il ne falloit que de l'eſprit. Que Sevol étoit différent ! ſes yeux reſpiroient l'ardeur la plus vive, ſes diſcours étoient ſéduiſants ; il plaiſantoit avec grace, & aſſaiſonnoit de tout le ſaillant de l'eſprit le langage de l'amour le plus tendre ; Ariſte ſe fit aimer, & Sevol ſçut plaire ; mais

mais Céphise rougit d'un amour véritable ; l'esprit, le caractère de Sevol lui parurent plus décidés, plus dignes d'elle ; que faire d'un homme qui ne sçavoit que soupirer ? quelle gloire de fixer un homme à la mode, un bel esprit, qui sacrifioit des conquêtes, qui juroit d'aimer éternellement ? elle étouffa la voix du cœur. Sevol lui plaisoit, l'amusoit, elle le crut digne d'être aimé. Elle étoit sensible, je l'ai déja dit, elle l'aima, & persuadée d'un retour sincère, elle fut la premiére à presser l'instant fatal qui devoit unir son sort au sien. Cet instant est arrivé, elle est devenue l'épouse de Sevol; mais ce brillant qui l'avoit éblouïe, s'est évanouï. Cet esprit qu'elle admiroit n'est plus prodigué pour elle. La sécheresse préside dans leurs entretiens. Sevol n'a plus rien d'aimable aux yeux de sa femme ; la fatuité qui lui est naturelle, & qu'il avoit couvert d'un vernis de politesse, paroit au grand jour & le rend méprisable ; sa prodigalité achéve de le faire haïr ; flottans bientôt entre l'indigence & la médiocrité, ils se sont crus malheureux, & le sont en effet. Pour Ariste, il fut quelque tems à se consoler de la perte du cœur de Céphise ; mais la réflexion

flexion & le tems affoibliffant fa douleur, il vient de prendre un autre engagement; il s'eft afforti d'humeur, de goût, de caractère, & dans les liens d'une Epoufe vertueufe, il a trouvé la vraye félicité.

Prefque toutes les différentes profeffions de la vie civile paroiffent utiles lorfqu'on les envifage d'un certain côté. Donnons plus d'étendue à cette propofition : fuppofons pour un moment un Sauvage affez heureux pour n'avoir que le feul inftinct, le bon fens fi l'on veut; fon témoignage ne fera pas fufpect. Tranfportons-le au milieu de la Société; parcourons avec lui les différens états qui la partagent. Les mortels affez généreux pour en embraffer la défenfe au péril de leur vie, ainfi que les Héros pacifiques qui paffent leurs plus beaux jours à débrouiller, à travers d'immenfes chicanes, la vérité qu'on leur cache, à affurer à chaque Citoyen fon état, fes biens, fon honneur, fa vie même, paroîtront, fans doute, aux yeux de notre Individu Sauvage, dignes des plus grands éloges. Avec quelle vénération, avec quelle furprife ne confidérera-t-il pas le Philofophe, cet efpion de la Nature, qui par des travaux continuels acquiert des

des connoiſſances néceſſaires qui refluent ſur les autres hommes, qui ne tendent qu'à les rendre meilleurs, & par conſéquent plus heureux; le Marchand, ſemblable à l'abeille induſtrieuſe qui tire le ſuc des fleurs pour en former un miel exquis; le Financier, non pas ce cœur de bronze, inſenſible aux pleurs des malheureux qu'il a faits, dont la ſeule ſcience eſt d'enchérir ſur les impots, d'en inventer de plus cruels, de les percevoir d'une façon plus cruelle encore; mais ce ſage Adminiſtrateur des richeſſes de l'Etat, que l'Etat enrichit & qui mérite de l'être; le Laboureur enfin, dont la profeſſion ſi fort avilie parmi nous, eſt encore la premiére chez un peuple antique * que nous n'eſtimons pas aſſez: tous n'auront-ils pas part aux louanges de notre véridique Sauvage? Mais ſi l'on lui faiſoit appercevoir dans la Société une Secte odieuſe, qui ſe fait gloire d'en mépriſer les liens les plus étroits, dont le moindre inconvénient eſt d'être inutile, & dont les membres répandus par-tout, raſſemblent ſouvent les vices des deux Sexes, ſans adopter aucune de leurs vertus,

* Le Chinois regarde le Laboureur avec une eſpéce de vénération.

tus, ne reſpectent aucune liaiſon de parenté, d'amitié, ni même d'amour, & traitent tous les hommes avec la même perfidie; dans leſquels on remarque ſeulement un plaiſir un peu plus vif à répandre leur poiſon ſur ceux dont ils ont éprouvé l'amitié & les bienfaits; prenant ſoin pourtant de l'aſſaiſonner du ſuc de quelques fleurs, & malgré leur cruauté, ne perdant jamais de vue l'envie de plaire, d'amuſer, de ſéduire; ſi enfin on lui diſoit qu'il exiſte des Petits-Maîtres, quels termes lui paroitroient aſſez forts pour exprimer ſon indignation & ſon étonnement?

ARTICLE HUITIEME.

PORTRAIT DU VRAI CRITIQUE.

LA Critique, Art ſi néceſſaire & ſi difficile, a pour principe ou pour fondement l'amour des Lettres & le goût du vrai. Elle doit tout rapporter à ces deux objets : tout autre motif eſt indigne d'elle, & la dégrade ou la dénature. Ainſi rien de plus ſérieux qu'un Art qui n'a pour but que l'utilité. L'enjoûment ne lui eſt pourtant pas défendu, mais il eſt ſubordonné à l'inſtruction ; & lorſqu'un bon Critique répand quelques gayetés dans certaines matiéres, il les ſéme légérement ; il ne va jamais les chercher hors de la nature des choſes ; il ne les cherche pas, il les trouve. La Critique n'eſt donc point l'Art de faire rire & d'amuſer la malignité, travail frivole, aiſé, mépriſable, & pour lequel il ſuffit d'avoir quelque penchant à la Satyre, beaucoup de confiance & un peu d'eſprit, j'entends de cet eſprit

esprit factice qui coûte toujours plus qu'il *ne* vaut. La rareté des bons Critiques prouve bien la difficulté du genre ; & que de parties en effet il faut rassembler pour y réussir ! Jugement solide & profond ; logique sûre & bien exercée ; sagacité, goût, précision ; esprit facile, mais de cette trempe qui n'est que la fleur du bon sens ; imagination souple, mais réglée ; variété de connoissances, érudition étendue, amour du travail, &c. Voilà les principaux élémens dont l'heureuse *combinaison* forme le génie de la Critique ; & quiconque, sans ce génie, veut exercer l'Art, fait un métier très-périlleux. Lorsqu'un Ouvrage est critiqué, ce n'est pas l'Auteur qui subit l'épreuve la plus délicate. Le public intelligent se réserve le droit de juger le Censeur ; & si la Critique est injuste ou fausse, le mépris dont elle est payée se mesure à l'idée de supériorité que tout Censeur fait présumer avoir voulu donner de soi. De ces considérations générales, je passe au Portrait du vrai Critique.

Le Critique qui sait respecter ses Lecteurs, ne se pare point des apparences de la modération que prescrivent les loix de la société, pour

pour mieux se livrer à la fougue. Il ne prend point jusqu'à sa devise, pour la mépriser plus ouvertement; mais sans l'annoncer avec faste, il la fait passer dans ses écrits. Au lieu de chercher à en imposer par ses préambules pompeux, où la charlatanerie se déploye, par cette vaine montre de richesses qu'étale la fausse opulence, il réalise seulement ce que les petits Ecrivains ne se lassent pas de promettre. Chez lui tous ces noms spécieux de *liberté*, d'*amour du vrai*, d'*indépendance philosophique*, ne servent point à colorer un pur brigandage, un vrai Cynisme littéraire. Attaché à la simplicité didactique, moins fastidieuse & moins monotone que le luxe faux des Déclamateurs, il ne coud point à tous ses extraits de froides Préfaces, d'ennuyeuses amplifications, des tirades vuides & soufflées, des lieux communs cent fois rebattus qui n'apprennent rien, de petites Satyres déguisées mal-adroitement en préceptes de goût : il laisse aux demi-Littérateurs l'affectation de ces ornemens dont leur érudition se compose. Exactement impartial, on ne le voit point s'occuper de la personne d'un Auteur beaucoup plus que de son ouvrage. Il ne lit point tout

un

un Livre dans la ſeule Table des matiéres ; pour n'en donner que des lambeaux triés au hazard, ou curieuſement recherchés, dans le deſſein de montrer l'ouvrage du côté le moins favorable. Il ne proſtitue point ſa plume pour accréditer des productions viles ou dangereuſes ; & ni l'intérêt du Libraire qui eſt toujours ſéparé du ſien, ni celui d'un mauvais Ecrivain qu'il pourroit affectionner ſans l'en eſtimer davantage, ou de lâches ménagemens pour d'autres qu'il craindroit ſans les *aimer*, ne lui font jamais compromettre ou trahir ſon diſcernement. Il ne manque point aux égards dûs aux talens ſupérieurs, aux hommes de génie : il fait remarquer leurs fautes, parce qu'il eſt attentif & clairvoyant ; mais par une jalouſie baſſe, il ne diſſimule point les belles choſes qui rachètent leurs négligences, & en nous éclairant de bonne foi ſur les défauts d'un ouvrage, il paye aux talens de l'Auteur le tribut d'eſtime qu'exige la ſincérité. Il ne ſe paſſionne point avec un acharnement ridicule contre d'illuſtres Ecrivains qui pourroient d'un ſeul trait de plume écraſer mille inſectes ſatyriques, s'ils pouvoient ſentir leurs piquûres. Au deſſus de la haine & de la vengeance qui

ſont

font les passions des foibles & la source des petitesses, il ne poursuit point à outrance & avec une fureur puérile ceux qui auroient pû lui déplaire. Il ne s'attache point constamment à nous préoccuper pour certains Auteurs & à en déprimer d'autres qui donnent au moins les mêmes espérances. Le jugement d'un bon Critique se remarque jusques dans le choix des ouvrages qui font l'objet de sa censure. Il n'affecte point de déprécier des Ecrits dont le plus grand défaut seroit de n'avoir point son attache, & d'en prôner de médiocres dont sa protection feroit tout le mérite. Toujours fort de ses propres forces, & non de la foiblesse d'autrui; il n'ira point, pour se faire redouter, déterrer de mauvais Romans ou des livres obscurs qui ne sont lus de personne, & que le plus mince Lecteur est en état d'apprécier par lui-même. Par le même principe encore il ne s'appesantit point sur les choses dont le ridicule est palpable & saute aux yeux de tout le monde; sa pénétration se réserve pour des remarques moins triviales. Il ne prend point pour le fond de l'Art la chicane de l'Art; aussi ne va-t-il pas éplucher les petites fautes d'un ouvrage, compter les

que, les *si*, les *mais*, & négliger ce qu'il y a de bon; mais il a toujours soin de faire une compensation équitable, & qui honore autant le goût que le bon esprit du Censeur. Il s'arrête encore bien plus à l'essence qu'à la surface des choses, & ne juge pas tous les écrits suivant les régles d'un froid purisme porté jusqu'à la pédanterie. Fidéle jusqu'au scrupule, ainsi que doit l'être tout homme qui s'érige en juge, il cite avec exactitude & ne déguise ou n'altére rien. Lorsqu'il a lieu de *censurer* un Auteur, il produit littéralement ses expressions sans les affoiblir en les mutilant, ou par quelque changement dans les termes. Il ne se pare point non plus des pensées d'autrui: il se garde bien de raporter de longs Textes, sans les distinguer par aucune marque de la suite de son Discours, sans avertir qu'un autre parle. Toutes ces petites ruses de guerre, quoiqu'appercues ordinairement de peu de Lecteurs, sont indignes d'un vrai Critique; il rougiroit de les employer. Quand il parle d'un bon Ouvrage, ou d'un Ecrivain de mérite, il ne s'abandonne point à l'enthousiasme, à des exaggérations, à des louanges outrées que leur seul excès rendroit fausses & par conséquent sans

effet. D'un autre côté, lorsqu'il censure, ses expressions ne sont jamais dures, chargées, absolues, mais réfléchies & mesurées. Il sçait sur-tout se préserver des airs & des tons décisifs que prennent les petits Critiques, parce que le sçavoir est timide, & que sa Modestie le rend circonspect par-tout où l'ignorant tranche avec hardiesse. Dans cet esprit, jamais il ne donne pour regles de ses jugemens ni son goût particulier ni ses idées propres. Il rapelle tout aux principes, aux regles de proportion établies ou par les grands Maitres, ou par la nature même des choses; & comme il est comptable au Public qui doit le juger à son tour, il ne condamne rien sans motifs, sans rendre raison de sa censure. Il sçait de plus caractériser par des traits propres & distinctifs même une production médiocre, sans laisser échaper rien de personnel, ou d'offensant contre l'Auteur. Il est des railleries innocentes qui ne sçauroient blesser personne, & que le sérieux de l'Art n'interdit point à un bon Critique; mais il ne s'en permet aucune qui ne s'offre, pour ainsi dire, d'elle-même. Il ne se bat jamais les flancs pour produire du ridicule où il n'y en a point; il ne songe

même à le montrer où il eſt, que quand l'intérêt du goût ou de la raiſon l'exige néceſſairement. Il rejette ſévérement tous ces quolibets inſipides, ces miſérables pointes, & ces prétendues Epigrammes dont la recherche puérile & pourtant pénible ſe découvre par la façon dont les place un mauvais Critique, parce qu'il eſt en même tems mauvais Ecrivain, quoi qu'il en puiſſe dire lui-même à quiconque eſt aſſez bon pour le croire. C'eſt ſous cette qualité d'Ecrivain qu'il me *reſte* à conſidérer le Critique dont j'ébauche l'image.

Pour mériter le nom de bon Ecrivain, il faut écrire purement, élégamment, naturellement. Le beau naturel n'exclut point la nobleſſe & les graces du ſtyle; mais il faut ſçavoir diſtinguer les graces de l'affeterie, & la nobleſſe de l'enflure. Le Critique qui ſait écrire, & qui connoit par conſéquent toutes les propriétés du ſtyle, n'en confondra jamais les vices avec les agrémens réels. Son ſtyle eſt toujours ſimple & uni, parce que c'eſt le ſtyle du genre, & qu'il ne veut rien dénaturer. Il écrit avec pureté, mais ſans étude & ſans roideur, ſans rien d'affecté ni de pédanteſque, parce qu'il manie aiſément ſa langue. Il écrit

encore

encore noblement; mais la nobleſſe de ſon ſtyle ne conſiſte point dans une vaine pompe d'expreſſions bourſouflées & ſouvent oiſives. Enfin il écrit avec force, élégamment, agréablement; mais il n'affecte point de parler, comme l'Eumolpe de Pétrone, *ſæpius poeticè quàm humanè.* Son ſtyle n'eſt point hériſſé d'images poëtiques, de Métaphores éternelles laborieuſement amenées, d'Epithètes entaſſées par-tout avec une profuſion riſible. Il ſçait le varier à propos, ſans faire ſans ceſſe revenir dans des phraſes uſées les Muſes, Apollon, le Parnaſſe, la double Colline & tous les Lauriers du Pinde. Il ne crie point à tous propos à l'emphaſe, au Néologiſme, pour les confondre très-ſouvent lui-même avec l'énergie, & en donner de fréquens exemples. Enfin il ſçait louer ſans fadeur, & avec eſprit, quoique ſans effort, parce qu'un long uſage des cauſtiques n'a point totalement émouſſé ſon goût pour les vérités obligeantes dont il connoit l'aſſaiſonnement.

Je ne dois pas oublier un trait qui ſeul doit donner bien du luſtre au portrait que j'ai crayonné. Que tout Ecrivain, quel qu'il ſoit, c'eſt-à-dire, quelque ſupériorité qu'il ait réel-

lement, ou qu'il croye avoir (ce qui eſt pour lui la même choſe) doive avoir de la modeſtie; on en ſent la néceſſité. Pour acquérir cette vertu ſi difficile & pourtant ſi rare, il ne faudroit de tems en tems que quelque retour ſur ſoi-même, ſur les bornes de notre eſprit & ſur celles de nos connoiſſances, ou, pour tout comprendre en deux mots, ſur notre ignorance & ſur notre foibleſſe. Combien donc celui qui prétend juger les autres *ſur* ces deux points, ou autrement marquer les bornes de la capacité d'autrui, doit-il être infiniment plus modeſte, pour ne point donner de priſe ſur ſoi? Ce principe bien imprimé dans l'eſprit de notre Critique le préſervera de bien des travers. Il ne parlera point de lui-même, il ne ſe citera point continuellement. S'il eſt aidé dans ſes travaux, il ne ramènera point tout à lui ſeul; il n'identifiera point dix perſonnes en une : il bannira principalement cet orgueilleux & très-faux *Moi*, qui révolteroit les Lecteurs inſtruits.

ARTICLE NEUVIEME.

LETTRE

A un Jeune Homme qui entre dans le Monde.

JE ne doute pas, Monſieur, que votre début dans le monde ne vous embarraſſe; mille perſonnes s'empreſſent de vous y introduire; mais la diverſité des avis qu'elles vous donnent, eſt préciſément ce qui vous jette dans l'irréſolution dont elles s'efforcent de vous tirer: n'en voyez-vous pas la cauſe? Elles conſultent moins vos intérêts que leurs goûts, & leur vanité a plus de part à ce qu'elles vous diſent que l'amitié. Voulez-vous vous aſſurer de la ſolidité des avis qu'on vous donne? N'en rejettez, n'en adoptez aucun qu'après avoir bien examiné les mœurs, le caractère & le motif de celui qui vous conſeille. Je vous permets de faire avec moi l'uſage que vous voudrez de ce principe, avant de lire les inſtructions que vous me demandez.

Vous allez voguer ſur une mer bien dangereuſe, où les naufrages ſe font le plus ſouvent avant de quitter le port ; ce ſont les plus à craindre, parce qu'ils influent ſur tout le reſte de la route. Un nouvel ordre de choſes va vous ſurprendre : quel Dédale immenſe, lorſque vous vous trouverez livré à vous-même !

Votre naiſſance vous donne l'entrée dans le plus grand monde, & vous facilite même l'accès auprès du Trône ; mais ce grand monde ne paroîtra porté à vous trouver des qualités aimables, qu'afin d'être plus en droit de vous donner des ridicules : reſpectez ſes préjugés, du moins en apparence ; ne les bleſſez jamais ouvertement, & gardez-vous ſur-tout de paroître ſurpris des contradictions que vous y trouverez. Vos grands biens & votre nom vous attireront la foule des flateurs dont il eſt rempli ; ſi vous les écoutez, ils vous entraîneront avec eux dans le précipice ; ſi vous les fuyez ils deviendront vos ennemis ; méfiez vous d'eux, mais cachez leur avec art votre méfiance : ils ſe diront vos amis ; mais en eſt-il dans le grand monde, ſurtout dans cette claſſe-là ? Ne les regardez que comme des ennemis déguiſés, qui vous careſſent d'une main pour mieux vous poi-

gnar-

garder de l'autre : ils vous instruiront des voyes qu'il faut tenir à la Cour pour parvenir ; on vous montrera mille détours pour arriver à un but qui souvent est près de vous ; où le premier pas auroit pû vous conduire, si vous aviez pris la route toute unie que la vertu vous indiquoit, au lieu des chemins obliques & tortueux que l'usage vous a forcé de prendre : mais le monde a ses regles, on ne peut plaire si l'on ne s'y assujettit. La vertu ne connoît qu'un chemin ; mais il est droit, ce n'est pas le plus battu, parce qu'il conduit rarement à la fortune & aux honneurs ; mais les honnêtes gens, qui, malgré les préjugés, se sont accoutumés à le suivre, le trouvent agréable & riant. La médisance & la calomnie n'y font point gémir l'innocence, les passions n'y suscitent point d'orage, la modération y entretient la paix, & la simplicité des mœurs y fait régner le bonheur.

Vous n'entendrez parler dans le monde que d'ambition ; on vous dira que c'est la passion des grandes ames : on vous la peindra avec ces couleurs brillantes qui lui donnent l'apparence même de la vertu ; mais on ne vous y parlera jamais ni de l'émulation, ni de l'a-

mour de la véritable gloire. Tout y eſt confondu ; on y prend ſouvent une vertu pour un vice, & ſouvent on ſe perſuade qu'un vice eſt une vertu, ſur-tout lorſqu'il flate & que le préjugé l'autoriſe.

On vous dira que vous devez aſpirer aux honneurs, mais on ne vous parlera jamais de l'honneur : on vous inſtruira des moyens de parvenir aux dignités, mais jamais on ne vous indiquera ceux de les mériter : on vous interdira la méchanceté, mais on vous permettra l'Epigramme : on paſſe tout dans le monde, pourvû qu'on y mette un certain art, un vernis de politeſſe qui tient lieu d'eſprit ; ce faux eſprit eſt la vertu du monde ; le bon ſens, l'honneur, la probité ſont celles des honnêtes gens.

On voudra vous perſuader ſans doute, qu'un homme de votre naiſſance n'eſt pas fait pour languir dans des grades ſubalternes, & qu'il ſuffit d'y avoir reſté deux ans pour demander & pour obtenir un Régiment ; rejettez ce conſeil pernicieux. Un homme qui a de l'honneur, doit s'attacher à l'étude du métier qu'il a embraſſé ; comment ſeroit-il poſſible que, n'ayant jamais été à portée d'agir

par

par vous-même, vous puffiez être en état de conduire un Régiment ? Il faut fçavoir fe guider foi-même avant de vouloir guider les autres. Il faut faire une étude profonde d'un art dont la théorie eft immenfe, dont les détails font infinis, dont les principes n'acquièrent un certain degré de certitude, qu'à force de les adapter aux circonftances par des fuppofitions multipliées & par des combinaifons fans nombre.

Je vous l'ai déja dit, c'eft de votre début dans le monde que dépend votre réputation : on n'y joue jamais un rolle indifférent ; cette indifférence même feroit un ridicule. Le monde eft rempli de perfonnes uniquement occupées à profiter des ridicules les unes des autres, à les faire fentir, à vous en prêter même lorfqu'elles ne vous en trouvent pas. Le feul moyen de vous mettre à couvert de leurs traits, c'eft d'être fimple, poli, affable fans fadeur, complaifant fans baffeffe, doux fans affectation : n'imitez perfonne, n'ambitionnez pas la frivole gloire de donner le ton ; mais ne le prenez jamais des autres : ne dites pas toujours tout ce que vous penfez ; mais ne trahiffez jamais votre penfée. Le menfonge eft indigne d'un

d'un honnête homme; combien, à la honte du siécle, ne se relâche-t-on pas là-dessus! Un mensonge officieux en est-il moins une fausseté? La calomnie fait horreur; mais on se permet la médisance, qui n'est qu'un tissu de vérités flétrissantes; il y a peu de médisans qui ne chargent leurs portraits, surtout lorsqu'ils plaisent; & de la médisance à la calomnie le pas est très-glissant: on s'habitue à ces sortes de complaisances, & l'on devient criminel sans s'en appercevoir.

Fuyez surtout cette espéce de gens qu'on appelle Petits-maîtres; ils sont la honte de l'humanité. Des airs, des maniéres, un jargon qu'ils n'entendent pas eux-mêmes, voilà leur étude continuelle. Tout leur mérite consiste dans une figure efféminée, un teint composé, & dans des propos ridicules dont le bon sens rougit. Les femmes à qui le Petit-maître s'efforce de ressembler, l'encouragent à se faire une étude de la frivolité, & un devoir de brusquer tous les devoirs: la nature peut faire un sot; mais les femmes & la vanité font le Petit-maître.

L'homme le plus admirable pour la plûpart des femmes, est celui qui n'a ni assez de

ver-

vertu, ni aſſez de bon ſens pour mériter la réputation d'homme eſtimable. Soyez perſuadé qu'un homme à la mode parmi les femmes, parvient rarement à l'être chez les hommes; il ne faut qu'une folle pour mettre en vogue le ſot le plus accompli.

Ne croyez pas que toutes les femmes penſent ainſi; il en eſt qui ſçavent diſtinguer & apprécier le vrai mérite, qui ne ſe laiſſent point éblouir, qui du premier coup d'œil ſçavent analyſer un fat, ſans ſe prévenir, & le juger d'après lui-même.

Des femmes de ce caractère ſont des tréſors qu'on ne ſçauroit aſſez rechercher; & quoiqu'elles ſoient en bien petit nombre, comme le mérite donne un accès facile auprès d'elles, il ne vous ſera pas impoſſible de vous attirer l'amitié de quelqu'une. Une femme ſenſée forme plus un jeune homme que toutes les ſociétés du grand monde.

Mon intention n'eſt pas de vous prêcher une ſageſſe trop auſtère; je n'exige de vous que les vertus morales: les vertus chrétiennes ſeroient encore plus à deſirer, puiſqu'elles ſeules peuvent faire le parfait honnête homme; mais je me ſuis propoſé de ne vous parler que

des passions que vous devez réformer ; & des vertus que vous devez acquérir.

Ces passions se réduisent à l'amour effréné du plaisir, au desir de paroître avoir plus d'esprit que les autres ; desir qui pour tout autre pourroit ne pas être un défaut, mais qui dans vous seroit un ridicule : à la fierté, à l'orgueil, au dédain, à la méchanceté & à l'ambition.

Les vertus auxquelles vous devez vous appliquer, sont la sincérité, la douceur, la politesse, l'amour de l'étude, l'émulation ou l'amour de la véritable gloire. Parcourons légérement les unes & les autres. L'amour du plaisir doit avoir ses bornes. Heureux qui peut faire son plaisir de son devoir! Malheureusement on exige dans le monde qu'on se fasse un devoir de ses plaisirs. Il vous dira qu'on doit les satisfaire à quelque prix que ce soit. Je ne veux pas vous les interdire ; je ne vous exhorte qu'à en regler l'usage ; ne les cherchez que dans ces societés d'où la licence est bannie : c'est-là qu'ils résident, & que vous apprendrez combien ces plaisirs si vantés par nos jeunes voluptueux, sont faux & superficiels.

La débauche, dans les tableaux qu'on vous en fera, vous féduira peut-être ; mais fa fuite eft cruelle, & la honte qui l'accompagne, n'eft pas toujours le feul malheur où elle nous plonge. Quelle différence du fentiment pur & délicat d'une perfonne qu'on aime, qui loin de vous faire manquer à vos devoirs, eft la premiére à vous les faire connoître, qui vous donne des confeils dictés par le cœur, qui fe fait une gloire de votre fageffe, qui fe trouve intéreffée à vous guérir de vos ridicules, qui prend pour elle-même le bien qu'elle entend dire de vous, qui s'afflige de vos malheurs, enfin qui croit que fon honneur & fa vertu dépendent de votre conduite, avec les faillies vives & paffagères d'une coquette qui vous vend fes faveurs ! L'une n'exige d'autre prix que vous-même ; & fi l'amour ou l'himen la mettent jamais dans vos bras, vous êtes affuré que vous ne devez cette conquête qu'à vous feul, & vous jouiffez du plaifir d'eftimer ce que vous aimez. La feconde n'affecte tout au plus que les fens, ou fi elle infpire quelque fentiment, c'eft un mouvement de haine, une fenfation de mépris. L'autre vous a plû moins par fa beauté que par fon caractère ; auffi ne devez-

devez-vous pas craindre que votre goût soit passager. Qu'il est doux de rencontrer une telle femme !

Il me semble qu'il y a un certain rapport entre le goût des vrais plaisirs & l'esprit solide. Le plaisir est permis, c'est l'excès qui deshonore : aimer l'esprit, c'est en avoir ; l'esprit plaît, il ajoute souvent au caractère, il en prend la teinte ; l'affectation est ridicule ; le desir de paroitre avoir plus d'esprit que les autres, ne se satisfait souvent qu'aux dépens du cœur, de sa propre réputation & de la société même. Le vrai, le seul plaisir, c'est celui du cœur ; le véritable esprit vient de la raison, ou pour mieux dire, c'est la raison & le bon sens même réunis ensemble, qui donnent à nos idées la justesse & la précision qu'elles doivent avoir pour plaire.

La nature a distribué à tous les hommes la même quantité d'esprit : s'ils ne paroissent pas avoir une imagination aussi brillante les uns que les autres ; c'est que l'étude & les lumières qu'ils ont négligé d'acquérir leur fournissent moins d'idées, ou qu'ils sont différemment organisés ; si c'est un défaut de leur éducation, contentez-vous de les plaindre ; si c'est

la

la faute de la nature, n'y auroit-il pas de la cruauté de leur en faire un crime? S'enorgueillir de ses talens, c'est les avilir: il seroit bien plus heureux pour vous d'être un sot sans orgueil, que d'être un homme d'esprit sans modestie: ne vous servez de votre esprit que pour éviter des fautes où tombent ceux qui en ont moins que vous, que pour vous mettre à la portée de tout le monde, pour mettre de la simplicité, de la clarté, de la précision dans vos discours, pour être doux, affable, prévenant; car à quoi vous servira l'esprit, si vous êtes insociable, fier & dédaigneux? On se fait des ennemis de ceux à qui l'on veut faire sentir la supériorité de son génie. Il est peu de Voltaires & de Fontenelles; ces génies trop multipliés dans la société ne lui seroient-ils pas à charge? Ayez l'esprit juste & liant, c'est tout ce que le monde est en droit d'exiger de vous. Il n'est permis à un homme du monde de produire ses talens, que lorsqu'il s'est long-tems éprouvé.

Bornez-vous à l'esprit que vous avez, & n'ambitionnez pas de paroître en avoir davantage; l'affectation est plus insupportable que

la ſtupidité. Rien ne me paroît plus juſte que ce vers d'un de nos Poëtes.

L'eſprit qu'on veut avoir, gâte celui qu'on a.

Nous gagnons toujours plus à nous montrer tels que nous ſommes qu'à nous farder; l'affectation ne ſçauroit remplacer ce qui nous manque, elle gâte au contraire, par la gêne, & par la contrainte, le peu que nous avons.

Le deſir de paroître avoir plus d'eſprit que les autres, me conduit naturellement à vous parler de l'orgueil & de la fierté: vices dont ce déſir eſt toujours une ſuite: ils proviennent de la bonne opinion qu'on a de ſoi-même & qu'on veut donner aux autres, & ſe fondent ſur des talens que nous avons, ou que nous croyons avoir, ſur notre naiſſance ou ſur nos richeſſes. Etudiez-vous, connoiſſez-vous vous-même, cette opinion diſparoîtra bien-tôt; car je ſuppoſe que vous ayez plus de raiſon qu'un autre de la croire bien fondée, cela vous met-il en droit de vous en prévaloir? Pénétrez au fond de votre cœur, & vous y trouverèz mille défauts inſéparables de l'humanité, qui vous humilieront. D'ailleurs que ſont la plûpart

part des qualités dont s'enorgueilliſſent les Grands du monde? Des diſtinctions odieuſes fondées ſur le préjugé.

Pourquoi votre naiſſance vous inſpireroit-elle de l'orgueil? A qui la devez-vous? Eſt-ce vous qui avez choiſi le pére dont vous êtes ſorti? Et quand même cela ſeroit poſſible, une longue ſuite d'ayeux illuſtres vous met-elle à l'abri des vices deshonorans? Les hommes ne dégénèrent-ils jamais? Quoi, parce que mes ancêtres étoient d'une belle taille, dois-je me flater que mon fils ne ſera pas un nain? Et quand même la taille de mes ayeux ſeroit un préjugé pour la ſienne, les ames ſe ſuccédent-elles par la voye de la génération comme nos corps?

Mais je conſens qu'une origine illuſtre ne ſoit point une chimère, & que vous ayez quelque raiſon de vous en prévaloir; ſçavez-vous quels ſont les devoirs qu'elle vous impoſe? Plus le ſang dont vous ſortez eſt noble, & plus vos ſentimens doivent être élevés; vous n'avez pas ſeulement des ancêtres à imiter, mais encore des deſcendans à qui vous devez laiſſer des exemples à ſuivre; car ſi la nobleſſe eſt dans le ſang, vous ne pou-

vez sans injustice le transmettre à vos enfans moins pur que vous ne l'avez reçu de vos pères.

La fierté qu'inspirent les richesses est encore plus méprisable. Qu'un homme le fléau du peuple, s'enorgueillisse de ses trésors, cette foiblesse est faite pour lui: mais que celui qui tient de ses ancêtres des biens justement acquis, & qui sont la récompense de leur mérite, en tire un sujet de vanité, c'est un ridicule digne du mépris de l'honnête homme. Si quelqu'un étoit en droit de se glorifier de sa fortune, ce seroit tout au-plus celui qui en est l'artisan, & qui l'a légitimement acquise en se rendant utile à sa Patrie, soit qu'il ait mis en œuvre les arts, qu'il ait franchi les Mers & attiré le commerce dans son pays; soit enfin que, plus nécessaire à la société, il ait aidé à la faire subsister du travail de ses mains.

Je vous pardonnerai de faire quelque cas de vos richesses, lorsque vous sçaurez en faire un bon usage; si vous les partagez avec l'indigent, si vous les employez à faire des heureux, si même vous sçavez les répandre, les faire circuler au profit de l'Etat & au vôtre, en

en excitant l'induſtrie & le travail. Les gens du monde découragent les Arts, ils traitent les Artiſtes avec dureté, ſur-tout lorſque ceux-ci ſont leurs créanciers ; mais outre que ce qu'ils leur retiennent, eſt ſouvent le modique prix d'un travail pénible, ce prix fructifieroit entre les mains du Marchand, qu'ils privent ainſi du gain ſur lequel il comptoit, & du profit que ce gain l'auroit mis à même de faire.

L'homme eſt exceſſif en tout ; il ſemble que la bonne opinion qu'il conçoit de lui-même devroit adoucir ſes mœurs ; car ſi cette bonne opinion eſt fondée, ſes talens & ſon mérite devroient réprimer ſon orgueil : mais au contraire, il ne ſe croit au-deſſus des autres que pour les dédaigner & pour les mépriſer.

Le mépris eſt le jugement que nous portons d'autrui, ſur la comparaiſon injuſte que nous en faiſons avec nous-mêmes ; le dédain eſt l'effet de ce jugement, & la marque extérieure du mépris. Ne mépriſez que le vice ; mais ne témoignez votre dédain au vicieux, que lorſqu'il ſera néceſſaire pour l'intérêt de la vertu ; alors votre mépris deviendra légitime. Celui qui dédaigne les hommes, parce

qu'ils lui sont inférieurs en dignités, en richesses, en esprit, enfin en tout ce que le préjugé divinise, est le tyran de la société, il devroit être regardé comme un citoyen dangereux. Je n'ai pas besoin de vous faire le tableau des malheurs qu'une marque de dédain peut entraîner après elle. On a dit que si nous avions moins d'orgueil, nous nous appercevrions moins de celui des autres; n'est-ce pas là une raison de plus de le ménager? C'est, sans doute, ce qui a donné lieu à cette politesse, qui, sous une apparence de modestie, met notre amour propre & celui des autres si bien à son aise; voile trompeur, mais nécessaire dans la société! La politesse est une convention tacite que les hommes ont faite entr'eux, de supporter mutuellement leurs défauts, & de glisser légérement sur leurs ridicules. Le dédain rompt cette espèce de traité, il fait sentir aux autres que nous croyons nous être apperçus de leurs défauts; & celui qui se voit dédaigné, se croyant en droit de ne plus garder aucun ménagement, se venge par un mépris secret, s'il est votre inférieur; par des affronts, s'il est votre égal; & par la force, s'il est votre supérieur.

Ne

Ne dédaignez jamais personne. S'il s'offre à vous quelqu'un, qui par ses vices & par sa conduite se soit rendu méprisable, contentez-vous de le plaindre dans le fond de votre cœur, fuyez-le, ne liez aucun commerce avec lui; mais ne dites jamais à un tiers ce que vous en pensez; il est assez puni par sa propre infamie, sans que vous l'alliez divulguer encore. On doit aimer la vertu avec zèle, mais jamais jusqu'à l'indiscrétion. Que cet homme vicieux vous serve d'exemple, qu'il vous corrige si vous avez quelqu'un de ses défauts, ou qu'il vous inspire une horreur salutaire pour ceux que vous pourriez contracter dans le monde; faites en vous-même les réflexions que les Spartiates faisaient faire à leurs enfans, lorsqu'ils exposoient à leurs yeux des Esclaves plongés dans l'yvresse. Lorsqu'il s'agit des passions, nous sommes tous enfans. Les effets du vice nous frappent plus que les préceptes les plus sévéres. Enfin parcourez le tableau du monde avec les yeux d'un artiste intelligent qui cherche à s'instruire, aussi attentif aux défauts pour les éviter, qu'aux beautés dont il veut faire son profit.

Le moyen de ne pas vous égarer, c'eſt de ne pas ſuivre les premiers mouvemens de vos paſſions ; étouffez les cris de vos ſens, & reprimez les penchants de votre cœur. Il eſt naturellement porté à la méchanceté ; autre effet de l'orgueil plus dangereux pour la ſociété que le mépris, & plus inſupportable que le dédain.

Le méchant ſe fait craindre & déteſter des méchans, lors même qu'ils le recherchent : il eſt haï, mépriſé des honnêtes gens ; on ſe tait devant lui, on craint d'être compromis dans les noirceurs dont il eſt capable : la vertu même tremble à ſon aſpect ; la médiſance & la calomnie marchent à ſa ſuite : elles lui prêtent leurs couleurs les plus odieuſes, lorſqu'il raconte une avanture dont le menſonge a déguiſé tous les traits : en un ſeul jour il flétrit la réputation de dix femmes, qui n'ont peut-être d'autre tort que celui d'en être connues ; réputation qui étoit le fruit de vingt ans de vertu.

Je ſai que vous n'aurez jamais de tels crimes à vous reprocher ; mais prenez-y garde : on devient ſouvent méchant ſans s'en appercevoir.

voir. On saisit un ridicule, un trait heureux vient s'offrir, ce trait peut donner la réputation d'homme d'esprit, on hésite, on voudroit le retenir : je conviens que le sacrifice est pénible : il coûteroit peut-être moins si l'on en sentoit mieux le prix ; car quelle satisfaction de pouvoir se dire à soi-même : L'honneur d'un tel étoit entre mes mains, & c'est moi qui le lui conserve !

N'est-ce pas prodiguer le titre d'homme d'esprit, que de l'accorder à celui qui ne sait être que méchant ? La malignité est si naturelle à l'homme, qu'il n'y a pas grand mérite à la produire ; j'aimerois autant dire que l'avare a du bon sens, le prodigue de la raison, & le voluptueux de la sagesse. Un seul homme d'un caractère méchant suffit pour gâter les naturels les plus heureux, & pour faire perdre le fruit de la plus belle éducation. Pourquoi, tandis qu'on éloigne de la société, & qu'on renferme avec soin des malheureux qu'affligent des maladies contagieuses, ne point bannir les méchans plus dangereux encore ? Cependant avec de la malignité on perce plus promptement dans le monde ; il est vrai que souvent on n'y plaît qu'un instant, pour être dé-

déteſté le reſte de ſes jours ; avec de la vertu il vous ſera peut-être moins aiſé de plaire ; mais lorſqu'une fois vous vous ſerez fait connoître, on ne pourra vous refuſer l'eſtime que vous méritez.

Cette Lettre n'auroit point de bornes, ſi je voulois vous y parler de toutes les paſſions, de tous les défauts, de tous les ridicules que le monde va vous offrir. Je ne me ſuis arrêté qu'à ceux contre leſquels vous *devez être* le plus en garde, qui ſont les plus ſéduiſans, & que nous portons preſque tous en nous-mêmes : j'ai réſervé l'ambition pour la dernière, comme la paſſion la plus dangereuſe pour une ame bien née.

La plûpart des hommes confondant l'émulation & l'amour de la gloire avec l'ambition, regardent celle-ci comme un ſentiment vertueux : je ne vous en parlerai point ſur le même ton, parce que je mets entre toutes ces choſes une très-grande différence : je me réſerve à vous parler de l'amour de la véritable gloire & de l'émulation à la fin de ma Lettre.

L'ambition eſt un deſir de s'élever & de paroître au-deſſus des autres : c'eſt une ſoif brû-

brûlante d'honneurs & de prééminences qui nous tyrannise, qui cherche à se satisfaire aux dépens de l'équité même : l'ambition n'a point de bornes : à peine est-elle parvenue au grade desiré, qu'elle en desire un nouveau ; & si elle obtenoit enfin ce dernier, elle voudroit qu'il y en eût d'autres pour pouvoir les desirer encore. L'ambitieux croit voir tout le monde au-dessus de lui, & voudroit que tout fût au-dessous. Il s'irrite des honneurs dont un autre est décoré ; tantôt il fait éclater sa fureur, tantôt plus modéré en apparence, il suit les chemins tortueux de l'envie, & la mine n'éclate qu'après qu'il l'a conduite de loin par des détours obscurs, sous les pieds du rival qu'il cherche à détruire. Prudence, activité, hypocrisie même, tout sert à ses desseins. L'amitié n'est point faite pour lui : il ne connoît ni le plaisir ni la joye ; le Patriotisme n'est pour lui qu'une chimère ; s'il affecte d'autres passions, s'il a l'apparence de la vertu, c'est pour mieux cacher ses vues, & pour s'assurer du succès. Méfiez-vous de ces hommes injustes, préservez-vous de la contagion, sachez tout sacrifier à votre vertu, aimez la Patrie ; & si jamais votre naissance & vos talens

lens vous mettoient à la tête de nos Troupes, ſouvenez-vous qu'il eſt plus glorieux de ſacrifier ſon ambition à ſa Patrie, que d'acheter les plus beaux lauriers au prix du ſang d'un ſeul Citoyen.

Mais c'eſt aſſez; tirons le voile ſur des tableaux dont la triſteſſe ne peut qu'affliger un cœur vertueux; que la ſcéne change; au lieu des paſſions que vous devez éviter, je vai mettre ſous vos yeux les vertus que vous devez tâcher d'acquérir, & dont vous trouverèz bien moins d'exemples dans ce monde où vous allez entrer.

La ſincérité eſt une vertu plus eſtimée que connuë; tout le monde ſe pique d'étre ſincère, & veut être cru ſur ſa foi; cependant ſondez le cœur de la plûpart des Courtiſans, vous trouverez ce qu'ils diſent ſi éloigné de ce qu'ils penſent, que vous rougirez pour eux de leur duplicité; il leur eſt preſque impoſſible d'être ſincères. Comme l'intérêt de leur ambition eſt d'être impénétrables, ils ſont toujours forcés à ſe déguiſer, & ſouvent à ſe tromper eux-mêmes.

Mais quel plaiſir de porter ſon cœur ſur ſes lévres, de n'être jamais occupé à voiler la véri-

vérité ! Quel intérêt l'honnête homme auroit-il à la trahir, lui qui se fait un devoir de penser toujours juste ? Si la dissimulation peut être permise, ce n'est qu'à ceux qui trouveroient de la honte à laisser voir le fond de leur ame. Quelle satisfaction pour vous de n'avoir besoin que de dire un mot pour en être cru ! Avec la réputation d'homme sincère, la confiance & le respect de tout le monde voleront au-devant de vous. Ne croyez pas que la sincérité vous oblige à dire tout ce que vous penserez, il suffira que vous pensiez tout ce que vous direz. Loin de se déguiser, un cœur juste & vertueux ne sauroit être vû d'assez près. Pour lui la sincérité n'est point une vertu pénible ; la dissimulation lui coûteroit plus d'efforts que la sincérité n'en coûte à l'ambitieux & au méchant.

Ne croyez pas que le mensonge seul blesse cette vertu, on la trahit souvent sans dessein. Votre cœur est naturellement bon ; prenez garde que cette bonté d'ame ne vous porte à trop de facilité : si vous parvenez à la Cour, vous ne manquerez pas d'être importuné par une foule de solliciteurs : le désir que vous aurez de leur être utile, vous fera promettre

trop

trop facilement ce qu'ils vous demanderont : quels remords pour vous, quelle peine pour eux de se voir trompés dans leur espérance ! Ne promettez jamais au-delà de ce que vous pourrez faire. Il y en a plusieurs qui, par fierté, veulent avoir des protégés : Vous en aurez par un principe bien opposé ; la malignité qui profite de tout, ne manquera pas de l'interpréter différemment. Faites-vous un devoir de la sincérité, un talent de votre franchise ; par-là vous ne serez jamais exposé à manquer à personne, ou à vous trahir vous-même.

L'aménité de vos mœurs me fait tout espérer de vous : une vertu n'est jamais toute seule, & l'amour de la vérité suppose toujours mille qualités qui lui sont nécessaires ; vous m'avez paru l'aimer pour elle-même ; mais elle est si envelopée, si déguisée chez les hommes, qu'il faut bien de la patience pour la tirer du fond de l'abîme, où le plus sage des Philosophes disoit qu'elle étoit ensevelie. Vous n'avez pas fait des recherches inutiles, & les connoissances que vous avez acquises à votre âge, sont le fruit d'un travail bien au-dessus de vos forces ; que ne peuvent point sur-

ſurmonter cette conſtance & cette douceur modeſte qui vous diſtinguent déja de tant d'autres, qui ont reçu la même éducation que vous, & que leur impatience & leur impétuoſité ont empêché d'en profiter? Quelle perte, ſi l'uſage du monde, ſi les préjugés gâtoient un ſi beau naturel! Croyez-moi, Monſieur, conſervez-la cette douceur, c'eſt le plus beau préſent que la nature ait pû vous faire: par elle vous vous inſinuerez aiſément dans tous les cœurs; comme elle ſupporte patiemment les défauts des autres, il n'eſt perſonne qui s'en méfie, & qui ne ſe livre à elle. Nous avons tous des défauts, & nous ſentons que nous en avons; nous ſommes donc trop intéreſſés à aimer un caractère d'eſprit toujours prêt à les regarder plutôt comme des foibleſſes attachées à la nature de notre être, que comme des vices volontaires: d'ailleurs l'humanité qui s'annonce par la douceur, eſt une vertu ſi eſtimable, que les tyrans les plus barbares n'ont pû s'empêcher d'y être ſenſibles.

De tout ce que je viens de vous dire de la douceur, vous voyez combien peu elle diffère de la politeſſe, de ce commerce récipro-

que

que de complaiſance, qui fait les délices de la ſociété & le lien des eſprits; puiſqu'il n'appartient qu'à la vertu de faire celui des ames.

Les François, que cette qualité diſtingue des autres Nations, ſemblent un peu la négliger. On la portoit à l'excès dans le ſiécle dernier: le relâchement nous conduit inſenſiblement dans un excès contraire. Je ne ſai ſi mes conjectures ſont fauſſes; mais je crois que la licence & la corruption des mœurs ſont les ſources de l'impoliteſſe qui commence à régner parmi nous. Comment un jeune homme, qui paſſe la plus grande partie du jour avec des femmes mépriſables, qui lui vendent la liberté de ne ſe gêner en rien avec elles, pourroit-il ſe contraindre avec des femmes reſpectables, juſqu'au point de ne leur manquer jamais? L'habitude d'une familiarité criminelle laiſſe dans l'eſprit des impreſſions qui s'effacent difficilement. Ce ſont les femmes qui ont le plus contribué à la politeſſe de la Nation: le François naturellement porté à la galanterie, ſe plioit à tout pour leur plaire: attentions, ſoins prévenans, tout étoit mis en uſage: l'amour étoit leur maître; mais l'amour n'étoit alors qu'un ſentiment; le reſpect & la ſin-

ſincérité étoient des qualités indiſpenſables; le caractère le plus dur, forcé de paroître complaiſant, acqueroit de la douceur; mais depuis que notre jeuneſſe effrénée a fait un ridicule du ſentiment, & qu'elle a mis la débauche & la licence à la place de l'amour, elle ne garde preſque plus de ménagement, & regardant des femmes vertueuſes à-peu-près comme celles dont elle achète les faveurs, elle vient marquer aux premiéres le dégoût que lui ont inſpiré les autres.

Il eſt inutile de vous exhorter à éviter ces exemples contagieux, le tableau en eſt trop frappant pour ne pas vous en appercevoir. Il eſt un genre de politeſſe contre lequel vous devez être en garde; c'eſt celle qui conſiſte dans le ton & dans les maniéres: vous verrez dans le monde des gens, qui, affectant un ton de grandeur & des airs de protection, ne manqueront en rien aux uſages; mais c'eſt d'une maniére ſi humiliante, que le dédain eſt moins offenſant, & que l'impoliteſſe de l'épaiſſe opulence eſt mille fois plus ſupportable.

L'excès oppoſé à celui-ci, eſt cette politeſſe baſſe & rampante, la marque infaillible d'un cœur lâche: ni les grandeurs n'inſpirent

point la premiére, ni la misère n'occasionne point l'autre; car plus on est élevé, & plus il est beau d'être doux, affable & complaisant: un Grand qui sçait prendre ce ton, se fait presque autant aimer de celui à qui il refuse, que de celui à qui il accorde: plus l'honnête homme est pressé par sa misere, & plus il doit intéresser les cœurs par des maniéres insinuantes, faire sentir qu'il est au-dessus de ses malheurs, & qu'il en est accablé sans être abattu. Un homme véritablement poli sçait mettre de la noblesse *dans son* indigence même: ces qualités ne s'acquiérent pas toujours, elles naissent avec nous. Qu'auriez-vous à desirer de plus, vous dont la douceur est une preuve de la bonté de votre ame? Conservez l'une & l'autre, & je vous promets que le monde malgré sa perversité ne pourra vous refuser son estime, sa confiance & son amour.

Je conviens qu'il n'est point aisé de conserver tant de belles qualités dans toute leur pureté au milieu de tant de vices, dont vous vous trouvez assiégé; le seul moyen de ne pas succomber à l'exemple, c'est de remplir tous vos momens, de fuir cette vie inutile de presque tous nos jeunes gens, qui d'un côté embar-

barrassés de leur loisir, & de l'autre agités par la vivacité de leur caractère, se trouvant à charge à eux-mêmes, se font une occupation de leurs plaisirs, & un devoir de leur oisiveté.

L'étude que vous avez toujours aimée, est une ressource qui vous sauvera de ces momens cruels qu'essuye l'homme désœuvré; elle fournira de nouvelles armes à votre vertu, elle ornera votre esprit de connoissances utiles, elle élevera votre ame par l'amour & par la beauté de la véritable gloire, elle vous aidera à connoître les hommes tels qu'ils sont, en vous les faisant voir tels qu'ils ont été & tels qu'ils devroient être: enfin l'étude sera pour vous une source de plaisirs, un asile contre les revers, l'ornement de votre fortune, un trésor que vous retrouverez dans la vieillesse; elle vous empêchera de vous enorgueillir de vos succès, & de vous laisser abatre par vos disgraces; elle vous rendra plus humain, plus généreux, plus juste; elle vous inspirera du zéle pour la Patrie, de l'amour pour vos Concitoyens & du respect pour vos Maîtres.

L'étude de l'histoire mettra sous vos yeux d'heureux scélérats, & de grands hommes

persécutés ; mais vous y verrez la vertu toujours inflexible, belle par elle-même & triomphante sur les échaffauts ; vous y détesterez le crime tremblant au sein de ses prospérités, & lâche dans les Cours. Elle vous montrera dans les révolutions des Empires & des Républiques, que les malheurs phisiques dépendent toujours des causes morales, que rien n'est durable, & que la vertu seule fait survivre l'homme à lui-même ; ce ne sera pas la seule connoissance des faits qui vous servira *dans le* monde, elle pourroit tout au plus faire honneur à votre mémoire ; mais les réflexions qu'elle vous inspirera épureront vos mœurs, & vous rendront supérieur à tous les événemens ; elles vous accoutumeront à voir rarement, le mérite au faîte de la grandeur, à le voir languir dans l'oubli, où il ne rampe jamais, & à voir le vice rampant toujours dans ses plus brillans succès, se servir indifféremment pour parvenir à ses desseins, d'un orgueil effronté ou du masque de la vertu, d'une douceur affectée ou d'une méchanceté qui marche insolemment à front découvert.

Mais votre principale étude doit être celle de votre métier : vous avez embrassé par goût

une profeſſion à laquelle vous étiez deſtiné par votre naiſſance. Ce préjugé qui veut qu'un homme dont les ayeux ont ſervi doive néceſſairement prendre le parti des armes, n'auroit ſans doute jamais déterminé votre choix, ſi vous n'aviez ſenti en vous cette vocation & ces talens naturels qui vous ont décidé : ce goût eſt un heureux préſage ; mais il doit être entretenu par l'étude qui lui eſt propre & par celle de tout-ce qui peut y avoir quelque rapport.

L'hiſtoire eſt la meilleure école de l'art militaire pour celui qui ſçait réfléchir, qui ſçait comparer la conduite que les plus grands Généraux ont tenue dans les différentes poſitions où ils ſe ſont trouvés, qui ſçait voir dans les ſuccès des uns les fautes des autres, qui a le talent de ſaiſir une ſituation heureuſe, de voir le parti que le vainqueur a ſçu tirer du caractère de ſon ennemi, de l'eſprit des Nations qu'il avoit à combattre, & des peuples qui étoient ſous ſes ordres.

A cette connoiſſance générale de l'hiſtoire, joignez l'étude particulière des principes de votre art : elle eſt longue & pénible ; mais les ſecours, ſi rares au commencement du dernier ſiécle, ſe multiplient tous les jours

dans celui-ci; & ſi l'on ne connoit pas la théorie de ſon métier, c'eſt qu'on ne l'aime point & qu'on ne veut pas la connoître. Si les plus grands Généraux, après une étude de toute leur vie & une pratique de pluſieurs années, ſont tombés dans des fautes qui ont obſcurci leur gloire & qui ont été funeſtes à l'Etat, comment avec une étude ſuperficielle & faite ſans goût, peut-on ſe flater de quelque ſuccès?

L'étude de l'hiſtoire & celle de l'art militaire vous entraîneront néceſſairement dans celle de la politique; étude ſéduiſante, mais dangereuſe. C'eſt alors que vous ſerez forcé de mettre un frein à votre ſincérité, de tout voir, de tout approfondir & de tout reſpecter. Si vos talens méritoient un jour que votre Maître vous confiât le dépôt de ſon autorité & ſes deſſeins les plus ſecrets, ſongez que de grands intérêts demandent les réflexions les plus profondes, & qu'il ne vous ſera plus permis d'avoir d'autre objet que la gloire du Souverain & le bonheur de l'Etat, que vous devez vous oublier vous-même & vous ſacrifier à l'intérêt public.

Je ne finirois point, ſi je voulois vous détail-

tailler tous les avantages que vous pouvez retirer du goût que vous avez pour l'étude. Vous aimez les ſciences, & vous ne craignez point la réputation d'homme ſçavant. Les Muſes ne ſont point ingrates ; les aimer, c'eſt leur plaire ; vous l'éprouverez ſurtout, lorſqu'à la tête de nos Troupes vous ne vous trouverez étranger dans aucun pays, & que la connoiſſance que vous en aurez acquiſe par le ſecours de la Géographie vous applanira des difficultés inſurmontables pour tout autre.

Les ſciences abſtraites inſpirent une certaine triſteſſe que l'application fait contracter, une ſéchereſſe d'eſprit que donne l'habitude de méditer & de réfléchir, & qui n'eſt point faite pour le monde : le moyen le plus aſſuré de ne point tomber dans cet inconvénient, c'eſt d'égayer l'étude de la Philoſophie par l'uſage modéré des plaiſirs, par le commerce du monde, par la fréquentation des ſpectacles & par la lecture des Poëtes ; mais tenez-vous-en à la ſimple lecture ; & à moins d'avoir longtems conſulté votre eſprit & vos forces, ne prodiguez point des talens ſacrés par leur deſtination, à un art pénible & dangereux, qui

couvre de ridicule celui qui s'y exerce, s'il ne le comble de gloire.

En un mot, aimez l'étude ; elle vous délassera d'un travail plus pénible, elle vous instruira en vous amusant, & vous inspirera la vertu. Si la science enorgueillit quelques-uns de ceux qu'elle éclaire, c'est parce qu'ils ne sçavent point en retirer tout l'avantage qu'elle peut leur procurer : semblables à ces Insulaires qui ouvrent le sein de la terre pour en retirer des trésors inutiles pour eux, parce qu'ils ignorent l'art de les orfévrir. Contentez-vous d'être sçavant, d'être Philosophe pour vous-même ; ayez soin de cacher vos richesses aux yeux du monde, qui vous en feroit un ridicule, parce qu'il ignore l'art de s'en faire un bonheur.

Sur-tout, que l'étude de la morale, en vous apprenant à connoître & à distinguer les passions, vous guide dans l'usage que vous devez en faire. Le monde les confond aisément, & sous le terme abusif d'honneur, il comprend la vengeance, la flaterie, la duplicité même ; souvent l'honnête homme, selon le monde, est le moins vertueux aux yeux du

du vrai ſage. Tout vous y parlera en faveur de l'ambition; on vous la peindra comme une vertu; mais ne vous y trompez pas, le ſuccès ne ſçauroit la juſtifier, l'ambition eſt toujours dangereuſe; l'émulation, l'amour de la véritable gloire doivent être le principe de vos actions. Cet amour ne cherche avec paſſion à ſurpaſſer ou à égaler les autres, que par la vertu. L'ambition bien différente ne garde aucun ménagement dans les motifs qu'elle employe; l'émulation au contraire regarderoit comme une infamie de parvenir par une autre voye que celle que la vertu lui permet: celui qui a de l'émulation aime la gloire; ſans être injuſte envers ſes rivaux, il applaudit à leur élévation; fuſſent-ils même ſes ennemis, il leur ſerviroit de degré pour monter aux honneurs qu'ils ont mérités. Il n'eſt ni jaloux ni envieux; il ne voit que l'intérêt du peuple & de ſon Roi; il oublie le ſien; l'amour de la gloire lui éléve l'ame ſans égarer ſa raiſon. Dans tous les états, dans toutes les occaſions, l'émulation, ainſi que la vertu, demeure inébranlable, elle ne ſe laiſſe point abattre par les diſgraces; ſi elles ſont méritées, elle cherche à réparer les fautes dont

elles

elles ſont la punition ; ſi elles ſont injuſtes, elle ſe conſole avec elle-même, elle ne ſe couvre point d'un maſque hypocrite, elle ne ſe ſert point de tous ces avantages lorſqu'ils peuvent être nuiſibles à quelqu'un ; c'eſt ſouvent par la hauteur, quelquefois par la baſſeſſe, que l'ambition éclate ; c'eſt toujours par la modeſtie & par l'affabilité que l'émulation ſe fait connoître. L'émulation examine ſes forces, & ne compte jamais ſur la foibleſſe des autres ; elle ne connoît ni mépris *ni dédain*. Je ne ſçaurois trop vous recommander d'avoir de l'émulation ; vos talens, votre naiſſance & votre fortune doivent vous y engager ; mais fuyez l'ambition, elle corromproit vos vertus mêmes.

Je ſuis &c.

ARTI-

ARTICLE DIXIEME.

ESSAI

Sur les sentimens que nous devons à nos amis après leur mort.

LE sage Lælius ayant perdu par une mort trop prompte le vainqueur de Carthage & de Numance, le plus grand des Romains, le meilleur des mortels & le plus tendre des amis, donne à la nature quelques larmes dont une raison supérieure tarit bientôt la source. » Scipion est heureux, s'écrie-t-il; les Dieux » justes se sont hâtés de couronner ses vertus; » voudrois-je par de jalouses larmes lui en» vier sa gloire & sa félicité? C'est à lui de » plaindre un ami encore sujet aux malheurs » de la condition humaine; c'est à lui de pré» cipiter l'instant de notre réunion; c'est à » moi de l'attendre avec constance. Ce Hé» ros rougiroit pour moi, si la douleur de sa » perte m'arrachoit un seul jour aux devoirs » de la Société ou au service de la Patrie. «

Voilà,

Voilà, ſans doute, des réflexions bien ſublimes & une conduite bien vertueuſe.

Orphée perd Euridice ; il deſcend dans l'Empire des Ombres ; il fléchit Pluton, il raméne Euridice au ſéjour de la lumiére ; il la perd une ſeconde fois, & pour toujours, par une tendre impatience de la revoir ; il ſignale ſon déſeſpoir par des efforts impuiſſans pour la reconquérir, par les regrets éloquens dont il remplit la Thrace, par les chants lugubres dont Euridice eſt l'objet éternel, par le refus conſtant de toute conſolation. Victime de ſa tendreſſe pour Euridice & de ſon indifférence pour toute autre femme, il expire d'une mort cruelle ; ſa tête arrachée de ſon corps flotte ſur les ondes de l'Hébre ; le dernier mot que ſa bouche prononce eſt le nom d'Euridice.

Voilà peut-être de grandes fautes, mais voilà des ſentimens tendres.

Lælius aimoit la gloire, la ſageſſe, la vertu ; Orphée aimoit Euridice ; admirons Lælius, imitons Orphée.

Le nombre des hommes qui penſent eſt bien petit, celui des hommes ſenſibles l'eſt peut-être davantage ; craignons, en cherchant un héroïſme ſupérieur à la nature, *de* ſour-

fournir de nobles prétextes à la cruelle indifférence. Le sage & l'insensible peuvent parler comme Lælius ; l'amant seul agira comme Orphée.

Toute tendresse est nécessairement intéressée. On veut voir, on veut entendre l'objet aimé ; il ne suffit pas de croire sa félicité réelle, il faut en être certain, il faut en être témoin, il faut en jouir. D'ailleurs si nos amis nous aiment encore dans le séjour de la gloire, (& pourquoi ne nous aimeroient-ils plus ?) croyons-nous qu'ils puissent goûter en notre absence une joie inaltérable ? Ne leur manque-t-il pas toujours de la partager avec nous ? Sans doute la plénitude du bonheur est réservée au moment de la réunion. Plaignons-les donc d'être heureux sans nous, ils le sont trop imparfaitement. Castor & Pollux toujours séparés, ne sont jamais contens. L'alternative perpétuelle de leur gloire enléve à Pollux le prix le plus flatteur de sa tendresse généreuse, celui d'être témoin du bonheur qu'il procure à un frére si chéri.

Il est donc vrai que nous pouvons, que nous devons même pleurer nos amis morts, & parce que nous sommes privés d'eux, & parce

parce qu'ils sont privés de nous. Je le répéte, Lælius s'égare dans son héroïque sagesse; le sentiment est un guide plus sûr.

J'aime mieux ce même Lælius, lorsque ramené à la nature, malgré la Philosophie, il s'exprime ainsi : » Le souvenir de notre amitié » est un bien dont je jouis avec une joye ten- » dre & pure. Le bonheur d'avoir vécu avec » Scipion me paroit répandre sur toute ma » vie un éclat qui l'embellit & qui l'honore. «

Sentiment délicat & vrai ! Ne sentons-nous pas en effet que notre être s'aggrandit & s'illustre à nos yeux au souvenir flatteur de nos liaisons avec de grands hommes qui ne sont plus ? Un mouvement confus d'orgueil & de tendresse nous éléve jusqu'à eux & nous associe à leur gloire. J'ai vû (disons-nous avec joye, avec douleur, avec une vanité secrette) j'ai vû, j'ai aimé, j'ai intéressé à mon sort un Rousseau, un Des-Touches, un Montesquieu; l'un m'enflammoit du feu de son génie; je voyois l'autre saisir avec finesse des ridicules qu'il peignoit avec force; le troisiéme, Philosophe immortel, me dévoiloit des vérités profondes, & m'offroit sans cesse l'image de la vertu simple & noble qui animoit son cœur.

Quels

Quels Ecrivains ! Quels Citoyens ! Quels ſages ! Le ciel les envioit à la terre.

Nimium vobis humana propago
Viſa potens, ſuperi, propria hæc ſi dona fuiſſent.

» Non je ne reverrai jamais des hommes » tels que les Théſées & les Pirithoüs, diſoit naïvement le vieux Neſtor aux Agamemnons & aux Achilles : propos qui flattoit peu ſans doute les Héros vivans, mais qui regagnoit du côté du ſentiment ce qu'il perdoit du côté de l'art.

Lælius rejette avec horreur & avec raiſon le ſyſtême impie & cruel, qui bornant toute notre exiſtence à cette vie ſi courte, nous enléve la conſolation de croire nos amis heureux & l'eſpérance de les revoir pour ne les perdre jamais. L'opinion des ſages, l'intérêt des hommes, la juſtice des Dieux, le déſir de l'immortalité imprimé dans tous les cœurs, le ſentiment intérieur, tout nous raſſûre contre l'affligeante idée du néant.

Non, nous ne mourons pas tout entiers : non, ma chère Roſalie ! nos nœuds ne ſont pas rompus pour toujours ; la loi du deſtin qui nous ſépare n'eſt point irrévocable ; nous

nous ferons réunis dans un féjour plus heureux, nous goûterons des plaifirs plus durables : le doute feroit criminel, hélas ! il feroit plus trifte encore. Quoi ! tu ne ferois plus rien ! Quoi ! tu ne m'entendrois plus ! Quoi ! cet attachement fi vrai, fi profond, cette admiration de tes talens & de tes vertus, cet amour immortel de tant de charmes, ce défir ardent de te rejoindre, ces monumens que mon cœur érige à notre amitié, rien ne pourroit ni te flatter, ni t'attendrir ! Cette *ame fi* éclairée, fi fenfible, ne penferoit plus, n'aimeroit plus ! le néant l'auroit engloutie ! Qu'il eft heureux de ne pouvoir fe livrer fans crime à un pareil foupçon ! Tu vis, ma chère Rofalie ! tu veilles du haut des cieux fur l'amant qui t'adore, tu l'attires à toi par tes vœux, tu le diftingues enfin de cette foule d'efclaves fugitifs qûe le plaifir enchaînoit à ton char, & que la mode & la frivolité emportent dans leur tourbillon. S'ils ont pû t'oublier, étoient-ils dignes de t'aimer ? Qu'ils s'enyvrent de voluptés & d'erreurs, il m'eft plus doux de pleurer fur ta tombe que de partager leurs plaifirs. Eft-il donc encore des plaifirs ? Eft-il des beaux jours fans Rofalie ? Que l'amour étoit tendre

dans ſes yeux ! que l'amitié étoit vive dans ſon cœur ! Tel étoit ſon empire ſur les nôtres, que tous ſes amans, liés entre eux par une chaîne aimable, s'étonnoient d'être rivaux & amis.

Pourroient-ils ſe laſſer de payer à ſa cendre
Le tribut de ces pleurs que l'amour fait répandre ?
Le chef-d'œuvre des Dieux, le Temple des vertus,
Le lien des mortels, l'humanité n'eſt plus.

Où retrouver ailleurs ce commerce délicieux, dont l'enjouement & la ſageſſe varioient l'égalité toujours conſtante, toujours animée par le ſentiment ? Où retrouver cette modeſtie ſi noble qui cachoit ſa ſupériorité aux eſprits médiocres & la laiſſoit deviner aux eſprits éclairés ? cette indulgence généreuſe pour les défauts de l'humanité, cette horreur des plaiſirs honteux de la médiſance & des plaiſirs cruels de la raillerie, ce talent inconnu d'obliger ſans faſte, d'aſſaiſonner un bienfait, d'enflammer la reconnoiſſance en la refuſant, de deſarmer l'ingratitude en ne la voyant pas ? Où retrouver enfin cet aſſemblage de vertus ſublimes & de foibleſſes aimables, qui balancées, embellies, épurées les unes par les autres, formoient un réſultat ſi parfait ? Brillante

& légère dans le monde, solide & profonde dans la retraite, adorable en tous lieux, telle étoit Rosalie.

Non, nous ne reverrons jamais
De si beaux yeux, d'ame si belle ;
Le plaisir a perdu ses traits,
Les amours sont morts avec elle.
Zéphire au retour du Printemps
Rajeunit en vain la nature.
De nos jardins & de nos champs,
De tous les lieux, de tous les temps
Rosalie étoit la parure.
Que m'importent ces fleurs & ces ombrages frais
Dont Rosalie, ô ciel ! ne jouïra jamais ?
Ce n'est plus sur son sein que la rose nouvelle
Exhale en expirant ses parfums précieux ;
Ce vif émail des prés, ce tendre azur des cieux,
Ces beaux jours ne sont plus pour elle ;
Ce Soleil bienfaisant n'éclaire plus ses yeux,
Hélas ! ils sont couverts d'une nuit éternelle.
Reviens, Hyver affreux, & vous, passez beaux jours,
Si longs sans Rosalie, avec elle si courts !
Quand les frimats glacés, déployant les ténébres
Enferment l'Univers dans leurs voiles funébres,
Je crois de son tombeau partager les horreurs ;
Cette idée effroyable a pour moi des douceurs ;
Hélas ! dans quel séjour plus odieux encore
Ne volerois-je pas pour la voir un instant ?
Eh ! qu'importe en quels lieux l'amant tendre & constant
S'unisse à l'objet qu'il adore ?
Cet objet seul est tout. On trouve dans ses yeux
Les fleurs de l'Elisée & la splendeur des cieux.

Gra-

Graces, jeuneſſe, amour, plaiſirs, troupe céleſte,
Quels ſoins vous occupoient, quand de ſa main funeſte
La mort impitoyable éteignoit ces flambeaux,
Dont l'éclat fut ſi pur & les rayons ſi beaux?
Quoi! des Dieux infernaux ſecondiez-vous la rage!
Leur abandonniez-vous votre plus noble ouvrage?
Hélas! en gémiſſant vous détourniez les yeux:
Un pouvoir inconnu confondoit tous vos vœux......
Je ne puis y penſer ſans horreur, ſans murmure.
Ah! ce coup eſt l'excès de la rigueur du ſort,
L'opprobre de l'Amour, l'effroi de la Nature,
Et le triomphe de la Mort.
O quand ſes traits plus doux trancheront-ils ma vie!
Quand pourrai-je avec toi, ma chère Roſalie,
Aux ſources de la gloire, au torrent des plaiſirs,
Enyvrer tous mes ſens du nectar des déſirs,
Qui toujours ſatisfaits & plus ardens ſans ceſſe,
Nourriront de nos cœurs l'immortelle tendreſſe!

Je revois ſouvent avec un plaiſir amer les lieux que tu habitois; je les crains & je les aime; j'y ſuis moins privé de toi; ils me retracent tes penſées, tes diſcours, tes ſentimens; je crois te revoir & t'entendre; avec quelle ardeur je ſaiſis cette illuſion délicieuſe!

L'ame de Roſalie en ces jardins reſpire,
Je le ſens aux tranſports que leur aſpect m'inſpire,
Aux ſoupirs de mon cœur agité tour à tour
De douleur, de plaiſir, de regret & d'amour;
A ce charme ſecret, né du ſein des allarmes,
Qui pénétre mes ſens en m'arrachant des larmes.

 Quand

Quand on a perdu l'objet d'un attachement si légitime, quels dédommagemens peut offrir ce monde inconstant & frivole? Par quels liens attache-t-il à la vie? Quelle espérance laisse-t-il de s'enflammer encore?

Pour qui? pour cet essain de beautés étourdies,
De préjugés honteux superbement nourries,
Automates brillans, qu'anime un vain plaisir,
Qu'on peut toujours tromper & jamais attendrir?

Pour qui? pour cette femme orgueilleuse & bizarre
Que contre l'Univers arme un courroux barbare,
Qui croit porter l'amour dans nos cœurs affadis
Par ses fausses vertus & ses attraits flétris?
L'amitié dont le nom est toujours dans sa bouche,
Ne pénétra jamais dans son ame farouche.
Conquérir & tromper, voilà son seul désir,
Le tourment de la haine est pour elle un plaisir;
Que cette volupté funeste & criminelle
De son perfide cœur soit la peine éternelle!

O vous, dont la vertu, la douceur, la bonté
Effaçoient à mes yeux l'éclat de la beauté,
Jeune & sage infidelle, à mon cœur toujours chere!
Vous en qui je trouvois l'objet de mes desirs,
Le charme de mes maux, l'ame de mes plaisirs,
Une amie, une amante, une épouse, une mére,
Le destin pour moi seul vous met au rang des morts;
Mais ...... vivez-vous heureuse? Etes-vous sans remords?
Avez-vous étouffé l'importune mémoire
De cette amitié tendre & ma joye & ma gloire?

S'il

S'il vous souvient encor de ces jours pleins d'appas,
Ah, Sylvie ! ah ! du moins ne me haïssez pas,
Epargnez cette horreur à mon ame éperdue.
Hélas ! c'est bien assez de vous avoir perdue ;
Je vivois pour vous seule. A mes yeux l'Univers
N'offre qu'un vuide immense & que d'affreux déserts
Où mon cœur égaré frémit & vous appelle.
Tout se tait. Je succombe à ma terreur mortelle......
Arrachez-moi, grands Dieux ! aux rigueurs de mon sort,
Dieux, rendez-moi Sylvie, ou donnez-moi la mort,
Rendez-moi tant de biens dont la douceur cruelle
D'un desespoir affreux est la source éternelle.
Rendez à l'amitié ce cœur fait pour ses loix,
Ce cœur si vrai, si doux, mais barbare une fois.

Dans cet exil malheureux nous ne jouissons de rien surement, ni tranquillement ; tout ce que nous aimons nous échappe : ou l'erreur éloigne de nous des cœurs qui nous cherchoient, ou la mort nous les enléve, ou l'infidélité les détache de nos fers. C'est au sentiment, c'est à la vertu à ne se démentir jamais, à plaindre l'erreur, à triompher de la mort, à faire rougir l'infidélité. Amans ! ne la punissez qu'en la ramenant à vous à force de constance & de douceur ; c'est la vengeance la plus entiére, la plus glorieuse, & c'est la seule légitime. L'oubli vous vengeroit mal,

& vous laisseroit la honte d'avoir suivi un exemple criminel. Les éclats de l'emportement vous rendroient ridicules ou odieux, ils encourageroient l'infidelle à de nouveaux crimes: aigrie par vos reproches, elle étouffera ses remords, & non contente de vous avoir trahis, bien-tôt elle osera vous avilir & vous détester. Ne rompez point des nœuds qui firent votre bonheur & qui peuvent le faire encore. Cet objet qui vous outrage, vous a procuré les momens les plus doux de votre vie; ne l'oubliez jamais, dissimulez vos chagrins; rendez-vous intéressans par la douceur, par la patience, par la générosité; le respect rallumera tôt ou tard la tendresse que l'inconstance avoit éteinte.

O vous, ames délicates & vertueuses, toujours fidelles à vos premiers feux, dont le tombeau seul a pû éteindre l'ardeur, la mort ne vous a ravi aucun de vos droits; revivez à jamais dans le cœur de vos amans, gravez-y votre image en traits ineffaçables. Ils n'imiteront pas, sans doute, l'excessive tendresse de ce Calife des Sarrazins (Yézid II.), qui après dix-huit jours de larmes & de desespoir, mourut sur le cadavre de sa Maîtresse; mais

mais qu'ils ne respirent du moins, que pour vous reproduire sans cesse par le souvenir le plus tendre de vos sentimens & de vos vertus.

Cependant toute la sphère de nos sentimens doit-elle se borner à l'amour? Est-ce aux amans seuls que je recommande ce souvenir généreux des objets qu'ils ont aimés? Un ami, un parent, un bienfaiteur aimable doivent-ils être oubliés quand ils ne sont plus? Je le demande aux cœurs sensibles & capables de reconnoissance.

L'amitié, (il y a long-tems qu'on le dit & qu'on l'ignore), l'amitié est le plus grand des biens; un ami est le trésor le plus précieux du sage, il donne de l'éclat à la prospérité, il adoucit l'amertume de l'adversité, il dissipe les langueurs de notre ame abbatue; son feu nous échauffe, ses lumiéres nous éclairent, son courage nous soûtient, ses conseils nous dirigent, sa voix calme nos passions, sa main ferme les abysmes qu'elles ouvrent sous nos pas & nous applanit les routes de la vertu. Pourrions-nous ne pas bénir éternellement la mémoire de ceux à qui nous devons de tels avantages? Mais quand ils n'auroient eu pour nous qu'un attachement stérile, n'est-ce rien

que la douceur d'être aimé, & ne devons-nous rien à qui nous la procure?

Le respect des parens est un devoir sacré qu'imposent la nature & la loi; mais ce sentiment nécessaire est-il un assez digne prix de tous leurs bienfaits, & ne les honoreroit-on pas mieux par la plus vive tendresse? Pourrions-nous chercher à borner leurs droits, tandis que nous leur devons tout? Qu'avons-nous qui ne soit à eux? Le bonheur d'*exister*, celui de penser & de sentir, sans *lequel le* premier seroit si peu de chose, tout notre être enfin est leur ouvrage; & combien cet ouvrage leur a-t-il couté de travaux, de soins, de dépenses, d'inquiétudes, de sacrifices! Avec quelle tendresse ces génies tutélaires veilloient sur nous! A combien de dangers & de malheurs que nous ne connoissions pas, leur prudence sçavoit-elle nous arracher! Nous reposions en paix à l'ombre de leurs aîles; ils travailloient & nous jouissions; ils portoient le fardeau toujours incommode, toujours pesant des affaires domestiques, & ne nous imposoient que le joug léger de l'obéissance & de l'amour. Nous étions l'objet de toutes leurs entreprises, de toutes leurs démar-

marches, de tous leurs ſentimens. Si nous avons rempli leur eſpérance, nous les avons rendus heureux ; ſi nous l'avons trahie, ils nous ont pardonné, ils nous ont plaints, & ne nous ont pas moins aimés. Que la foudre écraſe ceux dont la noire ingratitude pourroit vouloir les contriſter pendant leur vie, ou les oublier après leur mort ! Sans doute, une des plus dures conditions de la nature humaine, eſt la néceſſité de voir frapper des têtes ſi chères, ou de leur laiſſer, en mourant avant elles, le long deſeſpoir de nous avoir perdus.

La reconnoiſſance n'eſt pas le ſeul ſentiment qu'on doive aux bienfaiteurs ; les Titus, les Marc-Aurele, les Louis XII., les Henri IV., ces Héros bienfaiſans, ces imitateurs ſublimes de la Divinité, ont droit à la vénération & à l'amour de tous les âges. Que ceux qui ſuivant de ſi nobles traces, ont conſacré leur puiſſance ou leur fortune au bonheur de l'humanité, partagent avec eux un prix ſi flatteur ; aimons à célébrer leurs vertus, à publier leurs bienfaits, à les venger de la mort, à les ſauver de l'oubli : ſouvenons-nous ſurtout que la meilleure maniére de les honorer, eſt de les imiter.

L'excès

L'excès eſt permis dans de tels ſentimens. Puiſſe l'horrible empire de la haine être détruit à jamais! Puiſſe la triſte indifférence expirer avec elle! Que, s'il ſe peut, la tendreſſe anime, gouverne, uniſſe tous les cœurs! Mais quels que ſoient les objets de notre attachement, péres, enfans, amis, maîtreſſes, que notre ſenſibilité ne finiſſe point avec leur vie, qu'elle les ſuive au-delà du tombeau, qu'elle ſe ſignale par les regrets les plus ſincères & les plus conſtans. Les défauts de nos amis, *leurs* foibleſſes, leurs torts, leurs ridicules ſont enſevelis avec eux. Pourquoi s'en ſouviendroit-on quand on n'en ſouffre plus? Malheur à qui goûteroit le plaiſir cruel de s'en entretenir encore! Leurs talens, leurs vertus, leur bonté doivent ſeuls nous occuper, nous attendrir, nous arracher ces douces larmes que la frivolité ne connoît point, que la dureté condamne, mais dont la vertu ſent tout le prix.

En effet, interrogeons nos cœurs, nous les trouverons pleins de reſpect pour les exemples célébres d'attachement & de conſtance.

Pompeïa Græcina pleure pendant quarante ans la mort de Julie, fille de Druſus; en vain

la

la jeunesse & la fortune lui offrent mille consolations, elle n'en veut point d'autre que celle d'entretenir l'ombre de son amie au fond de son tombeau, jusqu'à ce que leurs cendres y soient confondues.

Néron ordonne la mort de Sèneque, qui n'étoit coupable que d'avoir élevé ce monstre qu'il eût fallu étouffer au berceau. Pompeïa Paulina se fait ouvrir les veines en même temps que son mari. Néron, par un mouvement, dirai-je d'humanité ou de barbarie, fait arrêter le sang de Paulina, & veut qu'on prenne soin de sa vie; mais une pâleur mortelle grava toujours sur le front de cette femme admirable le témoignage glorieux de son courage & de son amour.

Qui ne connoît l'étonnante fermeté de Porcie? Elle effaça celle de son pére & de son époux; en vain des yeux attentifs veillent sur ses jours; en vain on refuse à ses mains le secours des armes; l'horreur de survivre à Caton, à Brutus, à la Liberté, va lui en fournir, elle avale des charbons enflammés; ce supplice horrible lui paroît doux, puisqu'il la rejoint aux objets de sa tendresse.

Mais les Anciens étoient-ils seuls capables de

ces

ces grands témoignages d'amour? La nature & le ſentiment peuvent-ils moins ſur le cœur des François? Les ames douces & tendres jugeront ſi le Mauſolée érigé par la Maréchale de Montmorency à la mémoire de ſon illuſtre & malheureux époux, ſi les pleurs dont elle arroſa trente ans ce monument ſuperbe ne valent pas bien les charbons de Porcie.

Les troubles d'Italie aménent à Pouzzol Louis, Comte de Montpenſier; il va *prier* & pleurer ſur la tombe où la faim, *la fatigue* & la maladie avoient plongé ſon brave & malheureux pére. Son ame ſe recueille toute entière pour s'occuper des infortunes de ce pére adoré, une émotion vive & tendre s'empare de ſes ſens, une douleur profonde les pénétre, la fiévre s'allume dans ſes veines, on le transporte à Naples où il expire.

L'orgueil & la cruauté immoloient autrefois des eſclaves ſur le bûcher de leurs Maîtres; on croyoit honorer leurs funérailles en outrageant ainſi la nature. L'amour honora par de plus nobles victimes les obſéques de Charles VIII. Des monumens publics atteſtent que deux de ſes Officiers, l'un Archer de ſes Gardes, l'autre Sommelier, y moururent de douleur. Comment

ment l'Hiſtoire qui nous a tranſmis les noms & les crimes de tant de Tyrans & de Rebelles, a-t-elle pû oublier les noms reſpectables de ces deux fideles ſujets?

Dominique de Vic, ce Héros dont la valeur & la vigilance avoient puni dans Saint Denis la témérité impétueuſe du jeune d'Aumale, de Vic donna auſſi au meilleur des Rois ce triſte & ſincère témoignage d'une tendreſſe que les Rois inſpirent rarement. Si quelqu'un méritoit d'être aimé ainſi, c'étoit ſans doute Henri IV. Pouvoit-on vouloir ſurvivre à ce Roi Citoyen, à ce Père du Peuple, à cet ami de l'humanité? De Vic eut la douceur de le ſuivre au tombeau, & de couronner ſes longs ſervices par une mort plus glorieuſe que celle qu'il avoit tant de fois cherchée dans les combats.

Généreuſes victimes du ſentiment, que vos noms gravés en traits de feu, dans les faſtes de la tendreſſe, ſoient vainqueurs du temps & de l'oubli! Vous méritez bien plus d'être immortels que tous ces conquérans dont notre erreur a tant admiré la valeur féroce & funeſte! Ils furent l'effroi du monde, vous en fûtes l'ornement. La véritable gloire des hom-

hommes eſt d'être bons & ſenſibles.

Mais la tendreſſe pour les morts ne peut-elle ſe prouver que par la mort même ? Serons-nous exclus du nombre des vrais amis, ſi nos organes plus robuſtes réſiſtent aux plus vives impreſſions de la douleur ? Non, ſans doute. La même gloire nous attend, pourvû que nous rempliſſions, à l'égard des morts qui nous furent chers, toute l'étendue de nos devoirs, pourvû que la *malignité* qui voudroit troubler leurs cendres, *trouve en* nous des contradicteurs intrépides, & qu'aucune conſidération humaine ne nous empêche de les défendre, de les louer, de les aimer publiquement ; *c'eſt-là* que la Politique eſt un crime & la tolérance une prévarication. Notre zèle pour leur gloire doit redoubler ; c'eſt à nous ſeuls que le ſoin de la défendre eſt confié, puiſqu'ils ne ſont plus.

Charles VII. vient d'expirer ; déja Meun eſt déſert ; le vainqueur des Anglois, le libérateur de la France eſt abandonné ; ſes Courtiſans ont oublié ſes bienfaits & ſa gloire ; les routes du Brabant ſont couvertes d'ambitieux & de flatteurs ; le Comte du Maine court à Genep préparer la perte du Comte de Dammartin ;

martin ; l'adulation ose féliciter un Prince dénaturé du malheur d'avoir perdu un père respectable ; on censure le Gouvernement de Charles VII., on avilit ses exploits, on flétrit son caractère, & ces degrés honteux élèvent à la faveur & à la fortune. Voyez d'un autre côté le grand, le généreux, le magnifique du Châtel conduisant à Saint Denis le convoi du même Charles VII., avançaut les frais de sa pompe funébre & ne les réclamant point, arrosant ses cendres de larmes héroïques, mettant hardiment dans les fers ceux que la voix publique accuse de la mort du Roi, bravant le courroux de l'implacable Louis XI., dédaignant fiérement le prix de ses services, content d'un asyle où il puisse pleurer en paix son maître & son ami. Qui de nous à ce double spectacle ne sent son cœur saisi d'admiration & de tendresse pour du Châtel, autant que de mépris pour tous ces vils esclaves de la fortune ? Ainsi la vertu est toujours sûre de sa récompense ; ainsi le vice ne peut échapper à l'opprobre qui le suit.

Puis-je encore estimer Pétrarque, lorsqu'après le trépas de sa chère & fidelle Laure, il rend graces au destin d'avoir brisé ses chai-

chaînes, d'avoir entiérement éteint des feux dont il paroît rougir & qui faisoient sa gloire? Puis-je estimer cet ingrat, quand il s'applaudit d'avoir oublié Laure aussi parfaitement que s'il ne l'eût jamais vûe, quand il ne veut pas même laisser à la mort & au temps tout l'honneur de cet oubli, & qu'il assûre avec complaisance que sa légéreté avoit déja commencé l'ouvrage? Est-ce Pétrarque qui tient ce langage odieux, Pétrarque moins célébre par ses écrits que par sa tendresse, Pétrarque le modèle des cœurs sensibles? Que le Philosophe est indigne du respect que la postérité conserve encore pour l'amant!

Cette facilité malheureuse que nous avons d'oublier les objets qui nous ont été les plus chers, est sans doute une des plus grandes foiblesses de l'humanité: mais quelle foiblesse plus grande encore d'oser s'en glorifier!

L'Homère, le Sophocle, l'Aristippe, l'Anacréon François, à qui la postérité prodiguera une admiration dont les contemporains sont toujours avares, me donne une aussi haute idée de son ame que de ses talens, lorsque dans les transports d'un éloquent désespoir, il met au rang des Dieux l'inimitable le Couvreur,

vreur, ou lorsqu'après dix ans il consacre aux mânes de son ami Genonville des vers dignes de l'immortalité.

Suivons ces vertueux exemples; que nos amis vivent à jamais dans nos cœurs, & méritons de vivre à jamais dans le cœur de nos amis.

ARTICLE DOUZIEME.

NOURADIN ET ALMAMOULIN.*

SOus le regne de Genghiſcan Vainqueur de l'Orient, vivoit à Samarcande, un Commerçant fameux dans l'Inde, par l'étendue de ſon commerce, & par l'intégrité de ſes mœurs. Ses magaſins étoient remplis de tout ce que les Nations les plus éloignées produiſoient de plus rare, de toutes les curioſités naturelles, de toutes les merveilles de l'art; enfin il y raſſembloit tout ce qui pouvoit être utile ou précieux. Ses chariots occupoient les rues de la Ville; ſes navires couvroient la mer; le fleuve Oxus étoit fatigué de ſes marchandiſes, & le vent, de quelque point du Campos qu'il ſoufflât, amenoit l'opulence à Nouradin, car tel étoit ſon nom.

En vain la fortune lui prodiguoit ſes faveurs, elle

* Traduit de l'Anglois.

elle ne put le défendre d'une maladie de langueur dont il se sentit attaqué. Il la combattit d'abord par l'application d'un travail assidu, ensuite par les ressources du luxe & des plaisirs. Mais ne s'appercevant pas moins chaque jour de la diminution de ses forces, & son état commençant à l'effrayer, il eut recours aux Médecins. Aussi-tôt ils entassérent chez lui les aléxipharmiques, les restauratifs, les vertus essentielles. On fit dissoudre les perles de l'Orient, on distilla les épices de l'Arabie, toutes les productions de la nature furent employées pour fortifier ses nerfs, & pour renouveller le baume de son sang. Nouradin amusé quelque tems par des promesses, soutenu par des cordiaux, calmé par des anodins, s'apperçut enfin avec indignation que tant de palliatifs n'arrêtoient point les progrès de son mal, & que la santé ne s'achetoit pas. Il ne sortoit plus de son lit, ses Médecins s'étoient retirés, ses amis l'abandonnoient; cependant comme il mouroit à regret, il conservoit encore l'espoir de vivre.

Après avoir passé une nuit agitée, il fit appeller son fils unique Almamoulin, & ordonna qu'on le laissât seul avec lui: Mon fils, lui dit-

il, voyez en moi un exemple frappant de la foiblesse & de la fragilité humaine. Il y a peu de jours que votre père étoit heureux & puissant, fleuri comme la rose printanière, & fort comme le cédre des montagnes. Les nations de l'Asie se désaltéroient avec ses rosées; l'art & le commerce se plaisoient sous son ombre. Hélas, l'envie en soupirant a jetté ses regards sur moi, & s'est écriée, » Cet arbre étend trop loin ses racines, & sa » tige altiére brave trop les vents. La pru» dence s'appuye sur son tronc & la prospé» rité s'égaye sur son sommet. « Considérez-moi maintenant, mon cher Almamoulin, considérez-moi abbatu & desséché. Ecoutez bien ce que je vai vous dire; j'ai commercé, j'ai prospéré, ma maison étoit brillante, mon domestique nombreux, & cependant je n'ai déployé qu'une petite partie de mes richesses. J'ai amoncelé dans des tours, j'ai enseveli dans des cavernes tout ce dont la crainte d'exciter la haine & l'avidité m'a empêché de jouir. Cet écrit que je vous remets vous instruira des lieux où ces trésors sont cachés. Mon projet étoit de me retirer, avant la fin de l'année, dans un pays plus libre & plus sûr,

sûr, avec mes biens ; d'y paſſer ſept ans dans les délices de la table & de la ſociété, enſuite le reſte de mes jours dans la ſolitude & le repentir. Mais le bras de la mort eſt levé ſur moi ; mon ſang ſe glace dans mes veines, je vai vous laiſſer le produit de mes travaux ; c'eſt votre affaire d'en ſavoir jouir. A ces mots, qui retracèrent encore à Nouradin les motifs de regretter la vie, ſa triſteſſe redoubla tellement, qu'étant tombé dans une criſe violente il expira.

Almamoulin qui chériſſoit ſon pére, accablé de ce douloureux ſpectacle, reſta deux heures inacceſſible à tout autre ſentiment, qu'à celui de la perte qu'il venoit de faire. Enfin il rentra dans ſon appartement & jetta les yeux ſur le papier qu'il tenoit, auquel d'abord il n'avoit fait aucune attention. L'aſpect de l'état de ſes richeſſes tarit tout à coup ſes larmes, de manière qu'il put ordonner la pompe funebre de Nouradin d'un air aſſez tranquille. Il employa les deux nuits ſuivantes à viſiter la tour & les cavernes, où il trouva des tréſors qui ſurpaſſérent encore l'idée qu'il en avoit conçue. Almamoulin élevé ſévérement, avoit

ſouvent envié les riches habits, les équipages brillans & tout le faſte des jeunes gens de ſon âge. Il ſe crut heureux de pouvoir enfin ſe procurer ce qu'il ſouhaitoit en vain depuis long-tems. Il ne mit point de frein à ſes fantaiſies, & ſe flatta de ſe garantir des peines & des inquiétudes, en ſe livrant aux plaiſirs.

Nonchalamment aſſis dans un magnifique char, ſuivi d'un cortége pompeux, il ne paſſoit jamais dans les rues ſans répandre de l'argent au peuple, dont les acclamations bourſoufloient encore ſon orgueil. La Nobleſſe s'en irrita, il devint ſuſpect aux Miniſtres, les militaires le menacérent. Alors Almamoulin averti de l'orage qui ſe groſſiſſoit de toutes parts contre lui, ſe revétit d'habit de deuil, s'humilia devant ſes ennemis & ne réuſſit à les appaiſer qu'à force d'or, de pierreries & de baſſeſſes.

Inſtruit par cette épreuve, il voulut s'étayer de quelque alliance illuſtre avec les Princes Tartares, & leur offrit le prix de leurs Royaumes pour obtenir la main d'une Princeſſe de leur ſang. Ses offres & ſes préſens furent également rejettés ; cependant Golconda, Souveraine

raine d'Aſtracan, daigna permettre qu'il parût en ſa préſence : Elle le reçut placée ſur ſon trône, parée de ſon Manteau Royal, couverte de diamans, mais plus éblouïſſante encore par ſa beauté. L'amour & la pudeur ſembloient ſe confondre dans ſes regards, & la dignité ornoit ſon front. Almamoulin ne put ſoutenir tant d'éclat : Il approche en tremblant, bégaye, ſe proſterne, & la Princeſſe indignée de ſon air déconcerté le congédie avec mépris; Eh! comment ce malheureux, dit-elle, peut-il eſpérer de me ſoumettre, puiſque mon ſeul aſpect le terraſſe? Fuis, homme auſſi foible que vain, fais oſtentation de tes richeſſes, tu es né pour l'opulence & non pour la Grandeur.

Almamoulin honteux ſe retira, & ne ſongea plus qu'à ſe réduire aux amuſemens domeſtiques de la vie privée. Il fit conſtruire des palais, traça des jardins, tranſplanta des forêts, applanit des montagnes, ouvrit des perſpectives, conduiſit des eaux juſqu'aux ſommets des tours, changea le lit des fleuves, & métamorphoſa la ſurface de la terre.

Ces travaux le divertirent quelque tems; à

la longue il s'en dégoûta. Tout ce qu'il avoit fait lui devint ennuyeux : enfin cherchant à varier ses projets, il acheta des terres dans des Provinces éloignées, y bâtit des maisons de plaisance, qu'il orna pour chaque saison. Le changement de lieu parut d'abord le distraire agréablement ; mais toutes ces nouveautés de situation furent bien-tôt épuisées ; son cœur resta vuide & ses désirs sans objet le dévorèrent intérieurement.

Il prit donc le parti de retourner à Samarcande, & y ouvrit sa porte à tous ceux dont la grande affaire est de courir après le plaisir. Sa table étoit chargée des mets les plus exquis & les plus rares ; les vins de tous les pays & de toutes les feuilles, petilloient dans ses superbes coupes ; ses lampes répandoient les parfums les plus délicieux ; le son des instrumens & la mélodie des voix écartoient la mélancolie ; chaque heure étoit marquée par une volupté nouvelle, le jour commençoit & finissoit par des festins & des danses. Almamoulin alors s'écria, J'ai trouvé le véritable usage des richesses ! Je suis entouré d'amis qui voyent les miennes sans me les envier ! Je jouis à la

fois de la faveur du peuple & de la sécurité d'une vie retirée. Quels chagrins peut craindre celui à qui tout le monde veut plaire, & quels dangers peut-il courir lorsqu'il a tous les hommes pour amis ?

Tels étoient les riantes idées de l'imprudent Almamoulin, dans le moment où il regardoit du haut d'une tribune la joyeuse assemblée à laquelle il donnoit des fêtes, lorsqu'un Officier de la Justice entre dans sa maison & le somme de comparoître devant l'Empereur. Tandis qu'il s'en étonne, chaque Convive s'évade adroitement, & Almamoulin fut emmené sans qu'aucun d'eux le suivît pour rendre témoignage de son intégrité. Un d'entr'eux au contraire, & des plus familiérement reçus chez lui, l'avoit accusé de haute trahison, dans l'espoir d'avoir part à la confiscation de ses biens. Abandonné de tous, sans appui, sans défenseurs, son innocence, sa candeur & son ingénuité lui suffirent. Il fut justifié avec éclat, & son accusateur périt en prison.

Almamoulin se convainquit alors qu'on ne devoit compter, ni sur l'honneur, ni sur la fidélité de ceux qui ne respirent que pour satisfaire

tisfaire leurs ſens. Il ſe laſſa de tant d'expériences & de tant de recherches inutiles ſur les moyens de vivre heureux. Il eut enfin recours aux conſeils d'un ſage, qui après avoir paſſé ſa jeuneſſe à voyager, & ſon âge mûr à obſerver, à réfléchir, s'étoit retiré du grand monde, dans une petite habitation ſur les bords de l'Oxus. Là, il ne parloit qu'à ceux qui avoient beſoin de ſes avis: Mon fils, dit-il, en embraſſant Almamoulin, votre *raiſon ſé*duite par de fauſſes eſpérances, a long-tems ſouhaité des richeſſes. Vous vous en étiez formé une opinion bien ſupérieure à la deſtination que la nature leur avoit marquée. Vous attendiez de leur poſſeſſion, ce que l'expérience vous a démontré n'en pas dépendre. Elles ne donnent pas la ſageſſe, puiſqu'elles vous ſuggérèrent à votre entrée dans le monde, d'acheter au plus haut prix le vain ſon des acclamations populaires. Elles ne diſpoſent pas de la magnanimité, puiſque vous tremblâtes à Aſtracan, en préſence d'une Princeſſe, dont l'être conſidéré philoſophiquement n'eſt pas au-deſſus du vôtre. Elles ne reſſuſcitent pas les ſenſations éteintes du plaiſir, puiſque vos

palais

palais abandonnés, vos jardins négligés, en ſont la preuve. Elles acquièrent rarement de vrais amis, puiſque lorſque vous fûtes obligé de comparoître devant l'Empereur, ceux que vous careſſiez à ce titre vous trahirent & vous abandonnèrent. Cependant ne concluez pas que les richeſſes ſoient inutiles ; le ſage ſait en rendre l'uſage délicieux, c'eſt lorſque la bienfaiſance éclairée le dirige.

ARTICLE TREIZIEME.

REFLEXIONS*

Sur une maladie de l'esprit, les moyens de la guérir, &c.

LE fameux *Locke*, qu'on ne soupçonnera pas d'avoir voulu favoriser la paresse ou le libertinage, a prétendu, que quiconque veut bien employer son tems, doit en passer une partie dans des bagatelles. Il est impossible à l'homme de passer toute sa vie dans une étude profonde & des méditations continuelles; aussi les partisans les plus zélés du travail & des occupations sérieuses, ont toujours consacré quelques heures au repos & à l'amusement.

Il est certain que, volontairement ou malgré nous, plusieurs de nos momens s'écoulent sans que nous nous en apercevions, & que l'esprit quittant son occupation principale, se proméne

* Traduites de l'Anglois.

méne çà & là. Une attention férieufe & profonde ne fe foutient que fort peu de tems; & tandis que renfermé dans fon cabinet, on s'applique à l'examen de quelque queftion difficile à réfoudre, l'efprit fe porte vers des objets qui l'occupent plus agréablement; on fe fent tranfporté, fans favoir comment, hors de fon fujet; on y revient enfuite dans l'état d'un homme qui fort d'un fonge, fans favoir comment on l'avoit quitté, & pendant combien de tems on en a été diftrait.

On a fouvent remarqué que ceux qui font les plus ftudieux ne font pas toujours les plus favans. Il eft certain que cela vient principalement de la différence des génies, du choix des livres, & de la méthode d'étudier. Je crois cependant que cela peut venir fouvent de ce qu'on ne peut pas s'appliquer fortement à l'étude lorfqu'on fe tient fi long-tems renfermé.

Plufieurs en impofent au Public, & d'autres à eux-mêmes, par une grande application qui n'eft qu'apparente, tandis que, dans la réalité, ils fuivent les caprices de leur imagination, s'amufent à fe promener dans le paffé & dans l'avenir, fe placent dans différentes

fitua-

ſituations de la vie, & ne s'occupent que de viſions & de chiméres. Dans le voyage de la vie pluſieurs reſtent en arriére, parce qu'ils ſont naturellement foibles & pareſſeux; d'autres, parce qu'ils manquent le chemin; d'autres enfin, parce qu'ils le quittent volontairement, & qu'au lieu d'avancer à grands pas, ils ſe plaiſent à s'écarter à droite & à gauche, pour cueillir des fleurs, & ſe repoſer partout où ils trouvent de l'ombre.

Rien n'eſt plus préjudiciable à un *homme* qui par ſon état eſt obligé de penſer & de réfléchir, que la coutume de permettre ces ſortes d'écarts à ſon eſprit. Les autres vices & les autres eſpèces de folie peuvent être arrêtées par la crainte, corrigées par des conſeils, ou détruites par l'effet que produit ſur nous dans de certains tems, la comparaiſon de notre conduite avec celle des autres. Mais n'apercevant pas ce déréglement inviſible de l'eſprit & cette ſecrette prodigalité de lui-même, nous ne nous en faiſons point de reproche. Ce ſongeur ſe retire dans ſon apartement, il ne veut être interrompu par perſonne, il ſe livre tout entier à ſon imagination; mille mondes paſſent devant lui, les images ſe ſuccédent,

une

une suite d'idées qui l'amusent voltigent autour de lui. Les besoins, ou la coutume, le rapellent à la vie ordinaire; il entre dans la société, chagrin de ne pouvoir pas suivre en tout sa volonté. Il remporte de ses excursions paresseuses, non pas des connoissances, mais une sorte d'aigreur dans l'ame; & il se hâte de retourner aux plaisirs dont il vient de jouïr, avec l'inquiétude d'un homme entiérement occupé de la perfection d'une science qu'il chérit par-dessus toutes les autres. Bientôt cette maladie gagne toutes les facultés de son ame, sans qu'il paroisse de symptome extérieur qui la fasse connoître.

Il arrive quelquefois, que ces hommes qui veulent se donner pour sçavans, sont découverts & forcés par quelque disgrace ou quelque avanture malheureuse, de sentir la différence qu'il y a entre le travail de la méditation & les amusemens de la pensée. Mais souvent on ne fait cette découverte que lorsque le mal est sans remède parce que le tems est passé. Il y a mille choses qui peuvent tirer un stupide de sa léthargie, & lui montrer la honte de son état. Mais ceux qui sont convaincus de la nécessité de se défaire de l'habitude

tude dont nous parlons, y retombent lors même qu'ils croyent tenir leur résolution; ces idées qui les amusent sont toujours prêtes à paroitre; elles se présentent dans quel tems que ce soit, & en quelque lieu qu'on se trouve. Elles surprennent l'ame tout à coup; on se livre à elles sans s'en apercevoir.

Il faut se délivrer de cet esclavage, si l'on désire d'être sage ou utile au monde, de s'attirer l'estime des autres, & de pouvoir *se rapeller* avec plaisir dans la vieillesse *ses premières* années. Pour recouvrer sa liberté, il faut trouver des moyens de se soustraire à soi-même; il faut s'efforcer de tourner ses désirs sur des objets extérieurs; il faut prendre part aux plaisirs & aux peines des autres, & faire naître au dedans de soi un besoin des plaisirs que donne la societé & le commerce de l'amitié.

On pourroit peut-être guerir cette maladie de l'ame en s'appliquant à des études d'un nouveau genre, qui offrant à l'ame des idées qu'elle n'a point eu encore, mettent la curiosité en mouvement. Cependant comme l'étude demande la solitude, & que la solitude peut être nuisible à ceux qui ont accoutumé de se livrer entiérement à eux-mêmes, il faut

faut s'appliquer à quelque travail du corps, qui l'excerce, rechercher des plaisirs qu'on partage avec les autres ; sans cela, on pourra empêcher l'effet de la maladie pendant quelque tems, mais on ne la guérira pas entiérement.

Lorsque cette maladie de l'ame a fait de grands progrès, & que le tems l'a profondément enracinée, il faut les plus grands efforts de raison & de vertu pour y appliquer le reméde. Il faut donc avoir soin de s'opposer vivement à ses premiéres attaques. Celui qui s'aperçoit qu'elle veut s'emparer de lui, doit tourner sur elle toute son attention, & ne lui laisser aucune prise sur son ame.

La grande résolution que nous devons prendre, lorsque notre bonheur & notre vertu ont reçu des atteintes de ce genre, consiste à ne pas nous permettre de passer un seul instant dans un état d'indifférence ; & dès que nous sentons que les affaires de la vie nous fatiguent ou nous ennuyent, à passer tout de suite à quelque chose qui nous distraise & nous amuse.

Après l'exercice du corps, si nécessaire non-seulement pour la santé, mais pour donner de

l'activité & de la vigueur à l'ame, un être raisonnable doit particuliérement chercher le plaisir dans un commerce de pensées, dans des conversations libres & aisées, dont la défiance est bannie parce qu'on se connoit, & l'envie parce qu'on s'aime & qu'on se veut du bien; où l'on ne parle jamais pour offenser, & où l'on n'écoute que dans le dessein de s'amuser.

Il faut nécessairement consacrer une partie de son tems à des amusemens ; mais ce qui dépend de nous, c'est de nous amuser *seuls* ou en compagnie. Il y a longtems que l'on a dit qu'il faut joindre l'utile à l'agréable ; mais on s'est fait différentes idées de l'utile. Tous sont convenus que nos amusemens ne doivent pas finir avec le moment où l'on s'y livre, mais qu'ils doivent nous être utiles pour l'avenir. Celui qui cherche à s'amuser dans les compagnies, peut, des conversations les plus triviales, remporter quelques avis utiles; recevoir, des esprits même les plus bornés, des lumiéres sur des sujets importans, & rectifier ses idées en disputant sur des paradoxes.

C'est pendant ce tems là que se forment pour l'ordinaire ces amis auprès desquels on

trou-

trouve le bonheur & la tranquillité. Un homme ſage & vertueux n'eſt jamais aimable que dans ces intervalles de familiarité. Des vertus héroïques, de belles découvertes peuvent concilier le reſpect & la vénération; mais l'amour ne ſe gagne que là où ſe trouve une égalité naturelle ou volontaire; & ce qui le fait naître, c'eſt cette facilité, cette gayeté qui met tous les eſprits à leur aiſe, qui change la modeſtie en liberté, & la timidité en confiance. Au moyen de cette aiſance, on eſt aſſuré de plaire, de quelque caractère qu'on ſoit revêtu; ſi elle ſe trouve chez des ſupérieurs, nous les aimons parce qu'ils nous cachent la diſtance qu'il y a entre eux & nous; ſi ce ſont des inférieurs, dont nous n'avons aucun autre avantage à attendre, leur bonne humeur & leur vivacité contribue à notre plaiſir.

Nous ſommes différemment affectés lorſque nous voyons une fortereſſe, que lorſque nous regardons une maiſon de plaiſance; nous regardons les tours & les remparts avec une ſorte de ſatisfaction ſombre & inquiette, parce que nous lions l'idée de danger avec celle d'une place forte; mais nous ne conſidérons

qu'avec un plaiſir ſans mélange une maiſon de plaiſance, parce qu'elle ne rapelle à notre eſprit que des idées de contentement & de joye. Il y a la même différence entre des gens élevés en dignité & des gens aimables; avec des protecteurs nous ſommes tranquilles, avec des amis nous ſommes heureux.

ARTICLE QUATORZIEME.

EPITRE

A Mr. D****.

CE n'eſt pas toi que l'on refuſe,
Damis; tu veux que mon pinceau
Te crayonne un léger tableau
De cette Ville qui m'amuſe.
L'amitié m'en fait une loi;
Mais je fuis le ton d'un ouvrage;
Songe que je parle avec toi
Sans art comme ſans verbiage;
Et de tant d'êtres ſi divers
Peins-toi le biſarre aſſemblage
Par le deſordre de mes vers.
Grands talens, Spectacles magiques,
Tantôt courus, tantôt ſifflés,
Seigneurs vils, *Midas* bourſoufflés,
Bas flatteurs, amis politiques,
Peuple vain, luxe faſtueux,
Equipages tumultueux,
Cabriolets à jeune guide,

Populace de beaux eſprits,
Marquis bruyans à tête vuide,
Amans volages, bons maris:
De tous les objets dans Paris
J'admire la ſource féconde;
Et cette Reine des Cités,
A mes yeux toujours enchantés
Préſente l'abrégé du monde.
De l'enjoûment chaque mortel
Y reçoit & donne l'exemple;
On court ſans ceſſe à ſon autel,
Et tout Paris lui ſert de Temple.
La triſteſſe, le froid bon-ſens,
Sont les victimes qu'on immole;
Les ris ſont Prêtres de l'Idole,
Et la ſaillie eſt ſon encens.
Dans les Cercles chacun déploye
L'art profond de tout effleurer.
Un nœud léger d'or & de ſoye
Unit les cœurs ſans les ſerrer.
Vous pâliſſez: les fronts pâliſſent,
Et vos plaiſirs & vos douleurs
Dans les regards ſe réfléchiſſent,
Mais ſans pénétrer juſqu'aux cœurs:
Telle eſt une brillante glace,
Tels ces marbres durs & polis,

Où

Où les objets ſont reproduits,
Mais s'arrêtent à la ſurface.
Les travers y ſont conſacrés,
Les ridicules, effroyables,
Les défauts, ſouvent adorés,
Les vices mêmes, agréables.
Le *Bon-Ton* fait les bonnes mœurs;
Ses oracles, ce ſont les Belles,
Reines des eſprits & des cœurs,
Au rouge, à la mode fidelles,
Et *Pénélopes* comme ailleurs.
On y parle Philoſophie;
Pour Philoſophe, on ne l'eſt pas.
Le maſque de la modeſtie
Sert l'orgueil de tous les états.
On y cenſure par envie,
On raille, on médit par manie,
On ne brille que par éclats,
Et par air on eſt même impie.
Mais, grace aux Sages délicats,
Qui ſçavent abréger la vie,
Longue ſans un peu de folie,
Ici mieux que dans nos climats,
On chante, on rit, on boit, on aime;
Chaque ſaiſon a ſes appas,
Et dans le ſein de l'hyver même,

Les fleurs y naissent sous les pas.
C'est sur ces rives fortunées,
Damis, que les Arts, les Plaisirs,
Arbitres de mes destinées,
Vont remplir mes jeunes années,
Et la foule de mes désirs.
Majestueuse Architecture,
De Paris superbe ornement,
Chefs-d'œuvre d'un pinceau brillant,
Rival heureux de la Nature;
Marbres, qu'un ciseau créateur
Façonne, amollit, vivifie;
Théâtre, dont l'art séducteur
Unit *Melpomène* à *Thalie*,
Où me fait frémir *Athalie*,
Où m'amuse un dévot trompeur;
Fameux Temple de l'Harmonie,
Qui captive par ta magie
Mes yeux, mon oreille, & mon cœur;
Vous tous, nobles fruits du génie,
Je vous vois enfin, je vous sens;
Vos charmes ont rempli mon ame,
Et vous versez dans tous mes sens
Ces transports, cette active flamme,
Mére féconde des talens.
Mais toi, Plaisir, Plaisir aimable,

Que

Que défend la trifte Raifon,
Toi, qui dans les yeux de *Lifon*
Me peins le bonheur véritable,
Embelli mon heureux printemps.
Damis, par de vains argumens,
Ne fane pas fa fleur brillante.
Peut-on être fage à vingt ans?
Socrate ne le fut qu'à trente.
Aux champs de *Mars*, le fier Hector
Songeoit à fa belle *Andromaque*;
Et, s'il faut mieux citer encor,
Eucharis, aux yeux de Mentor,
Charmoit le jeune *Télémaque*,
Qui, dans fon amoureux effor,
Oublioit fon pére & l'Ithaque.
Mais de la fombre Antiquité
A quoi bon perçant les ténébres,
Chercher des exemples célébres?
Ai-je befoin d'autorité?
Ces vers, enfans de ta jeuneffe,
Et d'une lyre enchantereffe,
Où ta Mufe d'*Anacréon*
Prêche la morale commode,
Et fait fourire à ce fermon;
Ces vers font aujourd'hui mon code.
O des neuf fœurs amant chéri,

Je ne puis donc plus que te lire!
J'étois trop heureux de m'inſtruire
Près d'un Philoſophe poli,
Qui ſçait penſer & qui ſçait rire,
De voir dans un maître un ami,
D'entendre celui que j'admire:
Amitié, doux enchantement,
Que d'autres en des vers ſublimes
Nous tracent ton portrait charmant;
Sans te définir par maximes,
Je te connois par ſentiment.

ARTICLE QUINZIEME.

IMITATION DE L'ODE D'HORACE:

Quis multâ gracilis te &c.

SOus ces berceaux amoureux
De l'ombrage où tu reposes,
Quel est ce mortel heureux
Que ta main couvre de roses?
Il la presse tendrement,
Et tes yeux, belle Glicère,
Loin de s'armer de colère,
Ont un regard plus touchant.
Les Amours & la Nature
Ont tressé négligemment
Ta brillante chevelure;
Mais l'air de simplicité
Dont s'embellissent tes graces,
Etincellent sur leurs traces
Des feux de la volupté.

Ton

Ton jeune Amant dans l'yvresse,
Sous le bandeau du bonheur,
S'abandonne à la douceur
De ta voix enchanteresse;
Il se flatte que les Dieux
Pour lui seul enfin propices,
Eterniseront tes nœuds
Et ces momens de délices
Qui l'ont ravi dans les cieux.
Séduisante & fausse image!
Le plaisir comme l'éclair
Frappe l'œil, enflamme l'air,
Et n'annonce que l'orage;
Au bruit des fiers Aquilons
Je vois Flore disparoitre,
Sous des torrens de salpêtre;
Cérès pleure ses moissons,
Et Bacchus son espérance;
Tels sont les jeux de l'Amour,
Un cœur tendre est sans deffense,
Le caprice & l'inconstance
L'accableront tour à tour;
Aux plus brillantes journées
Succéderont les dégouts,
Et dans des tourmens jaloux
S'écouleront ses années.

Pour

Pour moi qui ſçais ton humeur,
Que je plains, belle Glicère,
L'amant crédule & ſincère
Qui t'aura ſoumis ſon cœur!
Mais je fuirai le naufrage;
J'ai promis au Dieu des flots
De ſauver dans le repos
Les débris de mon courage.
A la tranquille Amitié,
Loin des écueils de Cythère,
Deſormais je ſuis lié;
Heureux d'avoir oublié
Le deſir & l'art de plaire.

ARTI-

ARTICLE SEIZIEME.

ODE

*Sur la mort de Made. de ***.*

Quels fons funebres retentiffent !
Quel eft cet appareil de douleur & de deuil !
Les graces font en pleurs & les vertus gémiffent
Près d'un trifte cercueil.
O jour déplorable & funefte !
Eglé n'eft plus : Eglé... C'en eft fait pour jamais ;
Un froid amas de cendre eft tout ce qui nous refte
D'un objet plein d'attraits.
Hélas ! que fert d'être adorée ?
Dans ce jour de douleurs inutile foutien !
Que fert de mille cœurs la tendreffe éplorée ?
La Parque n'entend rien.
Source de tout ce qui refpire,
O Nature, quels font tes décrets inhumains ?
D'où naît cette fureur qui te porte à détruire
L'ouvrage de tes mains ?
Dans ton éternelle inconftance
Créer, anéantir font les jeux de ton bras :
Mére enfemble & bourreau, tu prêtes l'exiftence
Et donnes le trépas.
Le ruiffeau qui roule fon onde
Parmi l'émail brillant de ces prés toujours verds,
Enfevelit bientôt fa courfe vagabonde
Au fein des vaftes mers.

La

La rose ne voit qu'une aurore ;
Vainement le soleil renaît plus amoureux,
Il ne retrouve plus cet éclat qu'il adore,
Et porte ailleurs ses feux.
Telle est du sort la loi sévére,
Tout ce qui nait expire & périt sans retour :
L'homme en subit l'arrêt, & ce Dieu de la terre
Tombe & meurt à son tour.
Une chaine toute puissante
Unit son dernier souffle & son premier soupir :
Epargnons nous les pleurs, & d'une ame constante
Mourons, voyons mourir.
Loin de ce fragile mêlange
De fluides subtils, d'atômes animés,
Contemplons cet esprit, qui survit à la fange
Dont nous sommes formés.
O moitié céleste & sacrée
De cet objet divin que célébrent mes chants !
Je me plais à penser que ton ombre adorée
Ecoute mes accens.
Reçoi le tendre & foible hommage
D'un cœur qui chérira ses regrets éternels :
Vous, Muses, qu'elle aima, couronnez son image
De mirtes immortels.
Cessez de voler sur les traces
De ces fiers destructeurs de cent pays divers ;
Votre premier devoir est de chanter les Graces
Qui parent l'Univers.

ARTI-

ARTICLE DIX-SEPTIEME.

L'ABEILLE ET LA FOURMI.

Fable.

LA Fourmi difoit à l'Abeille ;
Mais je ne conçois pas du tout votre dédain ;
Vous vous croyez une merveille,
N'avons-nous pas même art, même deftin,
Même induftrie & fageffe pareille ?
Chacune, à fa façon, fait fon petit butin
Sur l'œillet, la rofe ou le thin.
Vous allez fourager & chercher votre vie ;
C'eft fort bien fait, je n'en ai point d'envie ;
Moi, je trouve la mienne en dérobant le grain
Dont en hyver ma cellule eft remplie.
Tout eft égal, ce me femble, entre nous.
Oh, dit l'Abeille, il eft vrai que la rofe
En me laiffant nourrir de fes parfums fi doux
Dont le matin Flore l'arrofe,
Fournit à mon art quelque chofe ;
Mais dérober fans fruit, voilà votre métier ;
Et puis il eft encor une remarque à faire ;
Vous volez le grain tout entier.
Ma Fable eft, je crois, affez claire.
Quant au fens qu'elle peut avoir :
Interrogez pourtant un plagiaire,
Il n'y voit rien, ou ne veut rien y voir.

NOU-

NOUVELLES LITTERAIRES.

FRANCE.

I. NOuvel Essai sur les grands événemens par les petites causes, tiré de l'Histoire. Brochure in-12. *Paris*, chez *Greffier*. Ce nouveau Volume contient l'Histoire du Roi *Candaule*, de *Guillaume Tell*, &c. Il est plus intéressant que le premier.

II. Histoire Générale des Huns. Par Mr. de *Guignes* de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, T. 4e. *Paris*, chez *De Saint* & *Saillant*. Ce 4e. & dernier volume renferme l'Histoire des *Timocrides*, qui eurent pour Chef le fameux *Tamerlan*; celle des *Grands Mogols*, des *Kalmoucks* &c.

III. A B C Royal, ou l'Art d'aprendre à lire sans épeller les voyelles ni les consonnes du nom que les derniéres ont dans l'Alphabet. Dédié aux Enfans de France, &c. Brochure. *Paris*, chez *Lambert*.

IV. Catéchisme du livre de l'*Esprit*, ou Elémens de la Philosophie de l'*Esprit*, mis à la portée de tout le monde. *Paris*, chez *Hérissant*. C'est la quintessence de tout ce qu'il y a de dangereux dans le Livre de l'*Esprit*.

V. L'Histoire Naturelle, par Mr. *de Buffon*. T. VII. *Paris*, chez *Durand*. Ce VIIe. Vol. contient un Discours sur les Animaux carnassiers, l'Histoire du Loup, du Renard, du Blaireau, de la Loutre, de la Fouine, &c.

VI. L'Année Politique, contenant l'état présent de l'Europe, ses Guerres, ses Révolutions, &c. Tom. Ier. *Avignon*. Ce Ier. Volume très-intéressant, renferme

les 6. premiers mois de l'année 1758. Il en paroîtra deux Volumes chaque année.

VII. Testament Politique de l'Amiral Byng, traduit de l'Anglois. *Paris*, chez *Durand*. L'Auteur de ce prétendu Testament de l'Amiral Byng, reproche aux Anglois les fautes qu'ils ont commises; il justifie l'Amiral Byng sur l'affaire de Minorque, &c.

VIII. Lectures amusantes, ou les Mœurs du siecle, rassemblées dans plusieurs Historiettes ou Contes en prose, pris de différens Auteurs modernes & dans divers Recueils ou Journaux. 3. vol. in-12. *Paris*, chez *Prault* fils. On a mis à contribution dans ce Recueil les Auteurs vivans & ceux qui sont morts, & on l'a fait avec choix.

IX. Anacreon, Sapho, Moschus, Bion, Tyrtée, traduits en Vers François par Mr. *Poinsinet de Sivry*. *Nancy*, chez *Pierre Antoine*. La Traduction égale l'Original dans la plupart des piéces.

X. Francisci Josephi *des Billons* è Societate Jesu fabularum Æsopiarum libri quinque priores diligenter emendati. *Paris* chez *Barbou*. Les Fables du Pere *des Billons*, imitateur & rival de Phedre, méritoient d'entrer dans la belle Collection du Sr. *Barbou*.

XI. Apologie de Louis XIV. & de son Conseil sur la révocation de l'Edit de Nantes, pour servir de réponse à la Lettre d'un Patriote sur la Tolerance Civile des Protestans de France; avec une Dissertation sur la Journée de la St. Barthelemy. *Paris*. C'est l'Ouvrage d'un bon Chrétien, qui voudroit que, pour la plus grande gloire de Dieu, l'on exterminât tous ceux qu'il appelle des *Hérétiques*. Selon lui, il n'y a point eu de plus belle journée que celle de la St. Barthelemy.

XII. Discours sur une nouvelle maniére d'enseigner & d'aprendre la Géographie d'après une suite d'Opérations Typographiques, par Mr. *Luneau de Bois-Jermain*. *Paris*, chez *Du Chesne*.

XIII.

XIII. Nouvelle Méthode pour aprendre la langue Latine, par un systême si facile qu'il est à la portée d'un enfant de 5. ou 6. ans qui sçait lire, & si prompt qu'on y fait plus de progrès en deux ou trois années qu'en huit ou dix en suivant la route ordinaire &c. par Mr. de *Launay*, 3. vol. in-8. *Paris* chez *Robustel*. Excellente méthode.

XIV. Mémoires de la Cour d'Auguste. Traduits de l'Anglois, par Mr. Feutry, Tome II. *Paris* chez *Simon*. On trouve dans ce II. vol. non moins intéressant que le 1er. le tableau de la Proscription, les deux fameuses Batailles de Philippe, celle d'Actium, &c. La Traduction est exacte & élégante.

XV. Introduction à l'Histoire politique & générale de l'Univers, où l'on voit les différentes révolutions arrivées dans l'Europe, l'Asie, l'Afrique & l'Amérique, commencée par le Baron *de Puffendorff*. Nouvelle Edition par Mr. de *Grace*. Tomes VIIe. & VIIIe. *Paris* chez *Grangé*. Ces deux volumes complettent l'Histoire Universelle que Mr. *de Grace* avoit entreprise sur le plan de *Puffendorff*.

XVI. Bibliotheque portative des Péres de l'Eglise, qui renferme l'Histoire abrégée de leur vie, l'analyse de leurs plus beaux Ouvrages, &c. Par M... Tome II. *Paris*, chez *Augustin-Martin Lottin* l'ainé. Dans ce II. Volume il est question de St. *Basile*, St. *Cyrille* de Jérusalem, St. *Gregoire* de *Nazianze*, St. *Ephrem*, & St. *Gregoire* de Nysse.

XVII. Dictionnaire de Physique portatif, orné de planches & de figures, &c. un Vol. 8°. Par un Professeur de Physique. *Avignon*, chez *F. B. Merande*. Excellent.

XVIII. La Fille d'Aristide, Comédie en 5. Actes en prose, par Madame de Grafigni. *Paris*, chez *Du Chesne*. Froide.

XIX. Recueil des Piéces qui ont concouru pour le prix de l'Académie Royale de Chirurgie, Tome III.

Paris, chez *Le Prieur*. Ce Vol. contient depuis l'année 1750. jusqu'en 1758.

XX. Mémoires Historiques, Militaires & Politiques sur les principaux événemens arrivés dans l'Isle & le Royaume de Corse, depuis le commencement de l'année 1738. jusqu'à la fin de l'année 1741., avec l'Histoire Naturelle de ce Pays, &c., par M. *Jaussin*, 2. vol. in-12. *Paris*, chez *De Saint & Saillant*. Curieux.

XXI. Mémoire dans lequel on prouve que *les Chinois sont une Colonie Egyptienne*, lû dans l'Assemblée publique de l'Académie des Inscriptions, par Mr. de *Guignes*. *Paris*, chez *De Saint & Saillant*.

ANGLETERRE.

I. *THe History of* &c. Histoire de Madame la Marquise de Pompadour, 2. vol. in-12. *Londres*, chez *Hooper*.

II. *The Life of Amiral Vernon*. La Vie de l'Amiral Vernon. *Londres*, chez *Fuller*.

III. *The Gardeners New Kalendar*, &c. Le nouveau Calendrier des Jardiniers, divisé selon les 12. mois de l'année, avec une subdivision de chaque mois en semaines, orné de très-belles figures. *Londres*, chez *Osborne*. C'est l'abrégé d'un grand Ouvrage intitulé *Eden*, ou, Systême complet de Jardinage.

IV. *Epistles philosophical and moral*. Lettres philosophiques & morales. *Londres*, chez *Wilcox*. Ces Epitres, écrites en vers, roulent sur la *Vérité*, sur les *bornes de l'entendement humain*, sur *le bonheur*, &c. La plûpart sont très-intéressantes.

V. *The Day of Judgement*. Le Jour du Jugement, Poëme, par J. Ogilvie. *Londres*, chez *Keith*. C'est une seconde Edition revue & corrigée, d'un Poëme généralement estimé.

VI. *Dissertations on the Prophecies* &c. Dissertations sur les Propheties qui ont eu leur accomplissement, & sur celles qui s'accomplissent de nos jours, par *T. Newton*, Tomes II. & III. *Londres*, chez *Tonson*. Le premier Volume de cet Ouvrage, estimable à bien des égards, parut en 1754.

VII. *The History of Scotland.* Histoire d'Ecosse, 2. vol. in-4. par *Guillaume Robertson. Londres*, chez *Millar*. L'Auteur a divisé cette Histoire, très-bien écrite, en 4. périodes; le premier s'étend depuis l'origine de la Monarchie jusqu'au régne de *Kennet II.*; le 2d. depuis sa Conquête sur les Pictes jusqu'à la mort d'*Alexandre III.*; le 3e. jusqu'à celle de *Jaques V.*; le 3e. finit à l'avénement de *Jaques VI.* au Throne d'Angleterre.

VIII. *The Visitations of the Almighty, a Poëm.* Les Visitations du Tout-Puissant, Poëme. *Londres*, chez *Robinson*. C'est une déclamation poëtique sur les Guerres, les Tempêtes, les Inondations, &c. Il y a de très-beaux vers.

IX. *New Principles of Geography*, &c. Nouveaux Principes de Géographie & de Navigation, par *Benj. Martin*, folio. *Londres*, chez *Newbery*. Ouvrage fort estimé.

X. *Lectures concerning Oratory*, &c. Leçons sur l'Eloquence, par *Jean Lawsen. Londres*, chez *Davis*. Ces leçons roulent sur l'excellence de l'Eloquence, son origine & ses progrés chez les Anciens, &c. Il n'y a pas du neuf dans cet Ouvrage.

SUISSE.

EXtraits de quelques Poësies du XII., XIII. & XIV. siécle. *Lausanne*, chez *Fr. Grasset*. Cette Collection, très-curieuse, est tirée de la Bibliothéque de Berne, qui contient un grand nombre d'autres manuscrits, dont on donnera des Extraits, si ceux-ci sont du goût du Public.

ALLE-

ALLEMAGNE.

I. PRéservatif contre la corruption de la Langue Françoise, en France & dans le Pays où elle est le plus en usage, tels que l'Allemagne, la Suisse & la Hollande. Ouvrage périodique utile aux personnes de l'un & de l'autre sexe, contenant 1°. des Avis sur les fautes qui se commettent tous les jours en parlant & en écrivant, & sur quantité de mauvaises habitudes que l'on contracte d'après des modèles vicieux. 2°. Des Observations sur la Littérature, le goût, le stile épistolaire &c. 3°. Enfin, les principes de cette éloquence usuelle si agréable dans le commerce de la Société, avec les moyens faciles de s'y former dans la jeunesse, par Mr. *de Prémontval. Berlin*, chez *Grynaeus*. Il en paroitra une brochure de 6. à 7. *feuilles* tous les trois mois.

II. *J. Laur. A Mosheim Elementa Theologiæ Dogmaticæ* &c. Abrégé de Théologie, par feu *M. Mosheim*, in-8. *Nuremberg*, chez *Monath*. Trois parties. La 1re. traite de Dieu, de ses perfections, de ses œuvres, &c. La 2de. de l'Homme avant & après sa chute. La 3e. de l'Oeconomie du salut. Cet Ouvrage posthume ne fait qu'augmenter les regrets qu'a causés la mort de cet excellent Théologien - Philosophe.

III. *Miscellanea edita a* Joh. Martino Sommer. Mêlanges publiés par Mr. *Sommer*, in-8. *Leipsig*, chez *Pelt*. On trouve dans ces Mêlanges des observations sur *quelques passages du Nouveau Testament*; des réflexions sur le *degré d'imagination qui convient à un Historien*; l'éloge de *la médiocrité*, &c.

* * *

TABLE

TABLE
DES ARTICLES
Contenus dans ce Volume.

ART. I. *La Logique des Bienséances*, ou *Brochure sur le Bonheur.* page 3
ART. II. *Les Plaisirs de l'Imagination.* Chant II. 15
ART. III. Examen de cette Question: *Est-il avantageux de savoir son sort d'avance?* 48
ART. IV. *Pensées Politiques.* 72
ART. V. *Maximes & Caractères.* 88
ART. VI. *La Religion & la Superstition.* Songe. 102
ART. VII. *Reflexions sur les Petits-Maîtres.* 111
ART. VIII. *Portrait du vrai Critique.* 125
ART. IX. *Lettre à un jeune Homme qui entre dans le Monde.* 135
ART. X. *Essai sur les sentimens que nous devons à nos Amis après leur mort.* 171
ART. XII. *Nouradin & Almamoulin.* 194
ART. XIII. *Reflexions sur une maladie de l'esprit, les moyens de la guerir, &c.* 204
ART. XIV. *Epitre à Mr. D****.* 213
ART. XV. *Imitation de l'Ode d'Horace* : Quis multâ gracilis te &c. 219
ART. XVI. *Ode sur la mort de Mad. de ***.* 222
ART. XVII. *L'Abeille & la Fourmi.* Fable. 224
Nouvelles Litteraires. 225

Fin du dix-huitiéme Tome.